

CLOTILDE

DE LUSIGNAN,

OU

LE BEAU JUIF.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN.

CLOTILDE

DE LUSIGNAN,

OU

LE BEAU JUIF;

MANUSCRIT TROUVÉ DANS LES ARCHIVES DE PROVENCE

ET PUBLIÉ

PAR LORD R'HOONE.

> La femme, entre les biens,
> En est un, si plein de nuance,
> Qu'on ne saurait, par trop de soins,
> S'assurer sa constance.
>
> (LA FONTAINE, *Contes.*)

TOME PREMIER.

PARIS,
HUBERT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
seconde galerie de bois, n°. 222.

1822.

DÉDICACE.

à vous...

Votre très-humble,

R'HOONE.

PROLOGUE.

Va, cours, douce et folle imagination, le charme de ma vie, la source de tous mes plaisirs! vole, papillone, cours; récompense-toi d'un moment de captivité? Va, ma fille, je ne te retiens plus; badine, voltige à gauche, à droite, au centre, par monts et par vaux; deci, delà; aval, amont; à l'Orient, au Nord; dans les cieux, chez les morts, ici bas!... partout!... Oui, tout est ton domaine, depuis le passé jusqu'au présent : tu peux même embrasser le néant, et dessiner tes tableaux fugitifs sur le voile qui cache l'avenir! O ma tendre amie,

la seule fidèle malgré ton inconstance, ne te gardes que d'une seule chose, d'un seul écueil funeste ?..... le bon sens !...

Hélas ! n'y brise pas notre légère nacelle si chargée de mousse, de vent et de fictions riantes ? D'aussi loin que tu verras cette île de la raison et de la vérité, ce rocher si désert habité par cinq ou six hommes de génie, fuis !... fuis d'une aile rapide comme la pensée ; enfin, fuis avec la vitesse du vulgaire et des grands ; mais sois plus charmante et plus originale en ta fuite, tournoie dans les airs comme le fils de Dédale... Hélas ! ne péris pas en tombant ; j'ai besoin de ton délire, ne souffre pas que les feux de la vérité t'enlèvent jamais tes ailes dia-

prées... De même que le monde, je préfère une brillante illusion à de tristes réalités : charme donc mes soucis? couvre d'un voile menteur le passé, l'avenir, et tresse une couronne de fleurs pour embellir la minute présente.... Que tout me sourie, je le veux? enivre-moi, j'aime l'ivresse de l'âme et le trop de plaisir!... Lecteur, tout à moi!...

De l'aimable Momus je saisis les grelots ;
Beau Juif, sors de ta presse et loin de nous les sots.

O mon petit livret, livret mon ami, qui m'as fait passer tant d'heures cruelles, puisses-tu procurer une heure de plaisir à qui te lira! je serai content!

CLOTILDE
DE
LUSIGNAN.

CHAPITRE PREMIER.

O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !
RACINE, *Andromaque.*

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux ;
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
VOLTAIRE, *Henriade, variantes du ch. IX.*

La féodalité, qu'il ne m'appartient pas de juger attendu que je suis vilain au premier chef, a semé la France de monumens dont l'ensemble, vraiment romantique, ex-

cite une foule de souvenirs. On éprouve, en les voyant, le charme qui saisit le captif lorsqu'il visite la prison où, jadis, il s'était presque habitué. Ces anciens châteaux offrent les lieux des plus belles scènes du drame que la France joue depuis long-temps, sans pouvoir arriver à un dénoûment qui plaise au parterre, comme aux loges et aux acteurs souvent sifflés!..... et qu'ils ne s'en fâchent pas?.....

C'est un droit qu'au budjet on achète en payant.

Ces châteaux, dis-je, sont pour l'histoire du sol français ce que les *quipos* sont pour les Péruviens :

aussi, par toutes ces raisons et une foule d'autres qu'il vous plaira suppléer, je ressens une peine infinie quand j'apprends qu'ils disparaissent sous le marteau des spéculateurs. J'avouerai même, à ma honte, que j'aimerais à posséder un de ces tombeaux de l'ancienne France, pourvu qu'il fût bien et dûment entouré d'un millier d'arpens de terres, loués cinquante francs l'arpent, et ce, par un bon bail notarié. Hélas!... je ne serais pas effrayé de la charge d'en rendre hommage au suzerain d'aujourd'hui; mais, à la condition qu'il ne changera pas trop souvent. Je me trouverais dans ce vaste monu-

ment, mille fois plus à l'aise que dans nos petites maisons de campagne étriquées : je crois même, que je deviendrais plus qu'*ultrà* dans le manoir d'un ancien baron chrétien ! et qui sait, si je ne finirais pas par redevenir noble? et partant, remplir un rôle très-comique : enfin, monter avec audace sur le premier bâton de l'échelle des dignités, en me faisant nommer maire!... Alors, qui serait assez ennemi de lui-même pour borner ma carrière, dans un siècle où l'on récompense toute espèce de talent?... Munito, malgré sa fidélité pour son maître, n'a-t-il pas acquis une brillante fortune?...

Ce mélange de réflexions canino-historiques, m'est inspiré par le trépas du château dont vous avez à subir la description, et je rends grâce aux Camaldules de la Provence de n'être pas restés oisifs, à dater du jour où ils en firent l'histoire.

J'ignore quand cedit castel fut démoli; mais ce que je sais parfaitement bien, et ce qui doit vous suffire, c'est qu'en 1440 la Provence s'enorgueillissait du château de Casin-Grandes, et certes, ce n'est pas sans raison!... Soyez-en juges, chers et précieux lecteurs? surtout, ne vous endormez pas? ou dormez si vous gardez le titre de juges.

Il existe sur les côtes de Provence, et ce, près de Jonquières, un endroit qu'heureusement l'on n'a pas pu détruire : vous irez le voir si c'est votre bon plaisir. Il est assez curieux par la singularité des rescifs et des falaises que la capricieuse nature y plaça de ses mains. L'on présume qu'ils sont les débris de quelque volcan éteint, et les grottes souterraines de la côte en donnent une espèce de preuve. Ces écueils forment trois promontoires dont celui du milieu présente une plateforme charmante ; à sa droite et à sa gauche s'élèvent les masses imposantes des deux autres, qui sont arides et montueux. L'espace de

côte rempli par ces trois berges est inabordable, à cause des écueils qui se prolongent dans la mer: son onde ne laisse jamais de chemin libre en bas des falaises; et elles sont tellement inégales et rocailleuses qu'elles offrent au voyageur les moyens de prouver son courage.

On ne connaît encore qu'un seul homme!... un enragé chimiste qui, depuis cette époque, s'y soit hasardé; ce fut pour démontrer que ces rocs contenaient de la lave semblable à celle du Vésuve. Que ne peut l'amour des sciences! allez-vous dire?... Pas du tout, il n'avait pas un sol, et cette démonstration lui valut une place qu'il sollicitait.

Le promontoire à droite est plus élevé que celui de gauche, et il porte le nom de *la Coquette*. Dans cette étroite vallée, qui se trouve entre eux, c'est-à-dire, sur l'esplanade formée par la berge du milieu, un habile architecte construisit le château de Casin-Grandes, par l'ordre de Guy de Lusignan. Ce fut en 1303, lorsque Hugues XIII de Lusignan, son frère, donna par testament le comté de la Marche à Philippe-le-Bel, pour en frustrer Guy. Ce dernier défendit son héritage, mais la force l'emporta. Casin-Grandes devint alors l'apanage de ceux de la famille de Lusignan qui ne régnaient pas en Chypre.

Leur race s'éteignit bientôt, et Casin-Grandes appartint aux rois de Chypre, qui gouvernèrent ce domaine par des intendans.

La façade du côté de la mer est d'un genre très-noble, et lorsqu'un vaisseau passe, elle rappelle aux marins les magnifiques palais de la reine amphibie de l'Adriatique. Deux vastes aîles du château longent et dominent les deux montagnes dont elles ne sont séparées que par un sentier d'environ vingt pieds de large; et ce sentier est fermé du côté de la terre par deux masses de granit qui servent d'embellissement, tant leur disposition est extraordinaire et pittoresque;

elles ont l'air de deux énormes pierres tombées des mains des géans quand Jupiter les foudroya. Cette habitation ainsi défendue par la nature, est inexpugnable du côté de la terre, au moyen d'un fossé de quarante pieds de largeur et par des tours crénelées placées de cinquante en cinquante pieds. Elles décorent très-bien la facade d'entrée et donnent à cette demeure un air de puissance qui, du temps du roi Charles VII, en imposait encore assez pour que les vilains, mes confrères, n'osassent pas remuer. Le portail, de forme ogive, passait pour un des plus beaux morceaux de l'architecture féodale.

Une allée majestueuse, plantée par Guy de Lusignan, conduit au pont-levis. A droite et à gauche, les deux montagnes finissent en pente douce, et cette pente est garnie d'oliviers, de romarins, de palmiers, de safran, d'orangers, de myrtes et d'autres arbres remarquables par leur beauté. Le parc se trouve donc de chaque côté du fort et le précède. Appuyé sur ces deux roches, ce château centenaire s'élève majestueusement au milieu de ce site romantique, en ayant, d'un côté, la vue de l'immensité de la mer, et de l'autre celle des gais accidens de la Provence. En effet, la vallée est riante; une

route la traverse ; et, par delà cette route, on a l'aspect des terres qui dépendent de ce fief. Le charme de ce paysage unique, résulte principalement de l'opposition que présentent, la mer; ce château, l'ouvrage des hommes ; ces arides falaises, ouvrage du hasard ; les bois du parc ; la verte prairie et les villages au loin. Mais ce charme est doublé par la transparence du ciel et le délicieux climat de cette Italie de la France.

Une femme seule, animait alors par sa présence, ce gracieux vallon... La disposition de sa chevelure et ses vêtemens étrangers annoncent une Grecque. Il règne dans

sa personne, un désordre portant une trop forte empreinte d'habitude, pour être l'effet du hasard. Cette femme, d'une maigreur presque hideuse, roulant des yeux hagards, le visage sillonné de rides venues avant le temps, et produites sans doute par son rire forcé, conservait encore sur sa figure, des vestiges de jeunesse et de beauté.

Tel est le portrait de la nourrice de Clotilde, la fille unique de Jean II de Lusignan, roi de Chypre, détrôné pour le moment comme tant d'autres, et réfugié dans le château de Casin-Grandes, avec tous les trésors qu'il

put dérober aux mains rapaces des Vénitiens, ses vainqueurs.

La sueur inondait les joues creuses et pâles de la nourrice, mais sa fatigue et la chaleur ne l'empêchaient pas de continuer son travail. Elle creuse une fosse. De temps en temps ses yeux égarés, en errant sur la campagne, paraissent redouter des témoins de son œuvre funèbre; et tantôt, posant un pied sur sa bèche, elle rit aux éclats, ou verse une larme arrachée par l'horreur, en contemplant un tronc d'arbre, dont la disposition originale ressemblait assez à un cadavre.

— Va!... mon fils!.... tu ne

seras pas sans sépulture ! Pauvre enfant ! je t'ai nourri de mon lait... Hélas !... les douleurs de l'enfantement durent toute la vie !.... Mais poussant un grand éclat de rire, elle ajouta : Te voilà bien drôle ?..

Pour comprendre ces mots, il faut dire que Marie Stoub perdit la raison en voyant percer son fils d'un coup d'épée, lorsque les Vénitiens emportèrent d'assaut Nicosie, la capitale du royaume de Chypre. C'est ce qui la fit surnommer l'*Innocente*. Sa folie avait cela de particulier, qu'aussitôt qu'elle fixait la princesse, Marie, songeant à l'enfance de Clotilde, se rappelait celle de son fils. Alors une lueur de raison lui

faisant sentir son malheur, elle pleurait, en gardant un silence plus terrible que le gai bavardage de sa folie, souvent touchante!...

Après avoir regardé ce tronc d'arbre avec l'expression de la douleur, devant laquelle toutes les autres se taisent, celle d'une mère qui pleure son fils, elle reprit son travail avec une effrayante activité. La tombe était presque finie, lorsque sur le haut d'une petite éminence, appelée la *colline des Amans*, parut une jeune fille en jupon court, car de tout temps les Provençales en ont porté. Cette enfant, à la taille souple et déliée comme un jonc, tient un mouchoir à la main,

et les douces et gracieuses ondulations qu'elle lui imprime, trahissent de tendres adieux. A cet instant le bruit d'un cheval galopant en deçà de l'éminence, se fit entendre, et l'Innocente ayant promptement levé la tête, aperçut la jeune fille balançant encore son mouchoir. Alors, la figure de cette femme prit une expression de finesse malicieuse, elle mit en souriant son doigt sur ses lèvres; mais voyant la Provençale se retourner et venir, elle se pencha sur sa bêche, en feignant de ne pas l'apercevoir.

Cette jeune enfant, nommée Josette, était la fille de l'intendant

que le roi de Chypre avait envoyé régir le domaine de Casin-Grandes. Hercule Bombans, son père, succéda dans cette charge à un intendant, prétendu concussionnaire, qui fut tellement noirci dans l'esprit du roi de Chypre *Janus*, que ce prince crut faire un acte de clémence, en se contentant de lui donner un successeur. Cet intendant destitué se trouvait par hasard un homme intègre, il était chéri des habitans; aussi le comte de Provence le nomma bailli de Montyrat... Ce passage prouve évidemment qu'il exista des délateurs dans les temps de la chevalerie!.....
Consolons-nous donc!...

Quoi qu'il en soit, Hercule Bombans, le père de la gentille Josette, exerçant depuis vingt ans cette place lucrative, ne fut pas épargné par l'envie, qui s'attache aux fonctionnaires publics, et sous les coups de laquelle son prédécesseur avait succombé. Cependant, malgré ses détracteurs, il réussit, à l'arrivée du prince fugitif, à faire nommer sa fille, demoiselle de la princesse, et les méchans osèrent publier qu'on ne la promut à cette dignité que parce que Josette Bombans se trouvait la seule en état de servir Clotilde!... Mais peut-on empêcher la médisance?...

La jeune et jolie Provençale

arriva, rouge comme une grenade, près de l'Innocente, et l'accostant d'un air assez embarrassé :

— Comment, lui dit-elle, avez-vous fait, ma pauvre Marie, pour vous échapper du château?...

— Comme toi!... quand tu as quitté ta maîtresse pour aller courir l'aiguillette!...

— Il n'y a rien de bon à gagner avec les fous, murmura tout bas Josette, dont l'incarnat était devenu plus vif. Mais que creusez-vous là? reprit-elle tout haut, en s'asseyant sur le tronc de l'arbre.

— Mauvaise!..... respect aux morts!... Tu t'assieds sur la poi-

trine de mon fils!.. Mon fils!... mon cher fils... Jean, que fais-tu là? Pourquoi ne te relèves-tu pas comme les roseaux, après avoir plié?...

La jeune fille, épouvantée des cris de l'Innocente et de l'expression de son visage, se leva précipitamment.

— Tiens, continua-t-elle, vois comme *ils* l'ont blessé! En prononçant ces mots, elle montrait à Josette une fente rouge, où la sève de l'orme avait coulé. Mais, repritelle, j'ai retrouvé son corps!... *Ils* l'ont laissé là.... sans le couvrir d'un peu de terre! Elle se tut un moment, une larme roula dans

son œil, et montrant à Josette ce bois informe, que sa tendre pensée animait, elle ajouta d'un ton qui faisait mal : Ma fille!... tu l'aurais aimé, si tu l'avais connu!... tu le pleurerais au moins!... Et moi, qui l'ai porté dans mon sein et perdu!... je vis !... Elle se tordit les bras, puis poussant un éclat de rire à gorge déployée, elle se mit à sauter et danser autour de la tombe.

Josette, émue de pitié, laissa couler une larme. L'Innocente la vit et lui serrant la main avec force, elle lui dit d'un ton de voix qui partait du cœur : *Tu seras mère!*... Puis, revenant à sa folie,

elle lui prit avec adresse son mouchoir, et imitant la pose de la jeune fille, elle l'agita comme elle, en ayant l'air de la narguer.

En ce moment Josette seule, aperçut, au bout de l'avenue d'ormes, la princesse Clotilde, entourée de quelques personnes. La nourrice n'en continua pas moins sa danse grecque, avec toute la frénésie d'une Bacchante que le vin a momentanément privée de sa raison; elle chantait des vers grecs, et ne s'inquiétant pas du désordre de ses vêtemens et des lambeaux qui s'en détachaient, elle prit Josette et voulut la faire danser.

Le cortége de la fille de Jean II se réduisait à quatre hommes, les seuls grands personnages dont son père ait voulu se voir accompagné dans sa fuite. Il laissa, dans son royaume, une foule de partisans qui brûlaient du désir de le suivre, car il était adoré de ses sujets. Le langage qu'il tint en leur ordonnant de rester en Chypre, est trop rare de nos jours pour n'être pas rapporté.

« Un citoyen, s'écria-t-il en » quittant son palais ensanglan- » té, doit préférer sa famille à lui- » même; son prince à sa famille; » mais rien ne peut se préférer à » la patrie, si ce n'est le genre

» humain. Ne quittez donc pas
» votre pays et comptez qu'en le
» servant, même sous les Véni-
» tiens, c'est me servir moi-même :
» votre courage y brillera bien plus
» que dans un exil qui ne convient
» désormais qu'à votre prince....
» Il ne doit pas habiter les lieux
» témoins de sa chute .... Adieu
» donc... »

Jean II, presque aveugle, ne put voir les larmes dont les yeux furent inondés à son départ. Un monarque ainsi détrôné peut être sûr de régner toujours... Il ne put même empêcher quelques seigneurs de venir le rejoindre.

Les quatre personnages auxquels

Lusignan accorda les honneurs de son exil, accompagnaient Clotilde dans sa promenade. Cette charmante princesse paraît au milieu d'eux, comme une jeune fleur pleine de coloris et d'élégance, qui se trouve entre des ronces e tdes arbustes dépouillés de feuilles. Naïve comme l'enfance, simple comme la nature, il résidait en elle un charme inexprimable, qui la rendait un spectacle ravissant pour la vieillesse, et pour les jeunes, un sujet d'extase. De beaux yeux bleus tout humides et fendus en amande, semblent loger l'amour et dire : esclaves, protégez-moi ? Une bouçhe de corail, sur laquelle se jouent le plus charmant

sourire et des nichées d'Amours, attire le baiser... Sa figure et son organe sont doux comme ceux d'une syrène, et ses mouvemens pétillans de grâces comme ceux d'un jeune cygne, dont elle possède la taille élégante, les voluptueux contours, la démarche, l'éclat et la blancheur; certes, elle n'avait pas besoin pour séduire de sa délicieuse parure. Vêtue à la grecque, elle portait sur une robe blanche comme la neige, une précieuse tunique bleue, terminée par des glands d'argent; une espèce de cothurne rouge chausse un pied mignon large de deux doigts; ses cheveux noirs sont retenus par des bandelettes blanches,

qui, mêlées à ses tresses, en font valoir l'ébène.

Pour se garantir du soleil, Clotilde avait entouré sa tête charmante d'une gaze légère, qui lui donnait cette grâce aérienne que notre imagination prête aux divinités mythologiques. La nature avait dit pour elle : Faisons un chef-d'œuvre ?.... Il fut complet : les attraits de Clotilde n'étaient que la divine enseigne d'une âme plus divine encore !... Enfin, belle de cette beauté rêvée chez toutes les nations, ignorant l'amour et s'ignorant elle-même, elle ressemblait à la rose vierge encore des baisers du Zéphire, ou

plûtôt à cette admirable statue égyptienne qui, pour résonner attendait une caresse du soleil...

....

J'avoue, que pour mon usage personnel, je regrette, ainsi que vous, lecteur, que Clotilde ne soit plus qu'une cendre égarée de la nature... et, comme vouloir la retrouver... c'est tenter *la chose impossible* de La Fontaine, il faut nous contenter de nos femmes !... hélas !........................

CHAPITRE II.

Oui, princesse, l'Eternel a fait le nez des Parias pareil à celui des Bramines, il n'a pas distingué entre eux.... Pourquoi l'homme ne l'imite-t-il pas?....

SAADI, *trad. de* M. L...

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

LA BRUYÈRE, *du Cœur*.

CLOTILDE apercevant sa pauvre nourrice, se dirigea de ce côté. Pendant qu'elle s'avance, examinez un peu, je vous prie, à quatre pas derrière la princesse, un farouche soldat qui marche en silence. C'est un homme court, trapu, d'une figure africaine : lèvres

épaisses, bouche fendue, et nez plat soufflant du feu. Son œil annonce la férocité; sa barbe touffue, la force; sa démarche, l'homme qui n'a jamais peur; et ses traits grossiers, une origine commune. Pour toute arme défensive, il avait un casque sur la tête; mais il portait à sa ceinture un sabre turc très-recourbé, dont il caressait souvent la brillante poignée. — Castriot l'Albanais, fut, de la garde du prince, le seul qui survécût à la prise de Nicosie. Elle mourut dans le palais, et chaque soldat gardait de son corps, la place assignée par le chef. — Ils ne dirent point dans les rues de

Nicosie : *Nous périrons pour la défense du Roi !* — Ils moururent ! On leur fit, dans la suite, un magnifique service par les soins de Monestan le premier ministre, que vous allez bientôt connaître.

Castriot peut servir de modèle aux fanatiques présens et à venir. Sa cervelle albanaise n'enfanta qu'une seule idée sans cesse présente : elle consistait à lui faire anéantir tout ce qui nuisait ou qu'il supposait devoir nuire à son prince et à sa fille. Ce dévouement, fils de sa reconnaissance, était tout son code et sa religion..... A genoux, ingrats ! à genoux devant Castriot !...

Entre Castriot et la princesse, un homme grand, sec, maigre, chauve, à nez aquilin en forme de lame de couteau, gémissait en lui-même d'aller à pied. — Ce personnage était le connétable comte Kéfalein ; il n'avait pas encore pu se consoler de la perte de ses chevaux, dont il ne sauva que Vol-au-vent, son favori. — Certes, Vol-au-vent méritait bien cette faveur ! Je croirais volontiers qu'il était un de ceux qui jadis ont charrié le soleil dans les cieux et qui revinrent sur la terre lorsque les faux dieux et leurs équipages disparurent devant la croix. Parmi les regrets de Kéfalein,

il faut compter celui de ne plus commander la cavalerie cypriote. En outre , ce digne chevalier aimait assez à raconter ses anciens exploits. Pour achever son portrait, nous aurons le courage de dire qu'on l'accusa toujours de manquer de bon sens, et l'on présume que Kéfalein fut un sobriquet ironique qui lui resta... enfin il vola le baptême.

Mais la belle Clotilde est entre deux personnages beaucoup plus importans. Celui de droite était le comte Ludovic de Monestan , ministre de Jean II. Ce vieillard à cheveux blancs , simple et doux , avait une bonhomie rare, même chez un

ministre; une éloquence naïve, chose encore plus rare ; et un cœur droit qui le rendrait le phénix des ministres, s'il n'eût pas été dominé par un zèle démesuré pour la religion ; tandis que le second, Hilarion d'Aosti, l'évêque de Nicosie, l'aumônier du prince, possédait toute l'ardeur d'un jeune guerrier, la ruse d'un diplomate et la science ministérielle. Sa figure altière respirait les combats, et ne pouvant satisfaire cette envie dans les camps, il s'en dédommageait, pour le moment, dans la polémique : aussi, lorsque la princesse fut aperçue par Josette, une

grave discussion se débattait entre Hilarion et Monestan.

—Je le répète, disait ce dernier, nous n'avons perdu le royaume, que parce que les préceptes de la religion mis en oubli, les mœurs dissolues, nous ont fait retirer la protection de l'Éternel.

— Ah! monsieur, répondait l'évêque, *si nous avions eu trente mille hommes* de bonnes troupes, l'Éternel aurait été pour nous!... il aime les gros bataillons; les croisades qui nous ont donné Chypre et Jérusalem le prouvent bien.

— Monsieur, avouez cependant qu'on négligeait le service divin?

— M. le comte, Nicosie n'était

pas assez bien fortifiée !.......

—Oui !... contre les mauvaises doctrines qui nous ont envahis bien avant les Vénitiens, interrompit le ministre ; c'est la religion qui forme les bons soldats en les rendant pieux et soumis au prince, et si les églises avaient été pleines nous n'eussions pas succombé ; le Dieu fort nous aurait accompagnés.

— Non, monsieur, permettez ; nous succombâmes parce qu'il nous manquait *trente mille hommes*, voilà le fait... Monsieur, *trente mille hommes* sont la base nécessaire de toute résistance, de toute oppression, de toute entreprise, de tout royaume à défen-

dre, à envahir, à conserver... ensuite, depuis long-temps l'on négligeait les relations diplomatiques avec les états européens. Que cela nous serve d'exemple à l'avenir ; n'est-ce pas, madame ?...

A cette interrogation du prélat vindicatif, Clotilde garda le silence, en faisant la plus jolie petite moue qu'il fût possible de voir, et elle s'avança plus rapidement vers sa nourrice et sa demoiselle d'honneur.

Monestan se trouvant attaqué gravement, saisit l'évêque par sa ceinture, et, tout en doublant le pas pour suivre la princesse, il dit au prélat avec la chaleur de l'innocence accusée :

— M. l'Evêque, trente mille hommes ne peuvent rien, là, où les mauvaises mœurs ont abatardi le courage ; trente mille hommes sans religion, ne valent pas la légion thébaine; et, quant aux relations diplomatiques, qui vous dit qu'elles n'ont pas été entretenues ? Pensez-vous à vos paroles ? pour en parler connaissez-vous bien l'état de l'Europe ? quel secours pouvions-nous attendre du roi de France qui, dans ce moment même, a la moitié de son royaume à conquérir ? et comment a-t-il conquis la première moitié ? C'est avec l'envoyée du Seigneur, cette vierge dont la force

vient d'en haut et qui a rempli sa mission en sacrant son roi : elle n'est morte que parce que Dieu l'a rappelée, voulant laisser faire les hommes. — L'Angleterre pouvait-elle penser à nous, quand elle ne conserve pas ses conquêtes attaquées, et que des factions s'apprêtent dans son sein et servent la France plus puissamment que le courage des Dunois? Le roi René dont nous habitons le comté, ne soutient-il pas une guerre ruineuse en Italie avec l'Aragon ? l'Aragon lui-même, est en guerre avec les Maures, ainsi que le Portugal : et, de tous ces malheurs, le plus grand, et que vous ignorez sans doute,

c'est l'état de la cour de Rome.... A peine remise des secousses éprouvées au concile de Constance, elle a vu chasser le véritable pape!... le vicaire de Jésus-Christ ! Eugène IV!.... Les Turcs attaquent l'Allemagne, déja attaquée par les Hussites; Constantinople est aux abois ; Jérusalem a succombé !..... Le tombeau de Jésus est aux infidèles !... Au milieu de ces chocs des masses premières, lorsque les grandes puissances croulent, se reconstruisent de leurs débris, pour crouler encore et s'entredéchirer ; lorsque Dieu, pour punir la terre, a déchaîné son ange exterminateur, quel secours l'Europe pouvait-

elle donner à un petit royaume attaqué par une petite république ? Quand on ne fait pas attention au siége de Constantinople, devait-on regarder Chypre ? lorsque les lions se battent, s'arrêtent-ils pour sépa-les écureuils ? Attendez la pacification générale, et l'on nous rétablira !.....

L'évêque atterré, par ce discours *ab irato*, resta quelques momens sans répondre : mais vous connaissez bien peu la persévérance sacerdotale si vous le croyez abattu.

— Si la pucelle triompha, répondit-il, elle avait presque *trente bons mille hommes* que l'originalité du chef d'armée fanatisait... Ici, con-

tinua-t-il en regardant Monestan d'un air goguenard, il faut rendre justice à la haute politique de la cour de France, et je suis bien fâché d'ignorer le nom de celui qui trouva ce nouvel expédient pour ranimer l'ardeur des soldats..... Mais brisons là-dessus, ajouta-t-il en voyant l'effroi de Monestan; je persiste à dire que si nous avions *trente mille hommes*, cela nous vaudrait mieux que d'attendre votre pacification, et je réponds qu'en les faisant débarquer sur la pointe orientale de Nisastro, car c'est la partie la plus faible de l'île, que j'ai observée plusieurs fois, on viendrait à bout des Vénitiens.

— Hélas, dit Kéfalein, nous fûmes vaincus parce que nous n'avions pas assez de cavalerie.

— Et vous, Castriot, demanda la princesse en riant, que pensez-vous ?.....

— S'il y avait eu deux mille hommes comme moi, vous seriez encore à Nicosie. Au reste, il ne s'agit plus de savoir comment on a perdu Chypre, mais bien comment on la reprendra.

— Tu as raison, Castriot, dit l'Evêque, tu es le modèle des soldats : courage et dévouement.

— C'est vrai, reprit Monestan ; mais il manque de religion.

— Voilà ma croyance et mon

Dieu, s'écria le soldat en tirant à moitié son sabre; hors mon service, ma tête et le dedans ne regardent personne.

Ainsi, chacun parlait sa langue en voulant la faire parler aux autres, et cette toute petite cour avait encore ses intrigues : partout où se trouveront trois hommes et un pouvoir, vous en verrez !...

En ce moment la princesse arriva près de sa nourrice et de Josette. Aussitôt que l'Innocente l'aperçoit, elle cesse ses extravagances, sa figure se contracte, elle est muette et pleure !.....

— Pourquoi donc avoir quitté le château, ma bonne Marie,

vous savez que j'aime mieux vous y voir, que dans la campagne où il peut vous arriver malheur.

L'Innocente, ses petits yeux noirs fixés sur Clotilde, pleura plus fort en entendant cette voix dont elle eut les prémices : elle se tut, et marchant lentement, elle s'alla mettre à côté de Castriot qu'elle recherchait volontiers par reconnaissance. Il défendit son fils !...

— Josette, dit la princesse d'une voix douce, vous m'avez quittée ?..... je n'ai qu'à vous louer si ce fut pour veiller sur Marie ; cependant, comment lui laissâtes-vous faire cette fosse ?.....

Josette rougit et balbutia : madame !..... je..... j'y.....

— Ecoutez, mon enfant, vous avez tort de vous promener seule ; quoique vous soyez du pays, il est en proie à des brigands qui ne vous en tiendront pas compte, car ils ne sont d'aucun pays. Vous devez savoir que le comte Enguerry-le-Mécréant court la campagne et la pille, ses soldats se permettent tout !.....

Josette rougit encore davantage; et la princesse en examinant cette rougeur croissante au nom d'Enguerry et de ses soldats, devint toute pensive..... Alors la folle chanta

deux vers grecs d'une chanson moderne dont voici le sens.

Je la vis sur la montagne,
Embrasser son tendre amant,
Puis revenir tristement
Au travers de la campagne.

La princesse entendant ces vers, regarda sa demoiselle avec un air inquisiteur, qu'elle eût voulu rendre grave, comme si une jeune fille pouvait l'être !..... Clotilde avait parlé d'Enguerry-le-Mécréant; alors l'Aumônier lança son dernier trait au comte de Monestan en lui disant :

— Il faudra songer à nous fortifier contre ce furieux qui lève des contributions, pille, massacre

et profite pour faire trembler la Provence de ce que le fils de René-le-Bon n'est pas encore arrivé.

—Il n'a ni foi ni loi, ne croit ni à Dieu ni au Diable, répondit le comte. — Castriot s'avança et dit avec un affreux sourire : « quand il en sera temps, qu'on me dise : va... et vous ne le craindrez plus. « Il fit avec sa main un geste qui indiquait énergiquement son dessein.

—Nous n'assassinons personne, reprit Monestan d'un ton grave ; la loi divine.....

—A-t-il de la cavalerie ? demanda Kéfalein.

—On dit son château très-bien fortifié, repartit l'évêque.

— Je gage qu'il n'y a pas de chapelle, s'écria Ludovic.

Le groupe s'était arrêté pour attendre que Clotilde continuât sa promenade : en ce moment la folle, voyant sur la colline une belle tête d'homme, elle se prit à rire en indiquant du doigt la place où Josette avait fait ses adieux. L'on eut beau y regarder, on n'y aperçut rien. On prit cela pour un trait d'extravagance, ce qui fâcha Marie, et elle se mit à murmurer. Tout à coup l'on entendit le bruit des pas d'un homme courant avec vitesse ; tous les yeux se tournèrent vers l'endroit où la route faisait un coude avec la colline des Amans et

d'où le bruit partait; alors Castriot se mit en avant, la main sur son sabre.

Un sentiment mixte qui tient le milieu entre l'inquiétude et la curiosité rendit chacun immobile; le bruit s'approcha par degrés et le pauvre fugitif ne tarda pas à paraître. C'était un jeune homme enveloppé d'un manteau. Quand il se montra, l'on vit au dessus de sa tête, et dans le ciel, une lueur rougeâtre dont l'éclat sinistre effaça celui du jour, une fumée noire, des étincelles et des pailles enflammées, voltigeant dans les airs, indiquaient un grand incendie, et tout, excepté l'Albanais et l'Innocente,

fut saisi de terreur. L'inconnu s'avançant toujours, Castriot tira son sabre et se mit sur la défensive. L'étranger ne se trouva bientôt plus qu'à cinquante pas de la princesse de Chypre. Objet de tous les regards inquiets, il fut examiné avec l'attention qu'il est bien naturel d'avoir, lorsqu'on rencontre un étranger, et qu'il peut donner des éclaircissemens sur ce qu'on ignore. On remarqua donc ses cheveux bouclés, noirs comme du jais, et rendus plus éclatans par une peau très-blanche; son visage annonçait un grand effroi, et ses vêtemens en désordre, une fuite bien précipitée. A la faveur de ce désordre, chacun,

et principalement Clotilde, admira les belles proportions de l'étranger. Il tenait à la main un mauvais bonnet vert appuyé sur son cœur où il pressait en même temps ton manteau, avec lequel il semblait cacher quelque chose. Certes, la la beauté est un avantage qui prévient toujours en faveur des gens qui en sont doués, et il n'y avait au monde que Castriot ou un gendarme du 19e. siècle capables d'arrêter sur une route un beau jeune homme, par ces mots prononcés d'un ton brusque.

— D'où venez-vous ?

— De Montyrat.

— Où allez-vous ?

— Ici.

— Pourquoi ?

— Regardez cette lueur....

— Hé bien !... demanda la princesse effrayée.

— Ce beau village est brûlé.....

— Est-il du domaine ? interrompit Monestau.

— Non, monsieur, il dépend de l'apanage de Gaston II, fils du comte de Provence. J'y avais une modeste demeure, elle est détruite et je fuis le terrible Enguerry-le-Mécréant. Hier, il vint demander les contributions qu'il imposa la veille. On fut dans l'impossibilité de le satisfaire. Il marqua le village d'une croix rouge, et depuis ce matin

ses soldats le pillent. Ces flammes annoncent que tout est terminé. Je suis sans patrie et sans asile ! on ne m'en refusera pas un chez Jean de Lusignan !...

— Et pourquoi ? demanda Kéfalein qui parut sortir d'un songe.

— Parce qu'il connaît le malheur !.....

Les accens de cette voix enchanteresse furent pour Clotilde la plus délicieuse musique qu'elle eût entendue. Elle était sous le charme, immobile, et regardait l'inconnu de toutes les forces de son œil ; elle se sentait entraînée vers lui, par une attraction sympathique si violente, qu'on ne

peut la comparer qu'à cette fascination qui contraint l'oiseau à s'avancer lentement vers le serpent. De son côté l'étranger ne regarde qu'elle, et ses yeux avides semblent dévorer ses attraits; ils errent sur le sein blanc et ferme de la princesse avec tant d'ardeur, que l'intellect de Castriot en fut chiffonné. S'indignant de ce qu'un étranger eût l'audace de prendre du plaisir à l'aspect de la princesse de Chypre, il lui dit brutalement.

— Pourquoi ne parles-tu plus ?

— Parce que l'admiration est muette !... répondit-il d'une voix entre-coupée.

Mon cher, dit cavalièrement

le prélat, malgré vos phrases, vous sentez que l'on ne peut pas accueillir un inconnu sans savoir...

—Ah! monsieur l'évêque, reprit le ministre, vous avez bien peu de charité?...

— Voyons, qui es-tu? lui cria Castriot. — L'étranger ne répondant rien, l'Albanais commença à brandir son sabre. La princesse n'entendait rien, et Josette que toutes les soubrettes devront avoir devant les yeux, si elles veulent briller dans leur carrière, remarqua fort bien l'émotion de sa maîtresse.

— Qui que vous soyez, dit en-

fin Clotilde, je puis, sans être démentie par mon père, vous accorder un asile dans ses Etats. Quant à savoir qui vous êtes?... son hospitalité perdrait tout son prix : les mesures de sûreté ne regardent que ses ministres.

Lorsque Clotilde eut fait connaître sa bienveillance, on s'approcha de l'étranger et chacun s'apprêtait à le féliciter, quand il répondit avec la voix de l'âme.

Que les hommes aient une étoile aux cieux, la mienne est désormais sur la terre!... O ma bienfaitrice!.. ma reconnaissance seule suffira-t-elle?... Je me consacre à vous, comme au culte d'une déesse.

Vous fûtes aujourd'hui ma Providence, soyez-la toujours !... En finissant avec énergie ces paroles exaltées, il voulut tendre ses mains à la princesse, et par ce mouvement, il laissa tomber le manteau protecteur dont il était couvert. Le groupe recula d'épouvante comme si la foudre eût tombé, et cette clameur terrible fut unanime.

—Un Juif !... Le seul Monestan dit : Un damné !... Le taciturne Albanais décrivit avec son sabre une courbe turque qui aurait promptement fait voler la tête du vil animal, si, plus prompte encore, la princesse effrayée n'eût

crié : Castriot !... Son accent disait tout ; le damas s'arrêta à deux lignes du beau col de l'Israélite, et Clotilde s'évanouit dans les bras de Josette et de Monestan. Kéfalein et l'évêque la soutinrent, en montrant une vive inquétude.

Ce qui produisit ce mouvement de dégoût, c'est qu'en lâchant son manteau, le malheureux découvrit la roue de drap jaune, de la largeur d'un blanc tournois, que les Juifs étaient forcés de porter, sur le côté gauche de leur habit, par l'ordonnance de Louis X ; de plus, on aperçut sur son bonnet vert les deux

cornes rouges que l'arrêt de Philippe-le-Hardi y plaça.

Le Juif immobile et pâle, ressemblait à la statue d'un lapithe pétrifié par la tête de Méduse. Les restes infortunés de cette nation éternelle, que l'on croyait alors écrasée sous le poids de la colère céleste, étaient repoussés par toutes les justices et toutes les religions. La pitié ne les regarda jamais, ils furent les *parias* de l'Europe... eurent le monde pour patrie, le déshonneur pour cachet, l'injure et les avanies pour nourriture, la lèpre et l'indignation générale pour compagne, les supplices pour consolation; ils eurent

le courage de s'envelopper froidement dans leur infortune et de tenir à la vie, par cela même qu'à chaque instant, le dernier des vilains pouvait la leur ôter sans rien craindre. Courbés sous le faix de l'exécration publique, les restes de leur vertu succombant à ce poids, force leur était de se rendre nécessaires à leurs tyrans par des richesses acquises dans une usure si âpre, qu'elle justifiait en quelque sorte la haine de la terre. Contraints de déguiser leur opulence, ils inventèrent les lettres-de-change et les billets; de manière que, semblable à Bias, un Juif portait en tous lieux une invisible fortune.

Bannis sous le règne précédent, ils venaient de rentrer en France, pour y pressurer les Grands obérés par la guerre, au risque de tout perdre et d'être encore chassés et torturés, au moindre prétexte plausible.

Lorsque l'Albanais se fut assuré que la princesse, objet de tous les regards, reprenait ses sens, il dit au Juif brièvement, comme s'il eût de la répugnance à lui parler.

— Ton nom ?

— Nephtaly Jaffa.

— Ton pays ?

— Venise.

— Juif et Vénitien, c'en est trop !... meurs.

— Je ne veux pas que l'on égorge

un homme devant moi !... s'écria la princesse ; la présence des rois ne pas être fatale !...

— Est-ce un homme ? demanda l'aumônier.

— J'espère qu'il est moins qu'un cheval, dit Kéfalein.

L'Innocente se mit à rire et à sauter autour du Juif, comme un cannibale devant sa victime, en criant : J'ai fait sa fosse, Castriot mon ami, tuons ?... brûlons cet ennemi de Dieu !...

—Marie ! dit Clotilde avec douceur.

La nourrice resta la bouche béante : — Puis-je prononcer le mot tuer ?... Mon ami, dit-elle au Juif,

nous nous ressemblous, nous sommes hors l'humanité, viens dans ma loge, je t'y soignerai !...

Castriot guettait le moment où Clotilde se retournerait, pour débarrasser le beau Juif de sa tête; mais Clotilde, regardant toujours l'Israélite à la dérobée, ne lui en laissa pas le loisir. Celui-ci, sans faire un seul pas pour se garantir du sabre de l'Albanais, faisait briller une joie pure dans ses yeux noirs, en voyant les roses succéder aux lys, sur les joues de sa bienfaitrice.

— Fuis donc, au moins? s'écria l'aumônier d'une voix colérique, retourne d'où tu sors! Va te faire

pendre ailleurs!... Déicide, rebut des hommes, ne salis plus notre vue, ne souille plus notre air. *Vade, Satana!...*

— Vous pourriez le luidire avec plus de douceur? dit le comte Ludovic.

— Et va-t-en à pied, ne déshonore pas un cheval?... continua le connétable sur le même ton que l'évêque.

— Messieurs, reprit Clotilde, je vous prie de ne plus tourmenter ce... cet...

— Cet animal bipède, dit Kéfalein.

— Je le prends sous ma protection, continua la princesse. Qu'il

reste en ces lieux, jusqu'à ce que j'aie demandé à mon père de lui permettre d'habiter ses domaines; si mon père me refuse, alors il les quittera. Mais qu'on ne le maltraite pas?... et, s'apercevant du dessein de Castriot, elle lui ajouta : Gardez-vous de lui faire aucun mal!

— C'est bien votre volonté? demanda le farouche Albanais.

— Je vous le commande.

— Soit... Vis donc, animal immonde; et le soldat remit, avec humeur, son sabre dans le fourreau, en lançant un regard très-équivoque au Juif. L'Albanais lui montra la terre du doigt, en fronçant de gros sourcils noirs de

manière à lui faire comprendre qu'il eût à remercier la princesse.

Cette pensée ne fut pas assez clairement exprimée pour que l'infortuné la conçût. Alors Castriot, le jetant par terre d'un vigoureux coup de poing, lui cria : « A genoux, Judas, et baise la poussière de ses pas!... »

Clotilde gémit et se retourna promptement, comme pour ne pas être témoin d'une chose pénible. Marie poussa les petits cris d'un enfant auquel on prend un joujou, quand Josette lui arracha le bonnet vert et rouge du Juif, dont elle s'amusait.

—Tiens, Juif?... dit la soubrette,

en tendant les deux cornes rouges à l'Israélite immobile : et voyant qu'il ne faisait aucun mouvement pour le reprendre, elle le lui jeta au nez.

—Allons, venez, Marie, ajouta-t-elle, en emmenant l'Innocente, qui ne cessait de regarder Nephtaly en lui faisant des grimaces.

— Et c'est un Juif!... dit involontairement Clotilde, en s'éloignant, suivie de son cortége.

— On pourra lui imposer des contributions, s'il est riche, répondit l'évêque.

— Et le tuer s'il ne les paie pas, répliqua Castriot.

— L'on essaiera de le con-

vertir, dit le premier ministre.

Josette s'étant déjà retournée pour examiner l'Israélite, observa très-judicieusement à sa belle maîtresse, qu'il gardait toujours la même posture, et qu'il baisait la marque du cothurne de Clotilde, en la suivant d'un œil enflammé!...

—C'est un Juif!... répliqua Clotilde; et, le préjugé agissant dans toute sa force, alors qu'elle ne voyait plus la figure suave de l'Israélite, elle eut un léger frisson, en songeant qu'elle venait d'approcher de trois pas un être aussi immonde..

. . . .

(*Note* 1re. *Voir à la fin du* 4e. *volume.*)

CHAPITRE III.

Sire, grâce!..... grâce!.....
(*Opéra du Condamné.*)

Allons, donne-moi ton or!.....
(SHAKESPEARE.)

L'amour, par tyrannie, obtient ce qu'il demande;
S'il parle, il faut céder; obéir s'il commande;
Et ce dieu, tout aveugle et tout enfant qu'il est,
Dispose de nos cœurs, quand et comme il lui plaît.
(CORNEILLE, *Trag.*)

JUSQU'ICI, lecteur, l'usage étant de se ranger du côté de la majorité, nous sommes forcés de laisser le beau Juif à la colline des Amans, et de suivre les sept personnages qui s'en retournent au château.

La belle princesse était pensive, et la route se serait achevée en silence, si le guerroyant évêque n'eût dit à Monestan :

— Je prétendais donc que rien n'est plus facile que de reprendre l'île de Chypre, et voici comme...

Alors il s'engagea une conversation très-animée, dont le lecteur doit savoir le résultat, c'est-à-dire, que Nicosie ne fut pas reprise, malgré la cavalerie de Kéfalein, les trente mille hommes de l'évêque, et les étendards que Monestan faisait bénir par le Saint-Père.

La princesse, toujours préoccupée, ne disait mot, et tant qu'elle fut sur la route, elle marcha très-len-

tement, sans toutefois se retourner.

Arrivée près de l'avenue, elle s'arrangea pour pouvoir, en y entrant, donner un coup d'œil sur l'endroit où était Nephtaly. Josette se trouva par malheur à ses côtés... Jamais la pauvre soubrette ne sut comment Clotilde avait pu faire un faux pas sur un sable uni comme une glace; et surtout pourquoi la princesse, en s'appuyant sur elle, la poussa avec tant de violence.

Quoiqu'alors la fille de Jean II n'ait lancé sur le Juif qu'une fugitive œillade, elle n'en vit pas moins ce dernier embrasser un gland détaché de sa tunique et le mettre dans son sein....

Ce que la vérité historique force à dire, c'est que du moment qu'il fut impossible à la princesse d'apercevoir Nephtaly, elle s'avanca vers le château avec trop de rapidité pour que Monestan, l'évêque et le connétable, pussent la suivre.

Sa course s'interrompit par un obstacle. Cet obstacle était la rencontre d'un petit homme gros et court, dont le centre, c'est-à-dire le ventre, se présentait avant l'homme même, tant cette partie semblait, par son volume, faire un être à part. Il sortit de cette machine vêtue de noir, une petite voix clairette comme celle d'un flageolet.

— Madame, la colonne d'air at-

mosphérique aurait-elle attaqué votre système nerveux? je vous trouve la figure altérée! Ah! vous aurez trop pensé. Je le répète pourtant assez, les émotions du cœur et de l'esprit sont les plus grands fléaux de la santé; *moi, par exemple*, si je me porte bien, c'est que je ne pense jamais... La vie est tout, et chacun la gaspille...

— Mais je vous assure, maître Trousse, que mon système nerveux, répondit-elle en souriant, n'a pas souffert de ma promenade.

— Alors, madame, mes fonctions de médecin cessent, et je vais m'acquitter de celles d'huissier du roi, en vous prévenant, qu'il m'en-

voie savoir quel accident vous retarde si long-temps dans votre promenade : et, comme on ne sait ni qui vit ni qui meurt, je m'étais chargé de mes instrumens de chirurgie, en cas de malheur; car, *moi*, je prévois tout et j'opère fort bien, et c'est bien naturel, j'ai étudié à Grenade...

Cette observation fit marcher Clotilde encore plus vite : elle laissa son cortége en chemin. Josette, Castriot et la nourrice, seuls, la suivirent.— Au moment où elle entra, l'Albanais voulut s'esquiver. Ayant fourré dans sa cervelle, pendant la route, qu'il commettait un crime de lèse-majesté, en laissant vivre un Juif

vénitien, coupable d'avoir regardé la princesse avec concupiscence, il courait le tuer. Castriot, semblable à cette bête féroce apprivoisée par Androclès, ne connaissait que Clotilde et son père; il eût assassiné Monestan, tout le premier, s'il se fût imaginé que le prince en était mécontent. La princesse le rappela, il vint à pas lents et la tête baissée.

— Castriot, dit-elle, jurez, par ma vie, que vous respecterez celle de Nephtaly-Jaffa. L'Albanais, comme un renard pris au piége, prononça le serment en rechignant. Ce serment était solemnel pour lui, il le tenait avec la même fidélité que

les dieux d'Homère, celui du Styx

Ainsi rassurée, la belle Clotilde traversa les cours, aux sons du cor, et au milieu de la haie respectueuse formée par la foule des domestiques et des Cypriotes de la maison. Son passage peu fréquent donnait lieu à des acclamations et à des cris de joie. Plusieurs lui parlèrent; contre son ordinaire, elle ne leur répondit rien, et ces pauvres gens furent étonnés de ne pas entendre sa douce voix et les mots pleins de bienveillance qu'elle leur adressait toujours.

Parvenue à la dernière cour et au corps-de-logis dont la façade donnait sur le bord de la mer, elle

monta avec empressement aux appartemens du Roi.

Jean de Lusignan ayant choisi pour demeure, le premier de cette somptueuse façade, s'y trouvait entouré d'une magnificence royale. Uñe vaste salle des gardes, bâtie par Guy pour contenir ses chevaliers, en impose par son air guerrier. Elle est ornée de trophées, d'armures et de tous les portraits des rois de Chypre sauvés du pillage de Nicosie par Kéfalein; le salon d'audience vient après, il est décoré par les étoffes précieuses du Levant, et un dais rouge et le trône y brillent malgré les autres meubles précieux qui les garnissent, la ba-

lustrade du trône est en or pur. Le cabinet royal est ensuite; puis, la chambre du monarque se trouve la dernière : elle est ornée d'un tapis de Perse et d'un mobilier gothique, mais éclatant par un rare travail. La chaise grossière de la fameuse Mélusine forme par sa présence un contraste assez singulier.

Le prince, vêtu d'une dalmatique garnie de menu-vair, mais encore mieux décoré par ses vénérables cheveux blancs, qui rendaient plus touchant l'air de bonté répandu sur son visage, était alors dans cette chambre. Rassemblant les forces de sa vue éteinte, il fatiguait ses yeux paralysés en cherchant à dé-

couvrir sa fille, dans le groupe qu'il entrevoyait, comme une masse, dans les cours.

Tout à coup le vieillard quitte sa fenêtre, prête l'oreille, et comptant sur son reste de vue, se dirige vers la porte, en heurtant tous les meubles qu'il rencontre. Clotilde n'est encore que dans le salon rouge, et déjà ce bon père, entend les pas légers de sa fille. Sa figure presque morte s'anime de tout l'incarnat qui peut nuancer la pâleur de la vieillesse, et lorsque Clotilde entre, elle trouve son père qui lui tend les bras.

— C'est vous, ma fille, je ne vous ai pas encore vue d'aujour-

d'hui!... et le vieillard l'embrassa sur le front, sans se tromper. — Vous êtes émue, car j'entends battre votre cœur, qu'avez-vous?.... Est-ce le bonheur ou d'autres infortunes qui causent votre trouble? y a-t-il de mauvaises nouvelles?.... Enguerry aurait-il connaissance de nos trésors?..... Ces derniers mots furent prononcés à voix basse.

— Non, mon bien-aimé père; si je suis émue, c'est que je viens implorer la bonté du roi, sans être sûre de réussir.

— Vous êtes donc du complot, ma fille? L'on veut me faire croire que je règne toujours!....

— Hélas, mon père, je vous pré-

sente la requête d'un pauvre Juif...

— Un Juif!... s'écria le Monarque, ma fille, un Juif vous aurait-il approchée?... Il s'en trouverait dans mon royaume!... que dis-je?.... dans mon domaine!.... Oubliez-vous que Henri Ier. a péri de la main d'un de ces ennemis du Sauveur?...

Clotilde fut presque heureuse de ce que son père ne put voir la rougeur de son front.

— O mon père, reprit-elle en caressant le vieillard et en prenant les plus douces inflexions de sa voix, si vous connaissiez ses malheurs, vous en seriez touché. Enguerry-le-Mécréant a brûlé, ce matin, sa de-

meure, il est sans asile, et ne demande que d'habiter votre domaine. Voici la première fois que je vous implore !.... me refuserez-vous ?...

— Petite syrène, un rocher s'attendrirait à votre voix !.... où est-il ce protégé ?

— A la colline des Amans !.... Il y est peut-être encore !.... ajouta-t-elle entre ses dents.

— Comment savez-vous qu'il y est resté, reprit Jean II dont l'ouïe, par sa finesse, compensait la cécité.

Clotilde embarrassée garda le silence.

— De quel pays est-il?....

— De Venise, répondit-elle en tremblant.

—O ma fille!.... c'est admettre un serpent! s'écria le méfiant vieillard; Venise, continua-t-il avec cette chaleur guerrière, apanage des Lusignans; Venise; ne l'a-t-elle pas chargé de détruire une dynastie qui, tant qu'elle existera, ne la laissera pas tranquille dans sa possession?..... Je ne tremble que pour vous, ma fille!... Un Lusignan, trop vieux pour reconquérir le trône qu'il a perdu, peut se regarder dans la tombe!....

—Il mourra donc, l'infortuné!... Le vieillard s'émut. — Le Mécréant le fera périr!..... ajouta la jeune fille. — Alors le Monarque chercha sur sa table d'ébène son sifflet d'or; l'empressée Clo-

tilde l'eût bientôt poussé sous sa main, et Jean remua la tête, en signe de mécontentement, pendant qu'il siffla deux coups. — Bientôt l'on entendit les pas pesans de maître Trousse.

—Faites venir Hercule Bombaus.

L'intendant ne tarda pas à montrer sa figure soucieuse. Si l'avarice n'y avait pas éclaté, par les protubérances si savamment décrites par Gall, ses habits hors d'âge l'eussent certainement indiquée. Toutes les fois qu'il paraissait devant le prince, sa visible anxiété n'annonçait pas une consience très-nette. Il se rassura donc en entendant ces paroles.

—Allez à la colline des Amans,

vous y trouverez un Juif : dites-lui, que Jean de Lusignan lui accorde un asile, à la condition qu'il n'approchera jamais du château ; si on le trouve à dix pieds de distance il sera pendu... L'intendant frémit involontairement à ce mot.

—Avertissez, continua le prince, Castriot et les gens de cette circonstance. Bombans sortit.

— Êtes-vous contente ? dit le vieillard à sa fille.

Pour toute réponse, elle embrassa ses yeux privés de lumière ; elle tint compagnie au bon vieillard ; joua du luth toute la soirée ; chanta des romances du temps, en choisissant de préférence celles

qui parlaient d'amour; enfin elle donna mille petits signes d'une joie intérieure, dont Lusignan ne comprit pas le motif...Je le crois, la jeune fille l'ignorait encore!...mais elle était contente!.....

L'intendant, monté sur un vieux cheval qui lui fut donné par un fermier arriéré, s'empressa d'exécuter les ordres du Roi, en essayant de faire trotter le pauvre animal vers la colline des Amans, et par habitude il regardait autour de lui, comme s'il eût craint les voleurs....

Au milieu de l'avenue, il se mit à réfléchir, combien il devenait de plus en plus difficile de faire les

comptes; qu'il serait prudent de mettre en sûreté son petit trésor, en quittant le service du prince;... n'avait-il pas, lui Bombans, gagné loyalement son argent?..... Il est vrai qu'il interpréta toujours les choses en sa faveur; mais le système interprétatif n'est-il pas admis?.....L'argent que j'ai en ma possession, tant qu'on ne me prouve pas qu'il n'est pas à moi, est à moi?...Il le comptait et recomptait déjà dans sa pensée, lorsqu'une voix retentissante, des cris de guerre et le pas d'une cavalerie se font entendre.

—Chargez..... ki, ki, mes amis, courage, voilà l'ennemi?.....

A ces mots terribles, l'intendant ne doute pas qu'Enguerry ne soit en embuscade. Il s'écrie : « Monseigneur, ayez pitié de moi !... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur !...* Grâce !......

— Ferme !..... ki..... ki, ki !

— Hé bien, continua Bombans, je vous donnerai mille besans de rancon. Hélas, ils ne sont pas à moi, je n'ai rien à moi..... mais je les emprunterai.....

— Ki, ki, allez mes amis, ferme en selle...

L'intendant, abattu par la peur, se coule à bas de son cheval et se met à genoux : Grâce ! reprit-il... Sa frayeur fut vive mais courte,

car il vit passer Kéfalein qui, monté sur Vol-au-vent, faisait manœuvrer sept à huit chevaux, afin de créer au prince une cavalerie provencale.

— Hé bien, Bombans, ce n'est pas l'heure de matines...

— Monseigneur, je suis tombé de cheval.

— Mauvais écuyer !..... A ces mots prononcés avec le ton du plus souverain mépris, le connétable s'éloigna au grand galop.

L'intendant remonta sur sa pauvre bête et continua son chemin. Une idée vint l'illuminer d'un trait de feu, et s'applaudissant de son génie, il pressa son cheval et fut bientôt près du Juif. On va voir

si Hercule Bombans s'entendait en finance.

—Etes-vous Juif? demanda-t-il brusquement à un homme, dont les yeux étaient attachés sur les tours de Casin-Grandes.

— Hélas oui!... répondit Nephtaly de sa douce voix.

— Eh bien, misérable ennemi du Sauveur, le prince t'accorde un asile à deux conditions : la première, que tu n'approcheras jamais à plus de dix pieds du château; si l'on te trouve à neuf, tu seras immédiatement pendu. Ici la voix de Bombans s'altéra, car jamais il ne prononçait ce mot bien distinctement. La seconde condi-

tion, reprit-il, est que tu vas lui payer par les mains de son intendant, et ce, sans quittance aucune, mille livres tournois, pour son secours et sa protection qui ne te manqueront jamais... Paie et entre sur nos terres?.....

—Comment les donnerais-je?.. répondit le Juif d'un ton lamentable, j'ai été pillé ce matin, et je n'ai plus rien!....

— Sang-sue, veux-tu vite les compter! ...... Ce ne sera qu'une restitution de tes usures... Ce n'est pas que je condamne l'usure?...... mais, vous autres Juifs, vous en prenez trop et gâtez le métier.....Ainsi paie?...

—Il faut donc quitter ces lieux!... Et Nephtaly fit un pas.

L'intendant, embarrassé par les ordres du Prince, et craignant qu'il ne s'en allât, s'efforça de le retenir par ces terribles paroles : « Tu veux donc mourir en prison ? Monseigneur m'a ordonné de t'y mettre, en cas de refus, et tu auras toujours un asile préférable à celui d'Enguerry ; car il te tuera sans rémission au lieu de t'écouter. »

—O Salomon! ..... Le juif s'arracha les cheveux..... Israël !..... Dieu de Jacob! .... on me tue !.... l'on m'assassine !...

— Jure, mais paie..... et la figure de Bombans s'épanouit en

entendant l'Israélite continuer ses imprécations, ce qui annonçait que sa bourse allait se délier.....En effet, Nephtaly, comme saisi d'un trait de lumière, défit lestement (ce qui est un miracle pour un Juif) la doublure de son manteau et il présenta un billet à Bombans.

— Tenez? je n'ai que cinq cents livres, dit-il d'un ton piteux, c'est un billet sur le trésorier du roi René-le-Bon, comte de Provence.

— Scélérat, paye mille francs....

— Je ne les ai pas!.....

— Paieras-tu?.....

— Je ne les ai pas!...

— Je m'en vais prendre ton man-

teau! s'écria Bombans d'une voix terrible.

— Tenez, le voici! dit l'Israélite.

Cette manœuvre hardie en imposa à l'intendant; il ne crut pas un homme capable de céder son trésor avec un tel sang-froid. Nephtaly lui paraissait comme impatienté, et la soumission juive l'abandonnait déjà.

Alors Hercule Bombans se contenta des cinq cents livres en ajoutant, moitié souriant de ce qu'il touchait et moitié chagrin de ce qu'il croyait perdre :

— Tu solderas le reste plus tard!

Ici le juif fixant ses beaux yeux noirs sur l'intendant lui dit :

—C est mon tour !.... M^e. intendant, je puis faire savoir au prince que, vous, qui êtes parti de Chypre nu comme un ver, possédez maintenant pour cent mille livres de biens dans le Dauphiné, sur les terres du comte Gaston le fils du roi René.... Vous avez bombé vos comptes, M. Bombans.

L'intendant consterné ne souffla mot, sa triste figure indiqua le plus violent combat qui se soit livré dans le corps d'un avare : nul doute que ces paroles tendaient à lui faire opérer une restitution....

—*J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur !*.... Nephtaly devina la pensée de l'intendant.

— Rassurez vous Bombans, lui dit-il avec des yeux brillans de désirs, je vous abandonne les cinq cents livres, si vous voulez m'indiquer, en quel endroit donnent les croisées de la chambre ou repose la princesse Clotilde....

Une femme entre son devoir et son plaisir; un auteur entre l'argent sans gloire, et la gloire sans argent; un gastronome entre deux plats; un ministre forcé de chanter la palinodie, n'éprouvent pas un choc aussi violent que Bombans... Malgré la pensée que ce Juif pouvait avoir de mauvais desseins, d'après le ton impérieux qu'il prenait en ce moment, le démon de l'avarice

l'emporta, et il répondit avec une espèce de rage.

— Oui!... et il piqua des deux. Mais Nephtaly arrêtant par la bride la pauvre bête (je veux dire le cheval), s'écria d'une voix menaçante : « Hé bien?... » — L'intendant, faisant la grimace, répondit :

— La chambre de la princesse fait l'angle de la façade du côté de la mer, une de ses fenêtres donne sur la Coquette, et l'autre sur le bord de l'eau!....

Ayant dit ces mots, avec une rapidité qui permet de croire qu'il craignait d'user sa langue, Bombans serra fort attentivement le billet, tout en s'enfuyant comme s'il eût

commis un crime... « Au surplus, se dit-il, du diable *s'il peut m'en arriver malheur?* La Coquette est dans cet endroit comme une muraille de cinquante pieds de haut!... c'est inabordable!... et puis, s'il en approche?... on le pend! Ayant ainsi rassuré sa conscience, l'intendant poursuivit sa route (1). . . . . . .

* * * * *

Le soir vint .... Clotilde se retira chez elle, Josette fit son service accoutumé; et lorsqu'après avoir allumé une lampe d'huile parfumée, la jolie fille de Bombans se fut éloi-

(1) Les lacunes que l'on rencontrera quelquefois, sont dans le manuscrit des R. P. Camaldules. (*Note de l'Éditeur.*)

guée, la princesse, au lieu de se coucher, se mit à la fenêtre du bord de la mer, pour contempler la beauté de la nuit.... A l'aspect de l'immensité de cette mer alors silencieuse, et de la muette éloquence du ciel étoilé, ont la lumière vive et scintillante contrastait avec le terne de la mer et ses pâles reflets, la princesse resta long-temps plongée dans une tendre mélancolie dont, jusqu'alors, elle avait ignoré le charme... Des pensers inconnus vinrent agiter son cœur!.... Un léger bruit la tira de cette douce rêverie... ce bruit partait de la Coquette.. Le cœur de la jeune fille battit avec force.... non

qu'elle eût peur, mais ce bruit avait quelque chose de soyeux et de délicat... enfin, il coïncidait tellement avec sa pensée, qu'elle courut à l'autre fenêtre; et, tirant brusquement deux riches rideaux verts fabriqués en Perse, et que le commerce des Vénitiens répandait en Europe, elle aperçut!... le Juif, suspendu sur l'abîme par une pointe de rocher de trois pieds de large, qui se trouvait au milieu de la muraille formée par la Coquette.... Il lui parut incompréhensible, qu'un homme eût assez de courage pour aller se placer sur cette faible inégalité d'un roc droit comme le mur d'un bastion... «Et dans quel motif?» se

dit-elle... Au milieu de l'effroi dont elle était saisie, je ne sais quel sentiment involontaire lui fit admirer ce beau Juif, couché dans une position pleine de tant de grâce, qu'on l'aurait crue un effet médité par Phidias... La douce clarté de la lune l'entourait d'un léger nuage de lumière, qui donnait un charme extraordinaire à ses attraits. Clotilde vit briller un bijou sur son sein... Elle reconnut le gland de sa tunique!... Nephtaly, presqu'à deux doigts du bord de l'inégalité du rocher, contemplait la croisée de la princesse avec des yeux pleins d'ivresse et de bonheur, et le calme de sa belle figure annonçait la douce

harmonie de ses pensées.... Une heure s'écoula, rapide comme un songe, et sans son horloge d'eau, Clotilde aurait cru n'avoir passé qu'un léger instant. S'arrachant alors à cette fatale contemplation, la princesse sortit de sa rêverie, et songeant aux paroles de son père, elle s'écria tout bas : « Il est trop beau pour être criminel !... »

La jeune fille, émue au dernier point, s'endormit au milieu du murmure gracieux des flots, et de l'importune agitation de la raison sévère... Au moment où le sommeil s'empara de ses sens, elle voyait encore l'ovale délicat, la blancheur et la beauté des traits de cette figure juive.......

CHAPITRE IV.

.... *Quid non mortalia pectora cogis*
Auri sacra fames?...

(VIRG., Enéid., liv. III.)

Que ne peut l'infernale soif de l'or!...

(TRAD.)

Entendez-vous le son du cor?
Il retentit encor
A mon oreille.

(THIBAUT, Egl. X.)

PENDANT que tout le monde dort au château de Casin-Grandes, je prie mon aimable lectrice de prendre, si cela ne la fatigue pas trop, le chemin de la colline des Deux-

Amans... Ah! madame, puissiez-vous ne jamais éprouver le malheur qui la fit nommer ainsi! Je vous le raconterai quelque jour, si mon style vous plaît... Pour le moment, ne vous arrêtez pas à cette jolie colline; et, veuillez continuer lar oute pendant huit milles? alors vous vous trouverez au milieu du malheur et de la désolation, c'est-à-dire, au milieu du pauvre bourg de Montyrat.

Depuis le matin il était en proie à toutes les horreurs d'un pillage... Et quel pillage grand Dieu!... Sur la grande place et devant l'église, un homme à cheval commande, avec un rare sang-froid, les plus

affreuses cruautés. Il est assez bien fait, sa figure même est douce, mais son œil a quelque chose de faux, comme celui du chat, et de barbare, comme celui du tigre. Ses cheveux, qui ne frisèrent jamais, ont cette couleur rouge que l'on prête à ceux de Caïn. Il voyait tranquillement et de l'air le plus innocent du monde, toutes les portes des maisons enfoncées et ses soldats en tirer de force les malheureux habitans, qui n'avaient pas eu le temps de fuir dans les bois. On les amenait devant lui, et ils s'y tenaient dans la contenance la plus humble. Les cris des jeunes filles et leur silence; le bruit des portes

secrètes que l'on brisait, et les juremens des soldats; la défense imprudente des jeunes et la résignation des vieillards; les cadavres et le sang répandu, formaient un tableau, dont le spectacle aurait arraché des larmes de compassion, à tout autre, qu'au sire Enguerry-le-Mécréant.

Sur une table grossière, dont les supports chancelaient sous le poids, les soldats apportaient scrupuleusement, l'argent et l'or ravis aux malheureux qui, pour comble de barbarie, étaient spectateurs de ce monceau de leurs dépouilles. Le curé du lieu gémissait sur les vases sacrés, en levant au ciel ses yeux

pleins de larmes; mainte jeune fille, encore toute rouge, regrettait, en réparant le désordre de sa toilette, ses croix d'or et tous ses petits bijoux..... Le visage des vieillards portait l'empreinte de cette douleur concentrée qui leur est propre.... Enfin les soudards ne cessaient de charger cette table, jusqu'à ce que la somme exigée par Enguerry fût complète... Le reste du butin devait leur appartenir.

Les soldats furetaient avec une avidité sans égale; cependant, une certaine inquiétude régnait dans leurs recherches: tout à coup, ils jetèrent des cris de triomphe, et le Mécréant daigna porter ses yeux sur la

maison la plus apparente de Montyrat, d'où partait le bruit. — C'était la demeure du plus riche du village, en un mot, de l'intendant calomnié, que Janus destitua et que le comte de Provence nomma Bailli.

A ces clameurs soudaines, les habitans se retournèrent aussi, et ils frémirent, en voyant leur bienfaiteur indignement traîné par les soldats, qui le découvrirent au fond d'un puits, où il s'était caché. Son fils se trouvait, par malheur, à côté d'Enguerry, et celui-ci remarqua la défaillance du jeune homme, quand il aperçut son vieux père, couvert de boue, maltraité, menacé par les soldats, qui l'amenèrent de-

vant le Mécréant. Le vieillard, au milieu de ce péril, avait l'air calme que le poëte lyrique signale comme l'enseigne de l'homme vertueux...

— Ah! te voilà, dit Enguerry, séditieux personnage, qui persuades à tes subordonnés de résister à l'autorité?... Avoue où sont tes trésors, et tu auras la vie!...

Le vieillard, immobile, resta muet.

— Réponds au chef! s'écria un soldat, en le frappant avec un bâton...

— Tu dois être riche, reprit Enguerry, tu as assez volé dans ton intendance, concussionnaire infâme!

A ce reproche, le vieillard s'anime et s'écrie : « Dieu m'est témoin !.. »

— Témoin ?... Tu vas le savoir, si tu ne déclares où sont tes trésors !

— Cherche-les ? lui répondit le bailli, ils ne sont pas loin ! — Un brutal soldat lui appliqua un violent coup de plat d'épée sur la figure, en lui disant : « Parle avec plus de respect au chef?... » Le vieillard ne s'émut en rien.

— Tes trésors, hérétique ? répéta Enguerry, avec un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Les voici ! dit le bailli de Montyrat, en montrant les habitans ; tous leurs cœurs sont à moi..... prends-les si tu peux ?...

— Certes, je le puis... Ce mot fit trembler les paysans. Ah ! tu plaisantes, vieux pécheur ? songe à toi !... Je ne t'interroge plus qu'une fois. Pense bien à ta réponse !.. Où sont tes trésors et ceux de la commune ?... » En disant cela, le Mécréant tira son épée et jeta un coup d'œil malicieux sur le fils du bailli. Le courageux vieillard resta toujours muet, en montrant un visage tranquille, au milieu de la forêt d'épées dont les pointes se tournaient vers lui.

— Vieillard !... songe que tu l'as voulu !... et sur-le-champ, le Mécréant trancha d'un coup d'épée la tête du fils, il la prit et la posant

sur la table à trois pas du vieux bailli, il lui dit froidement : « Répondras-tu ?... »

Le bonhomme, stupéfait et blême, murmura faiblement : « Mon fils !... » et il tomba roide mort. A ce spectable horrible, les habitans se serrèrent les uns contre les autres.

— L'imbécile, s'écria Enguerry, il meurt sans dire où est son argent!... que le diable l'emporte!.. Le Barbu, cherche sa femme.

— Le Barbu n'y est pas, répondit un soldat.

— Où est-il ?

— Nous n'en savons rien !...

— Il aura affaire à moi !... Nicol,

dit Enguerry à un autre de ses lieutenans, cherchez la femme de ce bailli de malheur?

Le corps de l'infortuné jeune homme était tombé sur sa fiancée; elle le retint entre ses bras, en laissant couler le sang sur elle; car, elle contemplait, d'un œil sec et égaré, cette tête chérie posée sur la table, où elle souillait les besans d'or, les croix et les vases sacrés: elle semble chercher un regard, dans ses yeux que l'absence de la vie rend effrayans.... Les plus courageux tremblèrent, à l'idée de ce qui pouvait leur arriver, si le Mécréant venait à se mettre en colère; alors un horrible silence régna dans

le village, et dans ce moment, l'on aperçut sur les montagnes d'alentour les têtes de quelques fugitifs se hasardant à regarder leur patrie.

Les soudards ne tardèrent pas à revenir, en traînant avec peine une vieille femme, dont les cheveux gris échevelés, les vêtemens déchirés, et les bras nus, auraient annoncé la résistance; si le visage en sang des ravisseurs, ne l'avait pas énergiquement attesté. On l'amena au milieu du cercle formé par les soldats, autour de la table devant laquelle est Enguerry.

A l'aspect du corps de son mari, le parchemin ridé de ses joues maigres se contracte et une voix

criarde sortit de sa bouche démeublée.

— Brigand !... tu recevras le salaire de tes crimes !... Infâme, si notre bon roi René n'était pas à Naples, tu serais déjà pendu ! n'importe, son fils Gaston ne peut tarder, et ta dernière cravatte se file !.. Que j'en paierais volontiers le chanvre, assassin !... hérétique, qui renie Dieu !....

— Il ne s'agit pas de moi !... dit froidement Enguerry, en remuant, avec la pointe de son épée sanglante, les richesses accumulées sur la table... Ce mouvement fit apercevoir à la vieille, la tête de son fils. Elle resta comme une statue :

un cri plaintif sortit de son gosier.

— Tais-toi, vieux registre? dit un soldat, le chef te parle....

— Il s'agit, continua le Mécréant, de nous dire où sont tes trésors et ceux de la commune?...

La vieille ne répondit rien.

— M'entends-tu? reprit Enguerry. — Les yeux toujours fixés sur la tête de son cher fils, la vieille ne souffla mot.

— Le Barbu?... le scélérat n'y est pas!... Nicol donc, fais chauffer de l'huile?

Les soldats, à la voix d'Enguerry, s'empressent d'apporter des meubles, ils les allument, dressent une immense chaudière et l'em-

plissent d'huile. Pendant que l'huile s'échauffa, ils continuèrent à fouiller les maisons, à rudoyer et tuer ceux qu'ils trouvaient cachés, et le terrible Mécréant, séparant chaque chose du bout de son épée, s'amusa à compter de l'œil ce que pouvait valoir son butin. Les habitans avaient la fièvre, en voyant apprêter l'affreux supplice de la vieille, qui, veuve de tout ce qu'elle chérissait, restait immobile en se repaissant de la vue de cette tête...

Nicol eut, bientôt et trop tôt, planté un poteau au-dessus duquel il mit un morceau de bois en travers, qu'il fixa par une corde.... L'huile bouillait...

— Allons vite, dit Enguerry, dépêchons !...

Alors Nicol saisit la vieille, l'attache par les aisselles au bout de la poutre, qui s'avance au-dessus de la chaudière ; et, prenant la place du soldat, qui la haussait à trois pieds de l'huile enflée par des bouillons jaunâtres, il attendit l'ordre du chef insensible...

—Parleras-tu maintenant, vieille sorcière ? s'écria Enguerry.

La pauvre femme, quoique suspendue dans les airs au-dessus de la mort, regardait la tête chérie de son enfant, avec l'égarement d'une mère au désespoir... Elle ne voyait qu'une chose !... cette tête !...

— Où sont tes trésors? répéta Enguerry, les yeux étincelans de colère.

La vieille ne lui répondit qu'en croisant son index droit sur l'index gauche, et en faisant des gestes ironiques, qui nous prouvent que la chanson de : *On vous en ratisse*, est de la plus haute antiquité... Le visage de la vieille se plissa, et elle poussa un rire fanatique.

Cette plaisanterie féminine mit Enguerry en fureur.

— Plonge, Nicol? — Et la vieille fut plongée, à moitié, dans la chaudière, et relevée presque aussitôt.

Un cri d'horreur s'éleva parmi les paysans; mais Enguerry les

regardant d'un air farouche, ils se turent et restèrent cois.

— Vieille infernale! où sont tes écus?... La baillive recommença ses gestes ironiques.

— Plonge, Nicol, et laisse-l'y. La vieille obstinée resta dans la chaudière, et tout en poussant un hurlement terrible, l'œil sec et regardant son fils, elle nargua le Mécréant jusqu'à son dernier soupir. — A ce spectacle, un des habitans mourut de douleur.

— *De profundis*, dit le soldat qui le vit tomber. — Enguerry, furieux, massacra une dixaine de paysans, et donna l'ordre de brûler le village. — Le feu fut mis par Ni-

col. Lorsque la flamme ſut générale, et qu'au milieu des tourbillons de cendre, de brandons et de fumée, les toits tombèrent; un ſaible cri plaintif et unanime s'échappa du groupe consterné; quelques-uns s'écrièrent : Au ſeu! au secours!... de l'eau!... par instinct et sans savoir ce qu'ils disaient.... Heureusement pour eux, leurs voix se perdirent dans l'épouvantable craquement de l'incendie...

Ça n'a pas rendu! dit Enguerry en chargeant un cheval de tout son butin; mais, ajouta-t-il en se retournant vers les paysans, la somme est complète : je vous donne la vie....

— Direz-vous merci ? cria Nicol aux paysans, muets à cette largesse.

— Vive monseigneur ! ... s'écrièrent-ils en chœur.

Au moment où le Mécréant montait à cheval, la jeune fille qui devait épouser le fils du bailli, s'étant saisie de l'épée de Nicol, voulut percer le Mécréant au défaut de sa cotte de mailles. Malheureusement l'arme glissa, et Enguerry se retournant, la prit par la taille, et la plongea lui-même dans la fatale chaudière. Elle y mourut en tenant entre ses bras la main de son bien-aimé.

Les soldats n'en continuèrent pas moins à chercher avec ardeur dans les cendres des chaumières ;

ils y firent un ample butin dans les murs ; et les cendres des meubles où les paysans avaient resserré leur or, le chaume des toits, les bois de lits creusés, découvrirent des cachettes antiques et des monnaies enfouies depuis long-temps.

Un des soldats enfonçant une huche oubliée dans une basse-cour, y vit une pauvre femme à qui il demanda : Que fais-tu là ? — Je me promène, dit-elle. Que ne peut l'épouvante !

Tant que les soldats restèrent, les habitans n'osaient ni pleurer ni remuer. — Enfin, aux sons du cor d'Enguerry, les soudards revinrent un à un. Des charrettes empor-

taient les moissons, les fourrages et les huiles... Le bourg n'offrant plus rien à prendre, ces brigands n'y laissèrent que le désespoir, la rage, et les habitans dénués de tout.

— Mes amis, leur dit en partant Enguerry d'une voix doucereuse, vous êtes miens, et je vous l'ai prouvé : or désormais, ma protection vous est acquise et vous accompagnera toujours ; je vous défendrai envers et contre tous, pourvu que le tribut s'acquitte fidèlement ; une autre fois arrangeons-nous à l'amiable ?

—Vive monseigneur! s'écrièrent les paysans.

Enguerry s'approcha du poteau

qui était à l'entrée du bourg, effaça sa croix rouge, et en mit une blanche. — Sa troupe se rangea en bataille, et prit le chemin du château. Le Mécréant suivit l'escadron.

Aussitôt qu'il fut parti, les paysans se regardèrent en pleurant et la mort dans l'âme. Des plaintes, ils passèrent aux murmures, et finirent par se reprocher mutuellement leurs torts, chacun rejeta le malheur public sur son voisin en l'injuriant.

— Vieil avare! tu as caché ton argent... que ne le donnais-tu?

— C'est toi, Laïncy, qui le premier as refusé la contribution.

— Moi, non, c'est Jehan.

— Avare!..., etc.

Bref, ils se battirent et déchargèrent sur eux-mêmes la fureur que leur ruine avait allumée..... Ce fut bien pis quand les fuyards revinrent des bois !.... Image de bien des États !

Cependant Enguerry continuait sa route, et chaque personne qui de loin apercevait la branche de cyprès, que tout soldat du Mécréant portait à son casque, s'éloignait au plus vite, ou sinon faisait d'humbles salutations aux terribles brigands.

A moitié route, un cavalier bien armé, galoppant à toutes brides, attira l'attention du sire Enguerry.

Le cavalier l'eut bientôt rejoint.

— Ah! te voilà, le Barbu, d'où

viens-tu ?.... de Casin-Grandes, je parie ?....

— Non, monseigneur.

— Prends garde à ce que tu dis, il y va de ta tête; d'où viens-tu ?...

— Monseigneur, je n'ai été que jusqu'à la colline des Amans, où j'ai poursuivi des fuyards.

— Tu mens, double chien! tu avais un rendez-vous avec quelque fillette du château de Casin-Grandes..... Crois-tu que j'ignore tes pas ?.... Le Barbu, mon ami, un soldat amoureux, ne le fut-il que depuis quinze jours, est un mauvais outil, et je le casse.

— Je ne dis rien que je ne prouve, monseigneur, et voici la preuve, ré-

pondit l'imperturbable le Barbu. — En achevant ces mots il ôta son casque et en tira un sac d'or. — Tenez, ajouta-t-il, j'ai rencontré un Juif, qui courait lestement, je l'ai poursuivi, et lorsqu'il s'est senti près d'être atteint, le castor m'a lâché sa peau.

— Allons, le Barbu, ta paix est faite; garde le sac pour toi, et va te mettre à la tête de la troupe; par le tranchant de mon épée je t'aurais tué, si je t'eusse trouvé amoureux; gorgez-vous dans le pillage, mais morbleu rien de sérieux, ou l'on n'est pas mon fait!..

— Par le ventre de défunt ma pauvre chère mère, je jure, capitaine,

que je ne songe pas au mariage!...

On arriva au château-fort d'Enguerry, situé sur une hauteur : c'était une de ces positions imprenables tant que le canon ne fut pas connu ; on pouvait y braver la colère de tous les rois pourvu qu'on eût des vivres, et c'est ce dont Enguerry avait soin. Cette position lui donnait son assurance, car jamais il ne déguisait ses desseins!... la force est toujours franche...

Les soudards partagèrent fidèlement entre eux le butin fait à Montyrat ; ils se mirent à boire, chanter et rire sans nul souci de la justice divine et humaine, impuissante dans ces temps-là.... Enguerry

monta dans son appartement et serra soigneusement sa contribution en un trésor habilement caché dans les murs épais de ce château... Il le contempla un moment, en mesurant de l'œil la quantité qui n'était pas encore assez considérable, pour qu'il pût entreprendre de vastes desseins dont l'époque justifiait la hardiesse... Il ne tendait rien moins qu'à la conquête d'une principauté, dont l'héritière chassée par ses sujets serait forcée d'accepter la main d'Enguerry.....
On n'a jamais su quelle était cette princesse, attendu que ce dessein fut le seul sur lequel Enguerry garda le silence.

Se trouvant fatigué, le Mécréant se disposait à se coucher, lorsque la sentinelle placée sur la tour d'observation sonna du cor...

CHAPITRE V.

D'animaux malfaisans, c'était un très-bon plat.

(La Fontaine, Fables.)

Il y a des héros en mal comme en bien.

(La Rochefoucault, 190e. maxime.)

Et gavisi sunt et pacti sunt pecuniam illi dare.

(Ev. sec. Lucam, Ch. XXII, ℣ 5.)

Ils se réjouirent, convinrent du prix, et la perte de l'innocence fut résolue.

(*Trad. libre.*)

Mon cher lecteur, je trouve dans les manuscrits de ces bons Camaldules, une note que je m'empresse de vous communiquer : ayant pris la charge de vous translater ces

manuscrits de latin en français, en les ornant de quelques détails, que la narration sèche de ces bons pères ne contient pas; je dois ne rien négliger pour votre instruction. Or, il résulte de cette susdite note que le personnage du sire Enguerry est parfaitement historique, en ce sens, qu'ils ont voulu peindre Louis d'Anjou, oncle de Charles VI, dont ces braves moines avaient à se plaindre... Ceci prouve qu'il ne faut jamais déplaire aux prêtres. — Vous me permettrez, en conséquence, de passer une foule de petites notes marginales, où il est dit à chaque prouesse d'Enguerry :... *C'est comme fit monseigneur d'Anjou*, etc.

Nous avons laissé Enguerry prêt à se coucher, tout à coup le Barbu entre précipitamment en lui disant :

— Monseigneur, un inconnu demande à vous parler.

— Quel est-il ?

— C'est, m'a-t-on dit, un fort joli garçon.

— Que veut-il ?

— Il se prétend ambassadeur.

— D'où ?

— De Venise.

— Fais-le attendre dans la salle basse, j'y suis dans un instant.

Le Barbu descendit et trouva l'étranger dans la cour s'amusant à considérer les groupes de tous les soldats, jouant l'argent de leur

butin; buvant le vin qu'ils avaient pillé; et mangeant, plus pour manger que par besoin.... Toutes ces figures farouches éclairées par la lune et par des torches exprimaient une foule de passions et de caractères, jusqu'aux sentinelles, qui du haut des tours, gemissaient de ne pas avoir été de l'expédition.

— Nicol, s'écria le Barbu, mets ce cheval aux écuries? puis regardant l'étranger: « Par le ventre de défunt ma pauvre mère, vous ressemblez furieusement à un homme à qui j'ai grand sujet d'en vouloir pour certain coup!...

— Est-ce un honnête homme? demanda l'étranger en riant.

— Je veux que le diable m'emporte si je le sais !...

— Alors, reprit l'inconnu, comment veux-tu que je sache si c'est moi ?...

— Allons, honnête homme ou coquin, suivez-moi, et le Barbu alluma une lanterne.

— Me mènes-tu donc à la cave ?

— Non...

Le Vénitien fut introduit par le Barbu dans un vaste salon lambrissé tout en chêne uni ; pavé avec de grandes dalles de marbre blanc et noir ; à croisées ogives garnies de petits carreaux de couleur ; et sans autre ornement que des fauteuils de bois de noyer ; seulement, au

milieu de cette pièce, un morceau de bois noir, travaillé en forme du dessus d'une de nos chaires d'église, surmontait un fauteuil de drap rouge élevé sur une estrade. A côté était une table d'ébène.

L'inconnu se mit à examiner les armures attachées de distance en distance à la boiserie, et il en demanda l'usage au Barbu qui allumait deux grosses chandelles de cire jaune.

— Ce sont les armures que monseigneur donne à ceux qui se distinguent.

— C'est donc ici qu'il reçoit?

— Jamais autre part.

A ces mots Enguerry entra et fut

s'asseoir sur son fauteuil rouge, en disant à l'étranger : « Soyez le bien venu.... » et faisant un signe au Barbu, le soldat resta près de la porte.

— Est-ce au comte Enguerry que j'ai l'honneur extrême de parler? dit l'Italien.

— A lui-même; répondit le Mécréant, en jetant un coup d'œil scrutateur sur l'étranger.

— Monseigneur, ce que j'ai à vous dire est de la plus haute importance et veut que nous soyons seuls.

— Je n'ai de secret pour personne, ce que je médite tout le monde le sait...

— Monseigneur, croyez !...

— Suffit. — Le Barbu, sors? et dis à ceux qui jouent sous les fenêtres de s'en aller plus loin? place une croix rouge à la porte de la salle, pour qu'on ne nous interrompe pas. En achevant ces paroles le Mécréant mit un doigt en l'air... Ce signe signifiait apparemment de rester en dehors, car cinq minutes après, on entendit dans la galerie le bruit du sabre de l'honnête lieutenant.

— Monseigneur, dit l'Italien, c'est assez inutile de se flatter; je vous préviens donc sans façon, que je suis le fameux Michel-l'Ange, au service de quiconque a des en-

nemis, de l'or et la force de me protéger; je suis Vénitien et j'ai le bras très-agile; tel que vous me voyez, j'ai déjà eu l'honneur d'expédier pour le troisième hémisphère deux ou trois princes, après toutefois, m'être fait donner l'absolution....

— M. l'Ange, vous moquez-vous de moi ?....

— Permettez, Monseigneur ?... Le personnel de l'ambassadeur expliqué, et possédant tant de droits à votre bienveillance; j'en viens à ma mission. Foscari, doge de Venise, fort honnête homme en son particulier, mais obligé de commettre de petits crimes par son état

de doge, m'a chargé d'une ambassade dont vous êtes l'objet.

— Très-flatté suis-je, M. Michel-l'Ange, d'obtenir l'attention de la république; répondit Enguerry ne sachant à quoi s'en tenir, d'après le visage riant de l'envoyé.

— Vous devez cet honneur à votre courageuse scélératesse...

— Maître l'Ange! dit le Mécréant en mettant la main sur son épée.

— Là, là, monseigneur, calmez-vous; l'on n'a pas l'argent et la bonne mine des joueurs; on n'est pas honnête homme et brigand tout ensemble; il faut opter en ce bas monde?.. L'enfer, pour un pé-

ché mortel ou pour cent, on va toujours rôtir avec le diable; nous n'y serons pas seuls!... La compagnie sera bonne, nous y aurons plus d'un prince... Le brigandage a son beau côté, et comme la vérité n'est pas une injure,... apaisez-vous ?

— Vous le prenez sur un ton...

— Plaisant, monseigneur; les choses de ce bas monde le sont, la vie comme la mort; c'est j'espère tout comprendre, soyons donc toujours joyeux!...

— Enfin quel est l'objet de votre mission ? dit Enguerry s'impatientant de l'air léger, de la figure doucement perfide et des retards de l'Italien.

— Une bagatelle pour vous.... comme pour moi à cet égard-là !... Il s'agirait (à ce mot l'Italien parla à voix basse), il s'agirait de s'emparer de la respectable personne de Jean II, roi de Chypre, et de celle de sa jolie fille Clotilde...Le conseil des Dix vient d'apprendre qu'ils sont réfugiés ici près. Or vous pensez bien, seigneur, qu'il est impossible à l'honorable république de laisser exister ces deux personnages, quand leur vie l'empêche d'être légitime souveraine de l'île de Chypre, qu'elle leur a prise l'année dernière. Concevez-vous, seigneur, ce que c'est que la légitimité *de droit et de fait des choses et des personnes?*

et, voyez-vous d'ici comment par un peu de poison, Venise, reine illégitime de Chypre, deviendra reine très-légitime, quand les Lusignans auront été voir leurs ancêtres? Au surplus, c'est leur rendre service; ils iront droit en paradis, car j'ai pour eux un bref *in articulo mortis;* et l'absolution d'un digne cardinal pour vous et pour moi; je suis, vous le voyez, un homme de précaution.

— Vous raisonnez en vrai diable, maître l'Ange, répondit le Mécréant embarrassé des deux petits yeux verts de l'Italien qui le fixait avec obstination; mais pour vous répondre avec votre encre, me direz-vous si dans le monde vous

trouverez, hors le tigre et vous, un brigand qui fasse le mal pour le plaisir de le faire?.. Par combien de besans d'or, cet honnête Foscari appuie-t-il sa proposition et ses raisonnemens?

— Ici, je me flatte, monseigneur, que vous vous apercevrez que la République est libérale et connaît le tarif.... Que souhaitez-vous?

— Cinq cent mille francs.

— Elle en donne le triple; un million pour vous, le reste à moi...

—Le Barbu!... cria le Mécréant dont la figure se dilata.

— De plus, monseigneur, la République accorde un asile dans ses

États, et un excellent voilier pour fuir; il est à Marseille d'où je viens...

— Le Barbu !.. le Barbu! Ce dernier parut.

— Apporte-nous de ce bon vin d'Orléans que nous avons pris à ces coquins d'Anglais.

Le vin arriva bientôt.

— Buvons, M Michel l'Ange, et montrez-moi vos cédules, reprit Enguerry avec un sourire diabolique.

Le digne Vénitien ne se fit pas prier, et il chercha dans sa ceinture.

— Cependant m'expliquerez-vous, mon ami, pourquoi votre République se sert de moi?

— Parce qu'elle a appris votre adresse et votre courage, et qu'elle ne voulait pas se mettre à découvert, en envoyant ses troupes assiéger Casin-Grandes. Tenez ?... Alors l'Italien montra le billet du Doge, qui n'était acquittable qu'en plein conseil des Dix, et qui portait la mention expresse de la translation à Venise du prince détrôné et de sa fille...

— Buvons !.... Certes, dit Enguerry, vous êtes un admirable homme, M. l'Ange, et vous n'aurez pas affaire à un ingrat.. En vérité, je ne comprends pas que pour un million, il n'y ait que deux personnes à occir ! Mais, j'ai un petit

scrupule. Jean-sans-Peur ce brave duc de Bourgogne, que Dieu veuille avoir son âme ! professait un principe dont il ne s'écarta jamais quelle que fût son envie d'amasser ce métal précieux, qui nous rend honnêtes gens de scélérats que nous sommes; ce qui fut certes bien prouvé par le célèbre Jean Petit, honnête Cordelier aimant fort l'argent, et qui fit voir, moyennant bonne somme, comment le duc de Bourgogne eut raison de tuer le duc d'Orléans, et ce, sans crime aucun.... Or ce principe de mon cher maître, principe qui l'aida puissamment à consentir et ordonner même, une foule d'exécutions, que l'on a nommées

assassinats, parce que le public ne comprend rien à la politique des grands, dont la seule différence avec nous c'est qu'ils sont criminels sans l'avouer....

— Et que nous l'avouons, monseigneur; mais votre principe de grâce?...

— Ce principe, continua le Mécréant en tâchant de percer l'enveloppe du cœur de l'Italien, est de n'attaquer personne sans cause.... Alors on n'est plus un brigand, on se venge, comprenez-vous?

— Oui...

— Or, l'envie de gagner loyalement un million ne suffit pas pour que j'aille tuer de braves gens, de

plus souverains, que du reste, je me proposais bien d'aller visiter...

— J'admire, seigneur, répondit l'Italien avec le rire de Satan, votre philosophie profonde et votre philantropie : mais, nous avons de ces dilemmes diplomatiques qui rendent les hommes d'État bien rares, et qui sont tout le secret de la haute politique, qui consiste à s'emparer de tout ce qui nous convient. Moi qui vous parle, seigneur, je suis connu dans l'Europe pour cette espèce de talent; les papes me payent pension ; plusieurs princes sont en marché de m'avoir; j'ai fait trois apologies à Charles-le-Mauvais et je suis l'auteur des manifestes de tous

ceux qui se prétendent rois de Naples..... Or voici, continua le cauteleux Italien, ce que je vous propose..... Allez à Casin-Grandes?....

— Buvons un coup, interrompit Enguerry, car il y a un petit peu de chemin.

— Votre vin est délicieux!.... Arrivé à Casin-Grandes, vous ne commettez aucun mal, et... vous demandez en mariage la belle Clotilde... On vous la refuse.

— Certainement ils auront cette indignité-là! s'écria le Mécréant.

—Tant mieux, sire chevalier; car alors vous vous mettez dans une colère furieuse, et vous jurez la mort

de ceux qui vous outragent ; vous ravagez le château.

— Certes, je le ravagerai !...

— Oui.... Mais ceci demande d'autant plus de célérité, ajouta l'Italien en prenant un ton confidentiel pour dire son mensonge, que je vous apporte l'avis charitable que nous avons rencontré cent chevaliers bannerets et mille hommes d'armes cinglant vers la Provence, où Gaston, le fils du roi de Naples, leur a donné rendez-vous. Il a quitté la Palestine l'année dernière ; il s'est même trouvé à Chypre lors de la prise de Nicosie ; et c'est là, que son père lui envoya l'investiture de ce beau comté de Provence... Je

ne crois pas qu'il vous laisse en repos : un asile et de l'argent, c'est ce qu'il vous faut au plus vite, et je vous offre tout cela !....

— Corbleu ! quoique j'aie l'un et l'autre ici, et que je défie cet amoureux transi, qui court après le parfait amour jusque dans l'Asie... et ce... sans le trouver... Le Mécréant s'arrêta, parut réfléchir, mais, serrant la main du Vénitien il s'écria : « Morbleu !... allons, tu es un brave garçon, Michel l'Ange !... »

—Je le sais certes bien !... et maint seigneur que j'ai délivré de ses ennemis ou de ses oncles trop riches, me l'a dit plus d'une fois ; surtout, lorsqu'il n'était pas vengé ; car après

le paiement, ils sont aussi ingrats que des grands peuvent l'être...; mais, s'il leur arrive de me mépriser, je ne suis pas en reste avec eux!...

— Tu es aussi habile que Jean Petit, le cordelier! s'écria Enguerry consterné par la nouvelle du retour de Gaston II.

— Mais, monseigneur, c'est tout simple : nous autres gens à talent, nous jugeons le monde et la vie ce qu'ils valent. Quand on monte sur le pinacle, que l'on nomme *pouvoir*, on ne voit l'homme qu'en masse! alors, qu'est-ce qu'un homme isolé, lorsqu'il s'agit de sauver les grands troupeaux que l'on nomme nations? Par Saint Marc, le salut de l'État est

une bien bonne raison ! et, j'en ai bien souvent profité pour l'acquit de ma conscience... comme le font les potentats qui sont des géans ; ils écrasent les hommes, comme les hommes écrasent les fourmis en marchant.... et le plaisant, c'est qu'on se plaint !...

— Buvons un coup, maître l'Ange, et vivons bien ? j'ai grand'peur que nous ne mourions pas de maladie !....

— Seigneur, nous en comptons une de plus que le reste des hommes : on l'appelle *potence*, *jugement*, *corde*, car nos médecins varient... On se sert même du mot *gibet !*... Gibet, soit ! Être écrasé par un chêne, ou y mourir accro-

ché, c'est tout un... il n'y a que la différence du public qui nous voit... et moi, j'ai toujours aimé la compagnie! aussi, j'ai préféré l'enfer où j'irai, joyeux comme durant ma vie. Après tout, nous sommes ici bas, aussi passagers qu'un éclair! une minute de plus, une minute de moins; être une comète désolante, ou une paisible étoile ;... ce fut de tout temps l'histoire de chaque homme. Spartacus, Alexandre, Jean de Bourgogne, Viriate, Sylla, Procuste et autres brigands nos chefs de file, valent bien les bons bourgeois, qui se lèvent à huit heures et se couchent à neuf, à côté d'une femme qu'ils aiment et qui s'inquiète d'un péché véniel!

— Il me semble que nous blasphémons un tant-soit-peu ?... car enfin, la vertu....

— Eh, monseigneur, j'ai l'absolution. Ecoutez! nous autres savans, nous expliquons tout : vous ne vous doutez pas que vous servez la vertu? si les coquins comme nous n'existaient pas, comment saurait-on que cette vertu si rare existe !...

— Oh ! oh !...

— Ma foi, monseigneur, j'ai la science du crime, je m'y adonne tout entier, je l'ai aimé dès le bas âge ! ... Hé quoi, le marchand trompe pour gagner son argent ! le maltôtier ne prend-il pas la sueur des malheureux? le militaire n'assomme-t-il pas de pauvres mal-

heureux à prix fixe, et moyennant mes dilemmes qu'il ignore ?.. Nous autres au moins, nous ne tuons que par-ci par-là... et nous gagnons bien notre argent en loyaux corsaires ; corbleu vive la corde !...C'est la panacée universelle, elle guérit de tous les maux ; ma foi, vogue la galère !..

— Vous avez raison, mon ami l'Ange ; nous prenons l'état de brigand par instinct, et les autres prennent le leur au hasard !...

— Tout cela est bel et bon, monseigneur, mais revenons à notre sujet ?

—Buvons donc, maître l'Ange ?

—Nenni. Convenons de nos faits ? Consentez-vous à servir la république ?

—Je jure, s'écria le Mécréant en se levant, d'exterminer les Lusignans, moyennant un million cependant, dit-il en baissant le ton; je le jure par les mânes de Jean-sans-Peur, mon cher maître, honnête brigand s'il en fut... Mais il était couronné; je ne le suis pas, et si Jean-Petit l'accompagne, le cordelier est capable d'en imposer au Père éternel. Dites un peu un *De profundis* pour lui.

—Dix, si vous voulez, répliqua Michel l'Ange, car c'est très-utile à ceux qui ne sont plus rien!.... Quant à moi, monseigneur, je jure par le lion de S. Marc. . . .

— Que jures-tu, mon ami?..

Tout ce que vous voudrez.

Le Mécréant sentit la force de cette réponse et l'inutilité de faire jurer le Vénitien, alors il s'écria : « Buvons par là-dessus, mon cher l'Ange, » et Enguerry versa une ample rasade à son digne compagnon.

Le Mécréant en donnant si souvent à boire au Vénitien, avait de bonnes raisons : c'était de le faire expliquer sur certaines choses qui le tracassaient, *In vino veritas!*.... Mais, Michel l'Ange n'était pas un homme à qui l'on cachât une pensée, et il eut soin de boire à grands coups pour conserver son entendement. Feignant, quand Enguerry

buvait, de lui exposer un raisonnement, il lui arrêtait le bras, de manière à ce qu'il fît trois coups d'une rasade, pendant que lui Michel, n'en faisait qu'une et laissait son verre à moitié plein.

L'on n'a jamais su quelle était l'intention de Michel l'Ange, en voulant enivrer le Mécréant; quant à ce dernier, il manifesta promptement la sienne, alors qu'il fut entre deux vins.

— Mon cher ami l'Ange, dit-il en tournant ses yeux brillans sur l'Italien, j'ai un certain doute que je vais t'exposer avec franchise, car je suis franc!... ah franc! comme un franc!... ton diable de Conseil des

Dix, avec sa clause d'acquittement, me chiffonne ; si l'on se servait de moi pour tirer les marrons du feu?... On ne lâche pas facilement un million !.. On pourrait fort bien m'envoyer au pont des Soupirs !... et toi t'en tirer !... tu m'entends, mon loyal ami ?...

— Ah seigneur !..

— Mon ami l'Ange, ne m'appelle pas seigneur !.... je suis un franc vaurien comme toi ! et mon comté !..

—Que dites-vous, monseigneur?

— Drôle !... je suis un brave soldat et pas plus ; mais quand on a cinq cents hommes d'armes, on est tout ce qu'on veut....

— Eh comment avez-vous fait ?

—Mon ami, buvez donc?...Voici comment : après avoir été lieutenant des ducs de Bourgogne, je devins celui du comte Enguerry... à la bataille d'Azincourt, il fut pris par les Anglais, je ne sais même pas si je n'y ai pas contribué !... Je sauvai sa compagnie et m'en vins par ici, me disant son frère... Dieu veuille qu'il reste en Angleterre le plus long-temps possible !.. C'est mon bienfaiteur, et je soigne ses domaines en véritable ami !..

— Ne craignez-vous pas ses parens ?.. — Le geste horizontal par lequel le Mécréant répondit, équivalait au *vixerunt* de l'orateur romain.

— Et vos soldats doivent savoir?.

— Rien. J'ai eu soin de les mettre, un à un, aux postes les plus dangereux, et... j'ai eu le malheur de les perdre !... *De profundis !* et il se signa... Vive Dieu ou le diable.

— Je suis pour le diable, observa l'Italien.

— Vive le diable donc !... Ceux que j'ai maintenant, sont de rudes coquins que j'ai choisis de tous les pays... Mais ce sénat, mon ami ? je disais que ce sénat....

— Le sénat est le sénat, répliqua l'adroit Vénitien.

— Je le sais morbleu bien ; mais quelles sont vos précautions contre ce sénat ?..

— Les quinze cent mille francs sont en main-tierce.

— Et à qui la main-tierce est-elle dévouée ?

— A moi.

— A toi!.. s'écria le Mécréant, qui, malgré son ivresse, parut illuminé d'une soudaine lumière...

— Aimeriez-vous mieux que ce fût au sénat ?

— C'est bien... M. l'Ange, allons nous coucher ? je réfléchirai au mariage que vous me proposez.

— Mais ce n'est pas un mariage..

—Ah ! ce n'est pas un mariage... Tu me démens, double coquin ?... s'écria Enguerry tirant son épée.

L'Italien voyant la fureur du

Mécréant, répondit doucement : « Mon cher hôte, allons nous coucher ? »

—Mon ami... vous...avez raison. Nicol... le pendard !.. Le Barbu ? veux-je dire ?... — Le Barbu parut.

— Conduis cet honnête garçon à la chambre rouge ? et, qu'on le respecte à l'égal de moi-même ; il est tout aussi respectable, l'ambassadeur !... et il a de plus, tout l'esprit de Jean - Petit *de cordelière mémoire !...* — Ce vin d'Orléans est bon, pas vrai notre féal ?... Et il frappa rudement l'épaule de l'Italier cauteleux, très - occupé à réfléchir... — Il fallait que sa figure eut quelque chose de sinistre, car

le brave soldat eut encore peur, en le conduisant.—Bientôt le calme le plus grand régna dans cette enceinte, et ces brigands dormirent tout aussi bien que les vertueux habitans de Casin-Grandes, dont la perte venait d'être jurée!... Qu'on dise maintenant que les criminels ont des remords!..,,

---

CHAPITRE VI.

Voir ce qu'on aime, est un premier bonheur!
(*Poëme de Moïse sauvé.*)

Les manies sont aux vrais goûts que la nature nous a donnés, ce que les ifs taillés, les décorations de buis des jardins du 17e. siècle étaient à la beauté des champs et des forêts.
(MIRANDOL, VIe. Livre.)

Les grands croient être seuls parfaits, et sont jaloux de leurs prérogatives.
(LA BRUYÈRE.)

Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée,
Apaisons par sa mort et la terre et les cieux.
(RACINE, *Esther, acte III, scène VI.*)

On ne s'avoue que bien tard son amour.
(Le comte MAXIME ODIN.)

DEPUIS une heure le soleil dorait les tours de Casin-Grandes, et l'aurore trouva l'intendant montant

éveiller sa fille, pour qu'elle fût prête au réveil de la princesse.

— Bien, mon enfant! lui dit l'avare en la voyant levée, il ne faut jamais être en retard auprès des princes; ne manque pas d'arriver au coup de sifflet de la princesse: elle récompensera ton zèle.

— Ah! elle l'a déjà fait, répliqua l'imprudente Josette, en montrant une riche bourse.

— Donne, donne, mon enfant? s'écria Bombans en ouvrant de grands yeux et prenant un ton paternel, tu n'as pas besoin de cet argent!.. je le ferai valoir; et quant à la bourse? je la vendrai: elle est trop riche pour nous.

— O mon père ! laissez-la-moi ? c'est un souvenir !...

— Elle vaut vingt angelots ! et l'intendant la remit avec peine à sa fille. . . . *Je t'avais bien dit* que la princesse était généreuse.

— Et bonne, douce, point difficile à servir...

— Mais Josette, dis-moi, comment es-tu avec elle ? . . .

— Comme me voilà, mon père.

— Ce n'est pas cela. A-t-elle de l'amitié pour toi ? te rudoie-t-elle ? est-elle franche, confiante ?

— Mon père, nous sommes comme deux amies !...

— Bien, bien ! . . . deviens sa fa-

vorite.... elle nous soutiendra contre l'envie.

— Vous parlez toujours de malheur ! que craignez-vous ? n'êtes-vous pas honnête homme ?

— Oui, répliqua l'intendant embarrassé, mais, tâche d'en convaincre la princesse ? les grands croient aussi difficilement le bien, qu'ils croient facilement le mal!... Surtout, ma fille, ne va pas me ruiner en habits somptueux : depuis quinze jours, tu as mis deux robes différentes ; nous ne sommes pas riches : je me suis ruiné au service du prince!... Allons, va dans l'antichambre de ta maîtresse.

La jolie Provençale sortit, et son

père fouilla toute la chambre, pour voir si Josette ne lui avait pas caché quelque ducaton, ayant également peur d'en trouver et de n'en trouver pas! La recherche fut inutile; aussi, s'en alla-t-il gronder les gens et les faire hâter....

Josette, en entrant chez la princesse, éveilla le farouche Castriot qui, couché en travers du seuil, dormait à la porte de la chambre de Clotilde. L'Albanais calculait sa reconnaissance : « En effet, se disait-il, que dois-je faire? Empêcher la race de Lusignan de finir : or, on peut tuer le prince!.. c'est un très-grand malheur sans doute; mais le malheur serait irré-

parable, si la princesse mourait, puisque tout périt avec elle... » Clotilde, était donc l'objet de tous ses soins grossiers, mais empreints de la plus vive reconnaissance.....
Il avait soin d'ouvrir la porte des appartemens du prince; et alors il pouvait veiller en même temps sur le père et la fille, car la salle des gardes n'était séparée de l'anti-chambre de Clotilde, que par le péristyle d'un escalier tout en marbre.

— Allons, Castriot, levez-vous? s'écria Josette, il est temps que je vous remplace.

— C'est vous, belle enfant, dit l'Albanais en faisant une affreuse grimace, qu'il prenait pour un sourire;

et il s'en alla, en remettant son sabre dans le fourreau.

Les pas de l'Albanais fidèle éveillèrent Clotilde... Sa première pensée fut pour le beau Juif: au moins, c'est ce qu'on peut présumer d'après sa promptitude à sauter hors de son lit, pour courir à sa fenêtre... Sa jolie petite et blanche main entr'ouvrit bien légèrement les rideaux; et son tendre cœur agita le simple vêtement qui couvrait à peine deux trésors d'amour, quand elle aperçut les beaux yeux noirs du Juif appliqués à la croisée, avec une telle avidité qu'on aurait cru qu'il admirait Clotilde!.. Mais Nephtaly, voyant le soleil s'avancer dans les cieux, fit les mouvemens

d'un homme qui songe à la retraite avec chagrin.

La princesse fut curieuse de voir comment il sortirait du péril inouï dans lequel il s'était engagé, pour savourer la vue de l'appartement habité par sa bienfaitrice.

En cet endroit, le pic de la Coquette avait la roideur perpendiculaire d'une muraille de soixante pieds de haut : peut-être l'ai-je déjà dit, mais pardonnez-moi cette répétition?

Qu'on se figure donc, au milieu de ce mur bâti par la nature, c'est-à-dire à trente pieds du haut comme du bas, une pierre rocailleuse dont la saillie offre trois pieds de large.

Or, l'angle solide, que forme la

Coquette du côté de la mer, ayant la roideur de l'angle d'un bastion; et, la falaise, qui longe la Méditerranée, étant beaucoup trop rapide, et trop dangereuse pour qu'on eût la pensée de s'y hasarder; il semblait, que Nepthaly n'avait pu parvenir à cette rocaille, que par le haut du pic; car, l'on doit se rappeler que le seul côté accessible de la Coquette, celui qui s'en allait en mourant vers la terre, lui était défendu puisqu'il faisait partie du parc. Aux premiers mouvemens, que le Juif osa se permettre sur un si petit espace, la princesse trembla de tous ses membres.

Ce dernier, ne sachant pas qu'il

est vu, saisit, de ses deux mains, une corde remplie de nœuds que Clotilde n'avait pas aperçue.... preuve que le beau Juif attirait toute son attention? Cette corde était fixée sur le piton de la montagne : tout-à-coup Nephtaly s'élance et posant, en forme d'arc-boutant, ses deux pieds sur le rocher, il se trouva horisontalement suspendu, par rapport au fossé, et parvint, en faisant manœuvrer ses pieds avec adresse, à gagner la première crevasse de la falaise. Bientôt la princesse, immobile de frayeur, le vit sur le haut du pic détacher sa corde et disparaître au milieu des aspérités, des pointes de rocher et de l'écume

de la mer, qui blanchissait les crevasses en s'y glissant....

Il régna, dans tous ces mouvemens du beau Juif, une grâce dont la nature gratifie au hasard certains êtres. La force, l'élégance, l'adresse et toutes les beautés de Nephtaly, parurent aux yeux de la curieuse princesse, qui savourait l'espèce de plaisir que l'on éprouve à l'aspect des dangers d'autrui. Involontairement, sans doute, elle imitait les mouvemens de Nephtaly, et, lorsqu'il atteignit la plage, elle fit un cri de joie, auquel Josette accourut.

— Qu'avez-vous, mademoiselle?...

— Rien, rien, Josette..... ré-

pondit Clotilde, toute tremblante; je ne vous appelais pas, pourquoi donc êtes-vous entrée ?....

— J'ai cru vous entendre jeter un cri.... redoutant quelque malheur, je suis vite accourue.

En effet, Josette était émue, et l'inquiétude se peignait sur ses traits.

La princesse lui lança quelque petit sourire d'amitié, comme pour la remercier; mais je suis fâché d'avoir à dire, qu'il entra dans ce sourire quelque chose dc trop distrait, pour ne pas dévoiler une méditation profonde.

Josette, trop habile pour ne pas le remarquer, respecta la rêverie de sa maîtresse, et fut ouvrir la fenêtre du côté de la mer; puis, elle

en vint à celle qui donnait sur la Coquette : Ah!... s'écria-t-elle.

— Qu'avez-vous, dit Clotilde effrayée?

— Ah! madame, les belles fleurs!...

Clotilde, en un centième de seconde, fut auprès de Josette. Elle vit sur la fenêtre, des fleurs tout récemment cueillies, elles contenaient même encore des gouttes de rosée, semblables à des perles orientales... ces fleurs sentirent très-bon pour la jeune Provençale; mais pour la fille des Lusignan, ce lui fut un parfum céleste!.. Les fleurs annonçaient une pensée dominante par leur gracieuse simplicité, et la disposition de leurs couleurs.... Clo-

tilde, craignant de la comprendre, osait à peine les regarder.

—Madame ?.. A ce mot, Josette s'arrêta, car, se tournant vers sa maîtresse pensive, elle lui trouva une expression qui n'avait jamais animé sa belle figure ; alors la Provencale se mit aussi à réfléchir. Néanmoins, comme il serait peu convenable que deux jeunes filles restassent plus de dix minutes sans parler, Josette se hâta de sauver l'honneur du sexe.

— Madame, répéta-t-elle, que faut-il faire de ces fleurs ?...

—Comment sont-elles venues?... s'écria Clotilde. Et la princesse prenant, par un mouvement machinal,

une rose d'églantier, en savoura l'odeur fugitive avec une espèce d'avidité....

—Madame désire les conserver? demanda Josette en voyant l'action de sa maîtresse. Cette observation fit naître sur les joues de Clotilde l'incarnat de la honte; elle aperçut rapidement les conséquences de la conservation de ces fleurs, et s'écria: « Vous pouvez les jeter.»

— Oh! madame, c'est dommage!.. et néanmoins, la soubrette d'un coup de main les fit voler vers la terre. D'après le mouvement que Clotilde laissa échapper, la soubrette put conclure que c'était un grand sacrifice pour la prin-

cesse, et cependant Clotilde lui dit :

—Josette , nous avons eu raison de les ôter ! regardez ? elles se sont effeuillées en chemin!.. Puisse l'espérance se dissiper ainsi... le sylphe n'en apportera plus!...

Après ces paroles qui tombèrent une à une, Clotilde s'habilla dans le plus grand silence , elle prit son ouvrage de tapisserie , Josette le sien , et, de temps en temps , elles regardèrent la fenêtre . . . .

* * * * *

Au-dessous de la salle des gardes , se trouvait une vaste galerie voûtée et garnie des petites colonnes assemblées qui distinguent l'ordre gothique; une de ses portes de forme

ogive, donnait sur la plate-forme large de près de cinquante pieds, qui séparait le château des vagues mugissantes; et l'autre porte offrait une sortie sous le péristyle de l'escalier de marbre qui menait aux appartemens du prince... Cette salle, messieurs du centre, était la salle à manger... Salut... trois fois salut !... En ce moment, les trois ministres finissant de déjeuner, quittaient une table ornée de plusieurs pièces d'argenterie massive, et ils achevaient une conversation très-sérieuse, avant de livrer cette salle à l'appétit des officiers de seconde classe, pour le service desquels on retirait les pièces d'argenterie.

—Enfin, monsieur le connétable, disait Monestan, de quoi pourrons-nous entretenir le roi ?.. Le conseil d'aujourd'hui sera sans intérêt! Depuis deux mois que nous sommes à Casin-Grandes, nous avons tout expédié : notes secrètes à nos émissaires, instructions à nos partisans, envois d'argent, affaires intérieures et extérieures... tout est épuisé.

—Il est vrai que la cavalerie et les armées ne peuvent pas nous fournir de grands sujets de conseil... Nous n'en avons plus! A ce mot le grand Kéfalein poussa un soupir de regret.

—Et, continua Monestan, nous ne recevons aucune réponse de nos envoyés dans toutes les cours de l'Europe !..

— Est-ce que vous pensez que Venise les aura laissé parvenir? dit l'évêque en haussant les épaules.

— Que va donc devenir le roi? s'écria Kéfalein.

— On pourrait, reprit le prélat, lui forger une dépêche fort importante.

— Oh! monsieur, dit Monestan, faire un mensonge, et se jouer du prince!..

— M. le comte, répondit Hilarion, on ignore le mot de mensonge dans la haute politique; et du reste, si le prince s'en aperçoit, nous ferons pendre le courrier qui sera censé apporter la dépêche.

— Il est écrit : *tu ne mentiras*

point!... s'écria le pieux ministre.

—Cependant monsieur le comte, répliqua l'évêque, tous les jours un général invente un stratagème pour battre l'ennemi : il envoie de prétendus espions qui se laissent prendre, et qui, pour avoir leur grâce, font de faux rapports sur le nombre, etc. Notre ennemi, c'est l'ennui du prince, et pour tuer le temps, on peut bien...

— Grand dieu ! se permettre une chose indigne de la majesté du souverain !.. interrompit le premier ministre ; pour qui prenez-vous le roi Jean II ? C'est de nous tous, le plus sage, le plus religieux, et le plus politique...

— Au reste, reprit l'évêque en affectant un air de mépris pour le ministre, une affaire importante est bientôt trouvée. Ne peut-on pas concerter le plan à suivre pour reprendre l'île de Chypre? mais... le prince a la manie de l'initiative! il veut toujours avoir parlé le premier des choses et les proposer!...

— Vous pensez juste, monsieur; répondit Monestan, n'ayant plus rien qui s'applique au présent, il faudrait pouvoir s'occuper de l'avenir; et faire voir au prince les abus qu'il devra détruire en rentrant dans son royaume.

— Mais nous nous occuperons d'abord des moyens de reprendre

ce royaume ?... s'écria l'évêque....

— Soit, dit Monestan ; je conviens que c'est le plus essentiel : et après, la religion sera...

— Messieurs, interrompit Kéfalein, je vous laisserai tenir le conseil sans moi: tirez-vous de cette difficulté, vous avez plus de talent que moi pour les discussions; mais s'il s'agissait d'une charge de cavalerie comme celle que je fis à Edesse !.. Ah! quel combat messieurs.... Il allait entamer le récit de la bataille où il fut fait connétable et où il sauva l'État, quand il aperçut Castriot, aussitôt il courut vers l'Albanais.

— Je crois, dit l'évêque avec un sourire et un geste contempteur,

qu'il ne nous serait pas grandement utile... ce pauvre général !... *quid nobis* ?

—J'avoue, monsieur, que le connétable n'est un aigle, mais l'Éternel a ses raisons en distribuant aux hommes leurs divers talens, et Kéfalein est brave, il a sauvé l'État.

— Il vous l'a bien assez répété pour que vous le sachiez !....

— M. l'évêque, la religion nous ordonne de souffrir les défauts des autres, parce que nous en avons tous; et que sans cette tolérance, l'amour fraternel qu'elle recommande n'existerait plus... Si vous n'estimez que les grands capitaines;

Kéfalein, n'estime que ceux qui montent à cheval ; Trousse, ceux qui se portent bien et ne pensent pas ; Bombans, ne juge un homme que sur sa richesse, et que de gens comme lui !.. chacun sa marotte !.. l'indulgence est une des premières vertus du vrai chrétien !...

Kéfalein et Castriot sortirent ensemble, accompagnés des quinze chevaux que le connétable exerçait : il avait le chagrin de n'avoir pu trouver que dix personnes en état de les monter; aussi, s'occupait-il à faire des recrues dans le domaine !...

Le chef et le soldat cheminèrent quelque temps sans rien dire ; seulement, le connétable re-

tournait sa petite tête longue pour examiner comment ses néophytes équestres s'en tiraient...

Enfin Castriot, comprenant que le devoir lui dictait au moins une interrogation risqua la suivante :

— Monseigneur, une difficulté m'a toujours occupé ; lorsqu'on fait une charge de cavalerie, doit-on tenir son sabre en l'air ou en ligne droite ?

— Castriot, c'est une grave question ! répondit le joyeux connétable, en arrêtant Vol-au-vent. Si tous les gouvernemens avaient des hommes exercés comme toi dans l'art de se servir du sabre des Turcomans, on devrait le tenir sans

cesse prêt à décrire une courbe rapide; mais remarque que l'objet de la cavalerie n'est pas précisément de tuer les soldats ennemis, elle les dissipe; voilà pourquoi les charges de cavalerie décident le succès d'une bataille, comme à celle d'Edesse, où je sauvai l'État par une charge brillante, que je vais te représenter :... Ici,... continua Kéfalein, en montrant un champ de blé; ici se trouvaient les bataillons ennemis presque entamés ; et dans cette position-là (il indiquait un champ d'avoine) nos soldats les attaquaient avec courage. L'ennemi pressé tente un dernier effort, et fond sur les nôtres; à cette

furieuse irruption nos soldats étonnés s'enfuient....

— C'étaient des lâches ! interrompit Castriot en colère.

— Soit : mais posté depuis longtemps à un millier de pas avec ma cavalerie, je me disposais à donner ; lorsqu'un vieux soudard, qui, par parenthèse, fut tué, me dit : « Monseigneur, ils ne sont pas encore assez en désordre, vous risqueriez d'être abîmé..» Je suivis ce conseil, et lorsque leurs rangs commencèrent à se rompre je fondis...

A ce mot Kéfalein pressant les flancs de son cheval, Vol-au-vent partit au grand galop ; les autres chevaux suivirent cette im-

pulsion par instinct en cherchant à se devancer ; de manière que, lorsque le connétable se trouva dans le champ de blé, il aperçut, sept de ses cavaliers sur dix, étendus par terre et criant comme des aveugles sans bâton.

—Cette manœuvre sauva l'État, dit-il tristement à Castriot, le seul homme qui fût à ses côtés. Comment, belîtres, s'écria-t-il quand les maladroits revinrent chercher leurs chevaux, après douze leçons vous vous laissez désarçonner ?... Jamais, non jamais, le Roi n'aura de cavalerie dans ce maudit pays!..

— Coquins !.. continua Castriot, vous devez savoir monter à cheval puisque monseigneur le veut ! sa-

chez-le demain? ou sinon!.. Il leur fit une affreuse menace avec son sabre.

— Il faut convenir, cependant, qu'un bon cavalier est une chose rare, répondit le connétable en ramenant vers la tête de son cheval, ses deux longues jambes en fuseau, qui lui donnaient l'air d'une paire de pincettes; et il força son beau cheval arabe à caracoler. Après cette manœuvre, il regarda ses gens avec l'air de supériorité d'un acteur qui rentre dans la coulisse, au bruit des applaudissemens.

Les cavaliers honteux, remontèrent en silence sur leurs chevaux, et l'escadron continua sa route à travers les domaines..............

Pendant ce temps-là, les deux

ministres, fort embarrassés de ce qu'ils allaient dire à leur souverain, traversaient le péristyle : au bruit de leurs pas la garde du prince, c'est-à-dire, trois Cypriotes qui jouaient aux dés, saisirent leurs hallebardes et prirent une position semi-militaire. Les deux ministres entrèrent au salon, en se dirigeant vers le cabinet royal, lorsque le docteur Trousse, une verge d'ébène à la main, les arrêta.

— Messeigneurs, le Roi n'est pas encore visible.

— Serait-il indisposé, maître Trousse? demanda Monestan.

— Un Roi sans royaume se trouve toujours malade, monseigneur;

moi, je prétends qu'il ne s'en porte que mieux. Mais vous, messeigneurs, votre santé doit toujours être chancelante, car les affaires de l'Etat emportent une somme considérable de vos idées, et plus nous en perdons, plus la maladie a de prise sur nous. *Moi*, vous le savez, je crois que les nerfs sont la cause immédiate de nos douleurs; et les nerfs, visibles ou invisibles, étant les agens immédiats de la pensée; la pensée, les détériore et cause nos maladies et notre mort. Nos pères qui pensaient peu, se portaient bien; et de nos jours, les maladies augmentent avec les sciences!... Ah! les médecins dans quatre cents ans

auront de la besogne!... *moi*...

A ce mot favori du docteur-huissier, un léger bruit se fit entendre dans le cabinet, il y transporta sa ronde et lourde petite machine, en pensant le moins possible.

— Sire, dit-il, vos ministres se présentent pour avoir l'honneur...

— Vous pouvez faire entrer.

— Messieurs, répéta Trousse en s'inclinant, le roi m'a dit : « Vous pouvez faire entrer. » Trousse se tapit respectueusement contre la porte, en criant d'une voix clairette : « M. le comte de Monestan et M. l'évêque de Nicosie. » — On pourrait croire, d'après la fidélité avec laquelle

Trousse rendait les paroles du roi, qu'il avait lu Homère !...

Monestan seul, salua profondément Jean II, qui était assis dans un fauteuil de bois doré, près d'une table ronde couverte d'une étoffe verte et de papiers. — L'évêque entra d'un air très-cavalier.

— Sire, nous attendons vos ordres ? dit Monestan.

— Messieurs, je vous permets de vous asseoir à cause de votre grand âge...

Ces paroles, depuis trois ans, servaient de prélude à toute espèce de conseil. — Un assez long silence suivit cet ordre, et les deux ministres se regardèrent, comme pour se

demander : Qu'allons-nous faire?..

— Eh bien! messieurs, dit le prince avec le geste d'un homme accablé de travail, de quoi s'agit-il aujourd'hui?...

— Sire, répliqua l'évêque qui ne doutait de rien, parce qu'il se croyait la plus forte tête du conseil; nous pourrions nous occuper de la marche à suivre pour reconquérir l'île de Chypre?...

— En avons-nous déjà parlé? reprit fièrement le monarque aveugle, en se retournant plus loin que l'endroit où se trouvait le prélat; c'est à nous seuls à juger quand et comment il conviendra de le faire...

— Si je proposais cette chose,

c'est que je présumais, d'après quelques paroles de monseigneur, que tel était son dessein.

— Ce fut toujours le nôtre! reprit Jean II avec orgueil; mais nous ne pensons pas qu'il soit temps.

— Vous avez raison, monseigneur, ajouta Monestan.... Avant-hier, sire, à l'occasion de votre ambassade au Très-Saint Père, n'avez-vous pas parlé d'envoyer l'un de nous à Venise, afin de...

— Nous y renonçons : répliqua le monarque fâché de ce simulacre de conseil, et de ce qu'on n'attendait pas ses ordres.

— Monseigneur a-t-il appris que le comte Enguerry-le Mécréant s'est

approché jusqu'à Montyrat ? demanda l'évêque.

— Croyez-vous que nous ignorions quelque chose? nous le savons!...

— Hé bien! sire, n'est-ce pas un grand sujet?.. continua Hilarion.

— Oui.... interrompit le monarque avec colère, c'est sur ce dangereux voisinage que nous voulions attirer votre attention : mais, ne pensez pas, messieurs, nous persuader que nous régnons encore; à chaque instant, les circonstances nous le rappellent assez énergiquement; néanmoins, il nous semble que le caractère indélébile que nous portons, réclame toujours un peu de respect?

et, nous saurons, dans notre adversité, conserver une plus grande pruderie de royauté, que si nous étions à Nicosie. Ne croyez donc pas qu'il nous faille chaque jour un conseil? désormais, nous vous manderons lorsque les secrets de l'État nous feront désirer de consulter votre expérience.

L'évêque voulut dire un mot. —Paix!... s'écria le roi.

—Sire, reprit Monestan, vous connaissez notre dévouement; jamais nous n'avons eu l'intention d'ajouter aux peines de votre exil...

— Nous vous rendons justice; et Jean II serra la main de son vieil ami.

— Sire, je ne suis pas seul ici!... s'écria Monestan. Le roi se leva, fut à l'évêque, et lui dit : « Nous vous avons accordé les honneurs de la fidélité, en vous amenant dans cette retraite ; cette distinction vaut plus que vous ne pensez, quoique l'on ne croie pas à l'amitié des rois. — Le vieillard croisa sa dalmatique, revint à sa place avec une dignité que sa cécité rendait touchante, et les deux rivaux furent attendris de la bonté de leur souverain.

— Monestan, dit le monarque, quelle est votre opinion sur les mesures à prendre contre Enguerry?..

— Sire, je pense qu'il n'est pas digne de la majesté d'un roi de

Chypre et de Jérusalem, d'aller au-devant d'un tel brigand; s'il a cinq cents hommes d'armes, vous avez ici deux cents personnes qui mourraient pour vous, si le château de vos ancêtres n'était pas inexpugnable! — Le vieux roi tressaillit.

— Et vous Hilarion? dit-il tout ému.

— Monseigneur, je crois au contraire, qu'il serait important de vous concilier le cœur de ce compagnon valeureux de Jean-Sans-Peur. Il est grand capitaine, et ses invincibles soldats seraient un commencement *des trente mille hommes*..

— En nous associant à un tel

homme, interrompit le ministre, nous perdrions notre dignité aux yeux des habitans de ce pays, qui attendent avec impatience l'arrivée du prince Gaston II, pour en être délivrés, et du reste, sa troupe pervertirait l'enfer!..

— M. le comte, reprit l'évêque, dans l'état actuel de la France, un rebelle heureux, quand il a cinq cents hommes d'armes, et un château-fort imprenable, n'est jamais en danger; il partage ses trésors avec le prince, quand il est lâche; et quand il est brave, il lasse sa patience...

—Le connétable est donc absent?.. demanda le Roi.

— Oui, sire...

— Il faut donc attendre son retour, puisque vous êtes d'opinion différente... Il se fit un moment de silence. Nous avons, reprit le roi, dont la figure exprimait le contentement; nous avons à vous entretenir d'une chose beaucoup plus importante...

Les deux ministres se regardèrent et prêtèrent une oreille attentive.

— Notre bien-aimée fille arrive à l'âge où l'on se marie, et sa beauté, ses droits au trône, peuvent nous procurer un allié puissant; mais, le généreux chevalier qui nous sauva la vie, quand les Vénitiens enva-

hissaient notre palais, nous dit en nous conduisant au vaisseau qu'il nous procura : « Vous avez une fille !» Alors son émotion nous prouva qu'il avait vu Clotilde ; et ces mots semblent annoncer que son bienfait ne sera pas gratuit...

— Ah sire, ne l'accusez pas d'un tel calcul, le *Chevalier Noir* est trop brave pour être déloyal !..

— Nous ne l'accusons ni ne nous en plaignons, reprit le prince ; ce serait s'emporter contre l'arbre qui nous écrase ! mais il n'est point venu réclamer Clotilde, et nous pouvons, je crois....

A ces paroles un grand bruit de chevaux se fit entendre dans la cour et le roi s'arrêta.

— Quel est ce tumulte ?... demanda-t-il.

Monestan s'avanca vers la croisée. — Le connétable amène un jeune pâtre garrotté, répondit le ministre ; nous allons être instruits.

En effet Kéfalein sachant l'embarras de sescollégues, apportait la matière d'une discussion.

— Sire, dit-il, en entrant avec le jeune pâtre contenu par Castriot; nous venons de saisir ce braconnier, assez audacieux pour poursuivre un chevreuil jusque dans le parc et le tirer: il est, du reste, très-bon archer.

— Connétable, répondit le roi d'un air sévère, nous ne vous avons pas fait appeler ! oublierez-vous toujours les choses les plus ordi-

naires ? retirez-vous ?..... Jean prit son sifflet et Trousse parut au son de l'instrument.

— Maître Trousse, sur quel ordre avez-vous laissé pénétrer le connétable ?....

— *Moi*, sire, j'étais occupé à démontrer que les cordes trop serrées, allaient faire périr le coupable, car ses nerfs se trouvaient tellement attaqués que sans *moi*.....

Le monarque interrompit Trousse, en permettant au connétable de reprendre sa place. Jean II, malgré son désir de conserver sa dignité, tout en satisfaisant le plaisir qu'il trouvait à tenir ses conseils ; manifesta cette fois, sa joie, à l'as-

pect de ce surcroît de besogne.

Le beau pâtre était debout; sa figure ronde et spirituelle n'annonçait pas la crainte; et son œil furtif semblait chercher une autre personne. La hardiesse du jeune criminel indisposa l'évêque.

— Est-il vrai, lui dit le roi, que vous ayez commis le crime dont on vous accuse?...

—Oui, monseigneur, répondit-il avec franchise.

— En ce cas, il mérite la mort, s'écria l'évêque.

— C'est juste, dit Kéfalein en levant sa petite tête oblongue.

A ces mots Monestan pâlit et répliqua : « Sire, vous m'avez toujours

vu frémir à l'idée de la destruction d'un être, tel chétif qu'il fût : mais ici, quelle cruauté l'on exercerait en faisant mourir un homme pour un plat de gibier ! La religion de Jésus défend une telle doctrine ; elle met la vie d'un homme à un plus haut prix, que celui d'une perdrix.

Kéfalein s'écria : c'est vraî !... .

— Sire, reprit l'évêque, il convient d'imprimer à ces misérables l'idée de votre puissance ; trop de bonté nuit aux princes !...

— Que pensez-vous monsieur le connétable ? demanda le prince.

— M. l'évêque a raison, répondit-il.

— Hé quoi ! répliqua Monestan,

n'est-il aucune circonstance atténuante? Si c'était pour soutenir son vieux père, qu'il ait chassé ce chevreuil? cette légère faute deviendrait une belle œuvre. Sire, lorsqu'un homme arrive à vingt ans, la nature a décrété qu'il vivra; et l'homme ne doit pas s'opposer à l'Éternel...

—C'est vrai, je me range à l'avis de M. le comte, ajouta Kéfalein.

—Si l'on tue aujourd'hui les chevreuils du parc sans être puni, demain que n'oseront-ils pas? observa le vindicatif prélat.

— Alors il faut le pendre pour assurer notre tranquillité, dit le connétable.

—Sans l'entendre, répliqua Monestan.

— Entendons-le pour la forme? répondit le sage Kéfalein.

— Parle donc ? s'écria Castriot, qui crut que le geste de son souverain signifiait de frapper rudement le beau chevrier. Ce dernier se retourna brusquement, mais il réprima son mouvement d'indignation trop vite pour que l'on s'en aperçût.

— Par quel motif avez-vous tué ce chevreuil? lui demanda le roi.

— Sire, répondit le jeune pâtre en souriant, un chevalier vient d'aborder à l'instant dans les rescifs, il mourait de faim et je n'ai pu résister à sa prière.

— Quel est ce chevalier ?

— Je l'ignore. Il a grand soin de dérober sa figure aux regards; la visière de son casque est baissée; ses armes sont d'un acier bruni ; la barque et le vaisseau qui l'ont amené, portaient le pavillon anglais ; ils disparurent dès qu'il fut sur la plage.

— *Serait-ce mon bienfaiteur ?* murmura le prince.

— Frivole excuse! dit l'évêque ; les lois veulent la mort de ce jeune rebelle, les lois sont au-dessus de tout, et Dieu, monsieur le comte, exécute celles qu'il s'est tracées !...

— Je suis de cet avis, observa Kéfalein.

Monestan, gémissant de voir ce jeune homme périr pour si peu de chose, essaya de ramener Kéfalein à son opinion, en lui disant :

— Monsieur le connétable, on pourrait faire de ce jeune pâtre un très-bon cavalier.

L'évêque, prenant un malin plaisir à l'emporter sur Monestan, l'interrompit : « Monsieur le comte, s'écria-t-il, ce serait compromettre notre sûreté en l'admettant... »

— Ce n'est pas à nous à prononcer un arrêt, interrompit à son tour le roi qui se retira tout pensif dans son appartement.

Le pâtre fut donc condamné : les ministres s'en allèrent, en cau-

sant de l'émotion que le roi avait manifestée lorsque le pâtre dépeignit le chevalier.

Le chevrier fut remis entre les mains du docteur Trousse, qui le conduisit à la loge de Marie, en se promettant bien de le disséquer, afin de prouver son système aux incrédules ; et il eut la bonhomie de le dire au prisonnier.

—Allons, Marie, levez-vous? et faites place à ce condamné?

La folle grogna comme un jeune chien.

— C'est un de tes malades qui ressuscite, Trousse mon ami? Je n'en veux pas chez moi, ma réputation en souffrirait !...

— Tes nerfs seront donc toujours attaqués ! ...

— Aussi long-temps que ton cerveau, docteur du diable ; rends-moi mon fils?

— Mais *moi !....*

— Mon ami, dit l'Innocente au jeune pâtre, je plains ta mère !..

Aussitôt le jeune pâtre incarcéré, Trousse s'en fut au plus vite à son poste.

L'Innocente resta près de la grille. « Mon enfant, dit-elle au captif, personne ne te consolera !... si j'avais la clef je te délivrerais?.. mais tu es un scélérat... ils me batteraient !... et puis, mon fils ne reviendra jamais de dessous terre !..»

— Madame, dit le pâtre, si vous pouvez me faire parler à l'intendant.... — Elle se mit à rire. — Cela me sauverait peut-être. — Elle rit encore plus fort.

Le jeune homme voyant l'inutilité de sa demande, ne dit plus rien; mais l'Innocente n'en resta pas moins assise sur une pierre, à côté de la grille...

Heureusement pour le condamné, sur le soir, Bombans arriva suivi d'un aide de cuisine qui portait le dernier repas du chevrier.

— Êtes-vous l'intendant du château? demanda le captif.

— Oui, pour le moment...

— J'ai besoin de vous parler, re-

prit le chevrier en faisant sonner de l'or.

— Va-t-en drôle , dit l'intendant au petit marmiton.

— De quoi s'agit-il ? continua Bombans qui pensa que le condamné voulait racheter sa vie, ainsi que les lois de ce temps-là le permettaient.

— Il s'agit, s'écria le pâtre en saisissant l'intendant par son vieil habit, il s'agit de me délivrer !...

L'intendant resta immobile parce qu'il prévit que sa résistance lui coûterait un habit; il s'y opérait déjà certains craquemens qui l'inquiétaient fort; il se contenta donc de crier au secours !...

Mais le chevrier lui glissa son poing si fort à propos dans la bouche, que force fut à Bombans de se taire : Economie de parole !..... dut-il penser !....

— Si tu ne te sers pas de la princesse Clotilde pour obtenir ma grâce , je déclare au roi Jean, avant de mourir, que tu as pour cent mille francs de biens dans les terres de monseigneur Gaston II.

— Tout le monde le sait donc ? s'écria l'intendant pétrifié.

— Vilain cancre ! dit la folle en riant aux éclats et montrant à Bombans une basque qu'elle avait détachée de son habit en en mordant l'étoffe....

— Je suis ruiné !... cria Bom-

bans, un habit de trois marcs !

— La même corde nous servira, maître Hercule, ajouta le chevrier.

A cette sage réflexion du malin pâtre, Bombans fit un signe de consentement, non pas à la pendaison, mais à la précédente proposition du captif.

— Songe toujours que ma mort sera la tienne !... lui cria ce dernier en le voyant se diriger vers la cour des appartemens royaux. — Bombans obtint de sa fille qu'elle parlât sur-le-champ à la princesse. Aussitôt Clotilde se rendit chez Jean II, qui se laissa séduire par sa fille chérie ; mais, il lui déclara que cette grâce serait la dernière qu'il accor-

derait à sa prière, en ajoutant qu'il n'entendait pas qu'elle se mêlât des affaires de l'État.

Rentrée chez elle, la princesse attendit avec assez d'impatience que Josette en fût sortie... : à peine la jeune Provençale eut-elle fermé la porte, en jetant un dernier coup d'œil à cette fenêtre que la princesse avait regardée toute la journée, que Clotilde courut en entr'ouvrir les rideaux ; elle revit le beau Juif déjà placé sur sa rocaille. La lune étant couverte d'un nuage, il cherchait vainement à distinguer, si ses fleurs ornaient la fenêtre de sa bienfaitrice ; la princesse attentive devina cette pensée et fut touchée de com-

passion, lorsqu'un faible rayon de lune perçant le nuage, fit voir à Nephtaly ses fleurs gisant à terre. Il regarda douloureusement la fenêtre, des larmes sillonnèrent son beau visage, et le chemin qu'elles y laissèrent fut brillanté par les doux feux de Diane.

Clotilde voudrait bien ouvrir la fenêtre, sans être aperçue, afin d'être plus rapprochée du Juif..... ; un verre est bien peu de chose ! dira-t-on, mais encore c'est un obstacle, et ceux qui ont aimé comprendront pourquoi la princesse était gênée par cette importune croisée ! Elle parvint à l'ouvrir sans bruit aucun; et elle étendit légèrement le

rideau sur tout l'espace de la fenêtre, en s'y ménageant une place pour son œil... Alors elle respire avec délices l'air qui s'engouffre, en pensant que cet élément vient d'effleurer le corps de son protégé. L'air est un messager fidèle ; cet air est le même qu'aspire Nephtaly ; enfin l'air ne les sépare point ; tout à coup l'air modulé transmit les paroles suivantes, prononcées avec l'accent de la plainte.

— Dieu n'écoute pas toujours nos prières, il en faut beaucoup pour le fléchir!.. La croisée fermée, Clotilde aurait-elle reconnu l'organe enchanteur de Nephtaly ? Ces paroles, pleines d'une mélancolie gra-

cieuse, remplirent l'âme de Clotilde d'une volupté suave comme l'odeur de la rose du matin.... Le calme de la nuit répandait un grand charme sur ce religieux et muet hommage de l'Israélite ; et ce culte de la reconnaissance émut tellement la jeune fille, qu'elle aperçut, à l'oscillation de son sein, le danger qu'elle courait à cette douce contemplation.... Elle eut la force de se réfugier dans son lit ; elle ne le gagna qu'à pas lents !...

Il est, entre la veille et le sommeil, un état mixte où notre âme réfléchit encore, mais nos pensées pâles et comme fantastiques n'offrent, pour ainsi dire, que l'ombre

des pensées; ce fut pendant cette rêverie vaporeuse que Clotilde examina quel sentiment elle portait au beau Juif.....

« Je le protège !.... se disait-elle, » il est reconnaissant... S'il vient » toujours, je serai contente !... ce » bonheur me suffira... Car je ne » puis l'aimer !... Cependant, qui » pourrait savoir le secret de mon » cœur ?... personne.... » Elle s'endormit néanmoins, sans convenir avec elle-même, qu'elle aimât le beau Juif.

Le lendemain, un faible souvenir de cette pensée fugitive s'offrit à Clotilde, elle s'en indigna, elle courut à sa croisée, et... l'Israélite à

genoux frappa ses regards; sa contenance semblait dire : « Je ne veux que de l'espoir... Ne tuez pas mon bonheur !... grâce !..» — « Le courroux de la jeune fille se dissipa comme un nuage fugace. Aussitôt Nephtaly retiré, Clotilde ouvre elle-même la fenêtre, y voit des fleurs nouvelles ; en respire l'odeur délicieuse, les touche, et les jette, afin que Josette ne les aperçoive pas. — « Nous verrons s'il aura de la constance !.. » — se dit-elle. Et, sans achever, elle se remit au lit en sifflant Josette... La curieuse Provençale accourut et ne manqua pas d'ouvrir la fenêtre de la Coquette la première.

— Madame, il n'y a plus de fleurs

aujourd'hui!... s'écria la suivante.

— Probablement ce sont des oiseaux qui les apportèrent hier pour commencer leur nid.

Josette fit un sourire d'incrédulité, sans cependant concevoir pourquoi, s'il s'en trouva la veille, il ne s'en trouvait plus le lendemain ; elle douta par instinct...

A ce moment le jeune chevrier fit réclamer, par Bombans, la faveur de remercier la princesse.

— Madame, dit le pâtre avec des manières et un son de voix qui n'annonçaient pas la rusticité d'un vilain du quinzième siècle, qu'il me soit permis de vous témoigner ma reconnaissance!... Il s'arrêta presque interdit de la beauté de Clotilde;

cet embarras est la louange qui flatte le plus; aussi la princesse sourit.

—Madame je vous souhaite, continua t-il, le seul théâtre digne de vos charmes, une cour brillante. J'ai vu celles de l'Europe!... partout, je vous assure, vous auriez la palme de la beauté. Adieu madame. *Raoul* cherchera quelque jour à s'acquitter : puisse l'occasion se présenter bientôt!...

— Ne m'aviez-vous pas dit que c'était un chevrier ?

— Oui, madame!..

— *Raoul!* s'écria la princesse pensive, quel est ce nom!.........

****

Pendant six jours le beau Juif ne

cessa de venir, chaque soir, contempler la croisée de Clotilde, et chaque matin, les fleurs les plus belles et les plus rares l'embellirent; chaque matin, elles furent jetées sans aucune pitié...

Le soir du sixième jour, Nephtaly les voyant encore dédaignées, chanta la romance suivante, au moment où Clotilde allait s'endormir, après avoir contemplé le juif pendant deux heures entières, en croyant toujours ne le regarder qu'un moment.

Je me fais un devoir de copier cette romance telle qu'elle est dans les manuscrits des Camaldules, sans chercher à la rajeunir; c'est une

des plus fameuses chansons d'un spirituel troubadour de Provence.

Ie ne fay rien que requérir,
Sans acquérir
L'aueu d'amoureuse liesse,
Las!... ma maytresse,
Dictes quand est-ce
Qu'il nousplaira me secourir;
Ne fay rien que le requérir.

Vostre beaulté qu'on uoit flourir,
Me fayct mourir:
Ainsy j'ayme ce qui me blesse;
C'est grand' simplesse,
Mais grand'- liesse,
Pourueu que me ueuillez guarir.
Ie ne fay rien que requérir.

La pureté du chant de Nephtaly, la douce mélancolie de l'air, la naïveté des paroles, le murmure gracieux de sa voix flexible et les

accords de son luth, plongèrent la princesse dans une extase ravissante. Le beau Juif avait cessé, que Clotilde crut entendre errer dans les airs des restes de cette mélodie enchanteresse.., Au tendre refrain de l'Israélite, elle se reprocha sa cruauté, et résolut de ne plus jeter les fleurs...

— Mais à quoi cela servira-t-il..? se dit-elle, à lui donner de l'espoir... Que d'idées ce mot entraîne à sa suite...! Ne suis-je pas sûre de mon cœur..? Quelle distance entre nous!... Sa qualité de Juif est le marbre funéraire de tout sentiment excepté ma pitié... mais...

Une jolie gondole, tourmentée

par les vents étésiens, est une image fidèle de l'âme de Clotilde... Elle s'endormit pour ne plus réfléchir. Qu'a-t-elle décidé....? D'accepter les fleurs et de *laisser faire aux Dieux*.

Un négociant, au milieu d'une foule de spéculations; à la veille de proclamer sa banqueroute, source de fortune; ne sachant ni ce qu'il a, ni ce qu'il doit; tenant encore à l'honneur; tremble de se convaincre et prolonge son incertitude!... ainsi de Clotilde!............(1)

---

(1) Il existe une lacune.

CHAPITRE VII.

L'air siffle, le ciel gronde et l'onde au loin mugit,
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues,
La foudre étincelante éclate dans les nues,
Et le feu des éclairs et l'abîme des flots,
Montraient partout la mort......

(Voltaire, *Henriade, chant Ier.*)

La terre est le grand cercueil que nous prépara la nature.

(*Anonyme.*)

Au petit jour, Clotilde se lève. . . incertaine, elle n'ose approcher de la fenêtre. . . . . Sa conscience lui reproche chacune de ses pensées, l'état de son cœur, et de n'être plus auprès de son père; à peine paraissait-elle un instant le soir! Il est vrai

qu'elle chantait au bon vieillard des tensons et des ballades où l'amour jouait un grand rôle, et que Jean II trouvait, dans la voix de sa fille, un charme extraordinaire. . . . . . . Etait-ce assez ? . . . . Abandonner son père pour contempler l'endroit où se pose un Juif! . . . . Mais le monarque ne s'apercevait pas de l'absence de sa fille !... Des conseils se tenaient fréquemment, et Clotilde ignorait que son mariage en fût l'objet !.... Ainsi parlait la voix de la conscience. . . . . . et Clotilde n'en hésitait que davantage ; elle attend que cette voix secrète se taise, pour ouvrir un peu le rideau. . .
— Tu vas faire un pas, criait-elle

toujours; ce pas te mène vers le *don d'amoureuse liesse*, de même que le premier pas de la vie mène vers la mort. . . . En prenant les fleurs tu proclames que ton cœur n'est plus vierge ! . . . Attends au moins qu'il soit parti ! . . . .

Maugré cettuy sage aduertissement, la pucelle feit ung male pas. Elle se délibéra de tirer le ridelet moult doulcettement, et, par le pertuiz, vist le soulas de son cueur : elle gorgia ses oeilz de ce Juif, qui l'affoloyt, en l'esguardant ores-cy ores-là...... tant, qu'on l'auroyt cuydé incongneu à la bachelette.... Ce repast d'amour paracheué ; son cueur se mollifia, à donc sa cons-

cience, qui douloyt se tinst mute et quoye (*coie*), *ung aultre appetist occyt ses clamours*. . . . Les bons Camaldules ne disent pas quel est cet appétit.

Au moment où le beau Juif s'élançait sur la crevasse protectrice, après avoir salué la fenêtre d'un geste plein de mélancolie ; le bruit de la croisée, bien qu'ouverte avec précaution, retentit légèrement, et le fit retourner sur-le-champ ; l'attention le rendit immobile. . . La princesse se rejetta dans sa chambre, et n'osa pas revenir, de peur d'être aperçue. . . . .

Attirée cependant par une force invincible, elle s'approche à petits

pas et s'arrange de manière à ce qu'un seul de ses yeux lance un regard fugitif... Nephtaly se trouvait toujours sur la crevasse périlleuse ; et sans voir que la mer atteignait son pied, tout entier à l'espoir, il attendait, avant de partir, s'il se réaliserait. . . . . Deux heures se passent . . . . . il est encore là. . . . L'imprudent oublie l'heure du départ! . . . . Que n'oublierait-on pas, pour jouir de l'aspect de sa *bienfaitrice !...*

Les fleurs sont sur l'appui gothique de la fenêtre ogive ; Clotilde les dévore de l'œil et brûle de les tenir, par cela même qu'elle ne le peut pas. Elle tâche d'en aspirer

l'odeur délicieuse ! . . . . de temps en temps une secrète œillade lui découvre la constance de Nephtaly. . . Tout à coup, elle songe que Josette va venir et verra les fleurs qu'elle a décidé de ne plus flétrir.

O génie féminin, nous devons te rendre les armes ! . . . . Lecteur, cet aveu devient précieux, car il échappe à des moines . . . . Clotilde s'habille elle-même à la hâte ; elle ordonne à Josette de la suivre ; et les deux jeunes filles se rendent sur la petite plate-forme qui régnait au bas du château, du côté de la mer. Clotilde veut y respirer l'air frais du matin et cueillir des fleurs ;

Clotilde aime les fleurs ; elle en désire chez elle, et ne conçoit pas qu'elle s'en soit passée jusqu'ici ! Ne lui faut-il pas garnir deux magnifiques vases de cristal qui sont sur son prie-Dieu ? Josette trouve ce goût bien subit ; néanmoins, elle aide la princesse, et Clotilde remonte avec un charmant bouquet, en éloignant toutefois la suivante, sous un prétexte quelconque.

Elle rentre, et, pleine de dépit, jette dans la mer les fleurs qu'elle vient de cueillir ; l'onde les emporte en les balançant. . . . . . Nephtaly, du haut de sa falaise, a vu la blanche main de Clotilde lancer les fleurs : il se plonge dans la mer

pour saisir ce trésor! . . . . La princesse court à l'autre fenêtre, s'empare avidement des fleurs de l'Israëlite, et les sent avec une sorte de délire. A la voir, on dirait qu'il existe pour elle une odeur de plus dans la nature! . . . .

— Il n'y est plus, s'écria-t-elle, en jetant un regard furtif sur la crevasse.

A peine a-t-elle prononcé ces mots, que Nephtaly, mouillé par l'onde amère, reparaît le bouquet à la main; il en secoue l'eau salée, le met au soleil levant; il se tourne vers la fenêtre qu'il aperçoit à peine, la salue par son refrain; et, son attitude toujours respectueuse,

semble dire : J'ai plus que je n'espérais ! . . . Tous ses gestes exprimèrent la joie d'un cœur en délire : cette joie n'offensa point Clotilde, parce qu'elle était joyeuse sans savoir pourquoi. . . .

La douceur de ces petits riens, qui sont de grands événemens d'amour, répandit un tel charme, que la princesse ne songea point combien le hasard l'avait compromise. « Peut-être, lui dit sa conscience, que le Juif n'a pas vu que ses fleurs étaient acceptées ! . . . . l'honneur est encore sauf ! . . . »

Clotilde regardait toujours cette crevasse, maintenant déserte ; et le reste de l'innocente volupté qui

saisissait son âme l'empêcha d'entendre que Josette avait exécuté ses ordres; enfin, elle revint à elle, et Josette revêtit sa maîtresse de la même parure qu'elle portait le jour de la rencontre du beau Juif, en observant toutefois qu'il manquait un gland à la tunique.

Clotilde rougit. . . . Pourquoi rougir? . . . *Qui aime le die!* . .

— Madame. continua Josette, il y a huit jours que vous n'êtes sortie? . . .

— C'est vrai. . . . . Mettez de l'eau dans les vases de cristal . . .

— Madame, sortira-t-elle?.....

Cette question fit penser à la princesse qu'elle n'avait pas encore

parcouru les périlleuses falaises que le Juif affrontait chaque jour pour arriver à cette rocaille, où le diable seul parviendrait, si des hommes passionnés ne valaient pas mieux que le diable.... Elle résolut donc d'aller visiter les chemins que prenait l'Israëlite, et répondit : « Oui, je sortirai.... »

Josette fit une jolie petite moue, que je traduirais volontiers ainsi :

« Peste soit du service des prin-
« ces ! on a un rendez-vous et l'on
« ne peut y courir. Les rendez-
« vous sont la vie d'une Proven-
« çale ; faut-il m'en priver ! ....
« Vivre sans amour, c'est mourir
« d'avance ! ... »

Alors la soubrette se hasarda à demander :

— Madame, aurait-elle la bonté de me permettre d'aller voir un de mes oncles à Montyrat ?

— C'est bien loin pour vous. Vous êtes d'une hardiesse ! . . . Quelqu'un vous accompagne-t-il ?

— Oui, madame, répliqua l'amoureuse Josette.

— Si le comte Enguerry vous rencontrait ?

— Que voulez-vous qu'il me prenne ?...... La princesse ne dit mot. Mais, se souvenant de l'embarras et de la rougeur de Josette, au seul nom des soldats d'Enguerry, le jour de la rencontre de Nephtaly.

— Josette, répliqua-t-elle en se saisissant de sa main, vous avez des secrets et vous me les cachez ?..

— Madame, s'écria la fille de l'intendant, par grâce, ne les demandez pas ? demain, je vous ouvrirai mon cœur. Permettez que j'aille à Montyrat ; mon père me remplacera pendant votre promenade.

— Mon enfant, répondit Clotilde émue des pleurs de Josette, va partout où tu voudras. . . . Votre cœur ne m'appartient pas, et la pensée est la seule chose qui soit hors du domaine des rois.

— Ah ! madame, dit Josette en se tordant les mains, mon cœur est bien à vous ; Dieu du ciel ! en dou-

tez-vous ?.... je vous aime comme *lui !..*

Heureusement pour la Provençale, Clotilde se trompa sur le sens de ce dernier mot, et Josette ne jugea pas à propos de la tirer de son erreur, en l'instruisant de ses amours avec le Barbu.

Aussitôt son service fini, la jeune suivante mit son jupon rouge, son joli corset, et courut à Montyrat avec toute l'ardeur des filles de ce pays des amours. . . . .

Les ministres, occupés à tenir conseil, ne purent accompagner Clotilde. Alors, le docteur Trousse, Castriot et l'intendant, reçurent

l'ordre de suivre la princesse de Chypre.

Hercule Bombans, jugeant qu'il était en grande faveur, ne voulut rien négliger pour s'y maintenir. Clotilde, aimant la toilette, il se revêtit d'un pourpoint à gros boutons, tout neuf depuis deux ans; il mit ses belles braguettes, découpées et garnies de ferrets d'argent; il sortit de son coffre des bas pers et de riches souliers à la polonaise, qui, depuis, furent appelés à la poulaigne, et une fraise brodée par sa fille. Il s'alla promener fastueusement dans les cours, en jouant avec sa médaille et son bâton de majordome, aux armes

de Chypre; ayant soin de se faire voir aux gens, afin de leur imprimer du respect; il fut même, à ce sujet, un peu plus hargneux que de coutume; il regarda le temps avec anxiété, et ne se rassura qu'à l'aspect de l'azur du ciel.

La princesse ne tarda pas à passer, suivie de Castriot et du docteur Trousse. Elle avait à la main deux des fleurs les plus rares, apportées par le beau Juif; et, de temps en temps, elle les sentait avec un visible plaisir.

— M. l'intendant est d'une somptuosité! . . . . . . s'écria Clotilde en apercevant Bombans.

— Ah! madame, je dois encore

le prix de cet habillement, répondit l'avare effrayé.

— Il faut acquitter vos dettes...

— Cela lui attaque les nerfs !... observa Trousse.

— Hélas ! quand on est pauvre... L'intendant se tut, parce qu'il prévit un orage, d'après les regards de l'Albanais.

Clotilde prit à travers le parc et se mit à gravir le pic de la Coquette ; son pas léger, animé par le désir, était trop rapide et fatiguait horriblement le pauvre Trousse, dont le ventre pouvait passer pour un second lui-même ; pour ne pas déplaire, il souffrit en silence.

La princesse, parvenue au sommet, put juger des difficultés inouies que le beau Juif avait à surmonter, pour arriver seulement à la crevasse, qui altérait la pureté de l'angle droit formé par le coin de la Coquette ; la pente rapide de la falaise ne laissait, pour tout chemin, que de rares inégalités et des sables mouvans, dont les éboulemens annonçaient les pas de Nephtaly... après un demi-quart de lieue de cette cote, on apercevait alors un chemin moins dangereux, car le bord de la mer offrait des déchiremens de terre, des anfractuosités et des grottes curieuses, parmi lesquelles on distinguait le *rocher du Géant*, dont

le sommet avait l'air d'une immense tête d'homme courbée vers la mer; ce caprice de la nature effrayait la vue par sa bizarrerie ; jusque-là l'on ne découvrait aucune trace humaine..... quelques plantes maritimes, des mousses, des algues et des coquillages diminuaient, par un simulacre de végétation, le jaune foncé des rochers et l'horreur de ces lieux sauvages.

La princesse remarqua les vestiges des pieds et des mains de Nephtaly. L'idée, d'essayer à courir le même danger que le Juif, lui sourit; mais lorsqu'elle la manifesta, Trousse et l'intendant se récrièrent :

— Madame, c'est risquer d'at-

taquer vos nerfs très-fortement par la peur de la mort que vous allez affronter à chaque pas; et *moi*, comme médecin, je m'y oppose; songez donc que *moi*, gros comme je suis, je ne pourrai jamais descendre.

— Tu rouleras, dit Castriot.

— Madame, observa Bombans, mon habit. . . . . . Un regard terrible de l'Albanais glaça le visage jaunâtre de l'avare.

—Un désir de la princesse est un arrêt du destin pour nous!—Ayant dit, Castriot s'élança après Clotilde, qui, légère comme un faon, sauta d'inégalités en inégalités, en imprimant la marque de son joli pied sur les traces de celui de Nephtaly.

La princesse ayant un peu froissé les deux fleurs qu'elle tenait à la main, les mit dans son sein, prévoyant qu'elle s'aiderait de ses mains, pour suivre le chemin du Juif.

Trousse et l'intendant, effrayés, restèrent sur le haut de la falaise, à se regarder l'un l'autre, pour se donner du courage.

—On risque de tomber à la mer! s'écria le médecin.

—Si ce n'était que cela... répondit tristement Bombans, mais mon habit, mes souliers!.... *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*

— *Moi!* . . . . je suis trop gras pour dégringoler; la masse totale de mes nerfs m'emportera jusqu'au

fond de la Méditerranée, mais vous!

La princesse et Castriot riaient de l'embarras des deux poltrons. — Descendrez-vous? cria l'Albanais, puisque cela plaît à madame : descendez, ou je remonte!

— Oui!... répondit le docteur, plus effrayé de la menace que du danger; *moi*, je descends; et le pauvre Trousse, recommandant ses nerfs à l'Eternel, roula comme une boule, sans s'inquiéter des déchirures de son pourpoint noir. Heureusement Castriot le retint, car il eût dégringolé jusqu'au fond de la mer.

Pour l'intendant, il s'aida de ses pieds et de ses mains, en ayant

soin que ses habits ne fussent pas souillés; mais il ne put empêcher que la moitié de la collerette ne se déchirât, et qu'une des pointes de ses souliers ne restât, pour échantillon, sur un caillou maudit.

C'était un curieux spectacle de voir ces quatre personnes errer au-dessus des flots : Bombans et Trousse marchaient comme sur des charbons ardens ; la peur leur donnait des vertiges ; mais le cœur de la princesse battait de joie..... Elle voulut aller jusqu'à ce qu'elle ne vît plus de traces de la marche du Juif. Pendant qu'ils s'avançaient vers le rocher du Géant, ou les guidaient les pas de l'Israëlite, un

immense nuage noir envahissait les cieux : il semblait qu'une déesse malfaisante étendît un crêpe funèbre marqueté de ces petits nuages blancs, que l'on nomme fleurs d'orage. Quand Clotilde et sa suite aperçurent le jour cesser derrière eux, les flots de la mer s'agiter par des mouvemens intestins, et bouillonner, en enfantant de grosses vagues qui, semblables à des moutons bondissans, couraient les unes après les autres, ils se retournèrent, et l'effroi les saisit ! . . . . . Castriot lui-même trembla pour sa maîtresse, parce que tout courage devenait inutile ; nul doute que les torrens de pluie allaient rendre la falaise

impraticable et les entraîner dans la mer. Chacun se regarda avec cette muette horreur que cause la vue de la mort; ce silence fut rompu par ces trois phrases qui partirent en même temps :

— Sauvons au moins la princesse!... dit Castriot.

— Et moi! . . s'écria Trousse.

— Mon habit!.. dit l'intendant.

— Voilà donc, murmura Clotilde, les dangers qu'il affronte pour m'apporter ses fleurs!...

A ces mots, les éclairs se succèdent, un bruit horrible s'étend au loin, et l'orage éclate avec une furie sans exemple; le ciel et la mer semblent ne faire qu'un et se

déchaînent en se menaçant l'un l'autre; l'eau ruissèle par torrens, et siffle en tombant. Castriot se dépouille de ses vêtemens, s'accroche à des cailloux pointus et tâche de former un abri pour la tête de Clotilde. . . . . Aussitôt le vent l'emporte, l'Albanais jure ! . . .

La mer s'enfle par degrés, et son onde paraît vouloir atteindre le haut des falaises : les lames menaçantes arrivent déjà jusqu'aux pieds des spectateurs imprudens, tandis que l'eau qui se précipite du haut de la côte, forme des torrens partiels qui creusent le sable et l'entraînent. La petite plate-forme où est Clotilde se trou-

ve sur le chemin de l'un de ces ruisseaux. Le caillou protecteur ne résiste pas long-temps, et la princesse, mouillée, tremblante de froid, tombe, en mettant sa main sur l'endroit de son sein où sont les fleurs qu'elle veut préserver; elle resta, passive comme le rocher qui la reçut durement.

En la voyant étendue, et l'eau se diviser sur sa tête en détachant ses noirs cheveux qu'elle emporte, l'Albanais se mit à pleurer et écumer de rage; il s'enfonça dans le sable jusqu'à mi-corps pour retenir la princesse mourante, et, tirant son sabre, il essaya de renvoyer l'eau qui les envahissait graduellement.

L'intendant, cramponné sur deux cailloux, ne disait mot, tant sa douleur était grande, en apercevant l'eau qui dégouttait de ses vêtemens en absorber la couleur, et la grêle couper les ferrets d'argent qui garnissaient les découpures de ses braguettes. Son œil, suivant cette couleur fugitive qui devenait la proie de la mer, ne se tourna pas une seule fois sur la pâle Clotilde, dont Castriot protégeait la tête au moyen de son casque.

Trousse, ne s'inquiétant ni de ses habits, ni de personne, roulait son gros petit corps à travers les écueils et les ruisseaux, sans s'occuper de la commotion de ses nerfs; animé

par l'amour de la vie, il cherchait à atteindre le rocher du Géant, dont le flanc ruiné promettait un asile.

Il n'est rien de tel qu'un égoïste en danger, ce qu'il trouve pour lui sert aux autres. Trousse, en arrivant à cette roche salutaire, s'écria :

— *Moi* je suis à l'abri !... Ce mot fit tourner la tête à Castriot; il se dégage du sable, prend Clotilde dans ses bras; et, rapide comme l'éclair qui sillonna la nue dans ce moment, il franchit les obstacles, et parvint heureusement à la roche, car le tonnerre tomba au même endroit où était Clotilde. Les brusques mouvemens de l'Albanais dégagèrent du sein de la princesse une

des fleurs du Juif : au milieu de son épouvante elle en gémit, une larme roula dans son œil quand elle vit cette tendre fleur emportée par l'onde furieuse.

Restait l'intendant, qui, séparé de tout, et presque envahi par la mer, s'écria douloureusement :

— On m'abandonne !... *j'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!*.. mon habit est perdu ; vingt-cinq marcs jetés à l'eau ! Je suis mort ! au moins, mon enterrement et mon cercueil ne me coûteront rien...

Ayant dit, il chercha à gagner le rocher du Géant ; Castriot lui tendit le fourreau de son sabre, et

il aida l'intendant à grimper sur le rescif; mais, dans cette opération salutaire, les deux souliers à la poulaine et la médaille d'or restèrent sur des cailloux, et Bombans les montra du doigt sans rien dire, lorsque la mer les emporta.

— *Moi* je n'ai rien perdu, répondit Trousse à ce mouvement de l'avare, seulement mes nerfs sont agacés ; et les vôtres madame ?... La princesse, presque morte de froid, ne répliqua rien.

Cependant la mer en furie menaçait de son onde blanchissante les endroits qu'on aurait cru les plus inaccessibles ; l'eau, tombant du haut du rocher du Géant, se réu-

nissait dans la grotte, plus basse que sa plate-forme qui saillait dans la mer. A mesure que l'onde s'avance, Clotilde et sa suite, entrant par la petite ouverture de la caverne, se retirent vers le fond... Tout à coup un horrible éclat de tonnerre se fait entendre, il est suivi d'un craquement effroyable, et la masse informe, cette tête du rocher, qui se penchait vers la mer, se détache et ferme l'entrée de la caverne..... Un cri terrible s'élance dans les airs, et l'on aurait pu distinguer l'inévitable *moi* de Trousse. Il servit d'oraison funèbre ; un affreux silence succéda... Cette porte fut la pierre tumulaire de ce sépul-

cre, ouvrage du hasard et de la nature..., et pour que le *ci-gît*, n'y manquât même pas? au-dessus du rocher fendu par la foudre, un jeune et gracieux arbuste lutte contre la furie du vent, au milieu de trois troncs d'arbres déracinés.

. . . .

Dès le commencement de l'orage Raoul s'est élancé vers le château; mais comment trouvera-t-on les victimes ?. . . .

Le ciel se nettoie, l'azur reparaît, les oiseaux chantent, ét la nature a repris sa suavité pittoresque; la mer est calme, et les chèvres de Raoul se suspendent sur les rochers! . . . .

CHAPITRE VIII.

Il monta sur son palefroi,
Prêt à semer l'effroi,
Le carnage et la guerre
Par toute l'Angleterre.
(*Ballade de Nicoplew.*)

Il ne faut pas croire que Sacripanti ne prenait pas ses précautions.
(*Histoire de Sacripanti* .)

N'oublions pas le sire Enguerry-le-Mécréant? Après huit jours de réflexions, il résolut de partir pour le château de Casin-Grandes; Nicol et le Barbu reçurent le commandement de la forteresse, et l'ordre de veiller sur Michel l'Ange, et surtout, de ne pas le laisser approcher

de la chambre d'Enguerry. Le Barbu tint l'étrier et le Mécréant prit la route de l'asile du roi de Chypre, en pensant : 1°. Que si le roi de Chypre lui donnait sa fille, il hériterait du royaume, qu'alors ses desseins s'accompliraient ; et qu'il livrerait Michel l'Ange. 2°. Qu'au cas contraire, il serait toujours le maître du cauteleux Vénitien en gardant chez lui le Prince et la Princesse et ne les délivrant qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire, en recevant le million promis ; qu'alors les difficultés qu'il avait trouvées dans les cédules de l'Italien disparaissaient et qu'il serait le maître du sénat vénitien.

3°. Que puisque Gaston II ne s'était pas montré en Provence, depuis huit jours que le Vénitien avait annoncé son arrivée, il pouvait assiéger Casin-Grandes en toute sûreté, s'il éprouvait un refus.

Alors, il donna un grand coup d'éperon à son cheval, et galoppa vers Casin-Grandes, en ôtant toutefois de son casque la branche de cyprès qui l'eût fait reconnaître...

Au bout d'une lieue, l'orage, fatal à la pauvre Clotilde, arrêta la marche du Mécréant, et il se réfugia dans une hôtellerie située à l'endroit où la route d'Aix rejoignait celle de Casin-Grandes....

Fin du premier volume.

CLOTILDE

DE LUSIGNAN,

OU

LE BEAU JUIF.

CLOTILDE

DE LUSIGNAN,

OU

LE BEAU JUIF;

MANUSCRIT TROUVÉ DANS LES ARCHIVES DE PROVENCE

ET PUBLIÉ

PAR LORD R'HOONE.

La femme, entre les biens,
En est un, si plein de muance,
Qu'on ne saurait, par trop de soins
S'assurer sa constance.
(LA FONTAINE, *Contes.*)

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
HUBERT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
seconde galerie de bois, n°. 222.

1822.

CLOTILDE

DE

LUSIGNAN.

CHAPITRE IX.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

(MALHERBE.)

Ie suys ung paoure diable,
On m'écrase à plaisir,
C'est bien espouuentable
Si uous uenez à me trahir.

(*Romance du Lépreux.*)

At regina gravi jam dudum saucia cura
Vulnus alit venis.

(VIRG., IVe. livre.)

La masse de lave qui formait la porte éternelle de la grotte du

Géant, ne joignait pas le haut du rocher assez hermétiquement, pour ne pas laisser pénétrer un peu de jour; mais cette fenêtre légère, en jetant une faible lumière, ne servait qu'à rendre l'obscurité plus affreuse et à faire évanouir tout espoir de salut.

L'humidité de la grotte et la pluie dont les vêtemens de Clotilde sont chargés, ont pénétré jusque dans ses veines; son sang s'est glacé, elle est pâle et froide... Castriot cherche en vain à la ranimer!...

— Trousse!... Trousse!... s'écrie-t-il

Mais le docteur ne l'entend point; il est occupé à fureter, comme une

souris poursuivie, s'il n'est pas quelque fente, quelque trou qui puisse le sauver de la mort inévitable.

—Trousse! répéta Castriot d'une voix formidable.

Celui-ci, pour s'excuser, lui répondit : « Le prince a la bonté de m'appeler maître Trousse. »

— Le malheur nous rend égaux, répliqua le farouche soldat ; arrive donc et vois ce qu'éprouve la princesse ?

Le docteur se dirigea vers Clotilde qui était étendue sur une pierre aussi froide qu'elle ; Castriot, soulevant la tête endolorie de sa bienfaitrice, l'appuya sur ses genoux, en cherchant à rétablir l'ordre par-

mi ses longs cheveux noirs souillés par le sable et parmi ses vêtemens.

— Ses nerfs sont trop faibles pour de pareilles émotions, s'écria le docteur en lui tâtant le pouls ; je le crois bien , car *moi* , je sens que les miens ne sont pas en trop bon état , de semblables pensées sont trop fortes, l'âme n'a qu'une somme d'énergie, et....

— Imbécile ! reprit Castriot , pense-t-elle maintenant ?

— Non ....

—Alors elle devrait bien se porter selon ton jargon.

—Aussi , *moi* , je prétends que les morts se portent comme il faut.

— Serait-elle morte ? s'écria

l'Albanais ; et ses yeux étincelans effrayèrent Trousse, qui se hâta de répondre :

— Je ne dis pas cela, mais moi !

— Il ne s'agit pas de toi, guéris la princesse.... ou sinon.... Il caressa son sabre.

— Comment voulez-vous que je la guérisse si le sang est figé dans les divers coins où il est distribué pour toujours!... et d'ailleurs, Castriot, voyez cette prison ? C'est notre tombeau : moi comme vous, nous allons y mourir ..... Grand Dieu, mourir !... aucun espoir !.... Savez-vous ce que c'est que la mort ?

— Et toi, le sais tu ?..

— Que trop, dit le tremblant médecin.

— Et tu penses vivre !... s'écria le soldat, lâche !... Si quelque chose est rien, la mort est encore moins.

— C'est bien facile à dire, mais vivre est notre plus beau patrimoine, et notre père commun fut juste, car...

— Lâche ! interrompit encore Castriot.

— Qu'a de plus que moi le plus grand roi du monde ?... Dans le vivre, je ne le cède qu'à Dieu !.... Lui !... il vit toujours.

— Lâche ! répéta Castriot en caressant son sabre.

A ce moment, un léger bruit se

fit entendre , et le docteur tressaillit d'espérance pour lui-même.

— Serais-je sauvé !... dit-il.

L'Albanais s'écria : « Pourrait-elle l'être !... » en ne pensant qu'à sa bienfaitrice. Ils prêtèrent une oreille attentive : mais, c'était l'intendant qui secouait ses habits, en pressait l'eau, tâchait de les sécher et de les brosser, en se servant alternativement de chacune de ses manches; il comptait combien il lui manquait de ses ferrets d'argent...

— Au moins, murmurait-il, je ne craindrai plus la corde !..... je mourrai de ma belle mort ; et, encore, vivrais-je au moins trois jours sans rien dépenser ?...

Castriot, tout en colère, réchauffait la princesse en répétant: Le lâche!... Enfin, un rayon de soleil perçant le voile épais des nuages, fit voir, au fidèle Albanais, Clotilde ouvrant ses deux beaux yeux bleus affaiblis par la souffrance!...

— Où suis-je?.... dit-elle d'une voix douce.

— Hélas! madame, *je* suis rayé de la liste des vivans! répondit le docteur.

— Tais-toi, vieux radoteur; lâche! n'effraie pas les autres. Madame, dit l'Albanais en se tournant vers Clotilde, nous sommes en danger. . . . . mais vous vous sauverez peut-être . . . .

— Et comment? s'écria Trousse; les morts n'ont jamais levé leur marbre funéraire! . . .

A ces mots, Clotilde leva les yeux sur les flancs rougeâtres de cette espèce de tombe, et chacun l'imita Cet aspect lugubre n'attrista point la princesse. . . . . En général, la jeunesse, insouciante et gaie, ne conçoit pas la mort; au printemps de la vie on ne voit partout que des roses! . . .

— C'est un bienfait du ciel. murmura-t-elle; que de malheurs cette mort m'évite! *Ah! je sens que je l'aurais aimé!* . . . . . . Je meurs au moment de goûter le festin de la vie. ! . . . . . N'im-

porte, je me retire enivrée ! oui, si l'existence réside en l'usage, j'aurai vécu huit jours pleins ! huit siècles !... *et, je serai pleurée !...*

A cette pensée, elle tire de son sein la fleur de l'Israëlite et la sent avec délices ; pour elle, cette fleur possède un charme rare, elle semble cueillie sur les bords du Léthé, car Clotilde oublie le danger présent, et son âme, tout en proie à des voluptés idéales, déguise l'horreur de cette tombe, en brodant de fleurs le suaire dont s'enveloppe son amour sans espoir.

— Madame, murmura le docteur, quelle horrible situation pour un homme qui n'a pas gaspillé sa vie

de la perdre par un tel événement!.

— Mon pauvre maître Trousse, je sens combien je suis coupable; j'ai causé votre perte; j'en suis au désespoir!....

L'intendant se rapprochant de Clotilde, s'écria: « *J'avais bien dit qu'il m'arriverait malheur!* ...» Puis, il s'assit sur une pierre avec une résignation morne.

Le silence régna dans la grotte, comme si personne ne l'habitait; et ces malheureux se jetèrent des regards désespérés; la princesse seule avait sur ses lèvres appâlies, le doux sourire des amours; sûre de mourir, elle se livrait toute entière au charme de s'avouer sa flamme inno-

cente, et ses yeux brillaient de joie......... Elle repassa dans sa mémoire les moindres événemens de ces huit jours, et s'environna de tous les enchantemens de l'amour...

Castriot pleurait de rage en voyant le visage gracieux de sa maîtresse.

— Elle a plus de courage que moi!... se disait-il, et, voilà les Lusignan perdus!...

Il se lève, et suivi de ses compagnons d'infortune, ils se hissent près de la fente du rocher, et s'écrient à la fois, avec toute la force du désespoir :

— Au secours!.... Ils entendirent les sons de leur voix s'éten-

dre sur la vaste plaine des eaux, et les échos des montagnes les prolonger.... Point de réponse !...

Trois fois ils crièrent, et trois fois l'imperturbable silence de la nature leur signifia qu'ils devaient mourir ! ...

Alors la rage s'empara de leurs cœurs, ils assemblèrent leurs forces contre le rocher, et, semblables à ces enfans qui frappent la pierre dont ils sont blessés, ils déchargèrent leur fureur sur cette masse de lave, en cherchant vainement à l'ébranler : le destin n'est pas plus inflexible !.... Castriot, tirant son sabre, essaya de miner la fente légère, mais il s'aperçut que ce ro-

cher de granit userait son sabre, avant d'avoir laissé place pour le passage d'une souris.

Le découragement se glissa dans leurs âmes et en consuma la force, aussi rapidement que le feu dévore un toît de chaume. Ils revinrent prendre leurs places et l'attitude du désespoir ; leurs yeux fixes regardèrent la terre en paraissant craindre l'aspect de ce groupe de douleur faiblement éclairé..... Cette lueur fugitive, ce rayon fluet était l'image du peu de vie qui leur restait !... les plus tristes réflexions vinrent errer dans leur imagination et le silence de la mort régná par avance ! . . .

Oublieuse du danger et toujours

suspendue dans un monde idéal, la princesse en fut tirée par la vue de la douleur morne de ses compagnons. « Mes amis, leur dit-elle sans que sa voix enchanteresse fît impression sur leurs âmes, car nul mets n'a de goût pour un condamné; mes amis, pourquoi nous attrister, si notre douleur ne change pas l'arrêt du destin ? . . . Vivons toute notre vie ? la dernière heure est quelquefois la plus suave ; il est un charme dans les adieux ! . .

—Ah ! madame, vivre est tout !.. s'écria le docteur.

— Si cependant on gagnait à mourir ?... dit l'intendant.

— Peut-être ! . . . répliqua Cas-

triot; après tout, les mortels se passent le flambeau de la vie les uns après les autres; dans quel but?... nous l'ignorons....

A ce mot, le silence de la vie ne fut plus interrompu. . . . .

. . . .

. . . . (1).

Trousse s'écria : J'ai faim! . . . La voix de l'égoïste avait une expression qui faisait frémir.

— Et vous, madame? demanda l'Albanais à Clotilde.

— Je souffre et je me tais!... répondit-elle d'une voix altérée.

— Entends-tu?... dit l'Albanais

---

(1) Il y a dans le manuscrit une lacune.

au docteur avec un regard de reproche. — Les boyaux de la jeune fille retentirent de ce bruit qui précède l'extrême faim !...

A cet avertissement, Castriot, fronçant ses noirs sourcils, jeta de temps en temps des regards avides sur Hercule Bombans et le docteur Trousse, en les comparant l'un à l'autre.

Le pauvre docteur ne les comprit que trop, et l'Albanais n'avait pas besoin d'y ajouter, pour commentaire, cette caresse habituelle qu'il faisait à la poignée de son sabre.

— Moi !... je ne suis pas très-gras, observa Trousse en trem-

blant, et ces événemens, en agaçant mes nerfs, auront rendu ma chair très-coriace, car j'ai soixante ans!... ajouta-t-il en se vieillissant de vingt ans.

— J'en ai soixante-dix! s'écria Bombans effrayé.

— Cela ne changera pas ma résolution, dit l'impitoyable Castriot; aussitôt que la princesse ressentira la faim, je tuerai Trousse, comme le plus gras; l'intendant après Trousse, et moi-même après l'intendant!...

— Qu'entends-je? s'écria Clotilde. Castriot, j'aime mieux cent fois périr!...

— Non, madame,... dit l'Al-

banais, avec l'accent immuable du destin.

— Castriot, je vous ordonne,... répliqua-t-elle en pleurant.

— Madame, dit-il en tirant son sabre, je suis le maître, et...

A ces mots la princesse s'évanouit... Castriot croyant que c'était de besoin, brandit son sabre..... Trousse et l'intendant, se comprenant par un regard, se jetèrent sur l'Albanais furieux, pour lui arracher son arme... Un combat s'engagea sur le cadavre de Clotilde...

La lutte ne fut pas longue; Castriot, se reculant de trois pas, abattit, d'un coup violent, l'intendant, qui tomba par terre; et rou-

lant des yeux animés par la rage, il levait son sabre sur le col de Trousse, lorsque la princesse, se relevant, arrêta son bras en s'écriant d'une voix déchirante : « Je n'ai plus faim!... »

A ce moment, un horrible craquement retentit; et son bruit semblait annoncer de nouveaux malheurs; le fond de la grotte parut se mouvoir; la princesse fut joyeuse, en pensant qu'ils allaient tous mourir d'un coup. L'intendant, malgré sa résignation, et le pauvre Trousse, tremblèrent comme les feuilles en novembre, et Castriot éleva ses mains pour soutenir la voûte au-dessus de la tête de Clotilde!...

Le flanc de la grotte se retira comme par enchantement, une lumière vive illumina ce théâtre d'horreur, et, du milieu d'un palais souterrain, l'on aperçut, comme un Dieu protecteur, le beau Juif, environné d'un nuage de lumière et d'une auréole céleste !... Soudain un cri de joie frappa la voûte, rendue moins sonore par les ornemens de tout le luxe de l'Orient. En effet, les étoffes les plus précieuses, plissées avec élégance, forment un dais de pourpre et descendent en tapissant les parois volcaniques de la grotte. Tous les plis ondulés de l'étoffe se rattachent, au milieu de la voûte, à une rosace d'or du plus

beau travail, et de cette rosace pend une lampe d'argent, remplie d'huile odorante ; un magnifique tapis de Perse déguise le sol poudreux ; tout à l'entour de cet appartement règne un divan en bois d'ébène enrichi d'or ; des coussins moelleux et à glands de soie y sont à profusion ; aux quatre coins, s'élèvent des colonnes brisées ; elles supportent des trépieds d'or d'un goût exquis, d'où s'échappe la fumée bleuâtre des parfums de l'Arabie ; des vases précieux, des pierreries, des curiosités, des livres, embellissent cette délicieuse retraite !..... L'étonnement a saisi chacun, et l'intendant reste la bouche béante devant tant

de richesses..... Ce coup d'œil fut l'affaire d'un moment!...

— Madame!....... dit l'Israélite aussitôt qu'il parut; je n'hésite pas à vous découvrir un asile devant lequel, depuis deux cents ans, ma famille vit expirer la haine de la terre et le pouvoir des rois!... Je sais, qu'en vous sauvant, je perds tout, car l'intolérante persécution et la haine n'ont point de mémoire dans le cœur.... Lorsqu'on nous poursuivra, ce refuge, fruit de la prudence de mes ancêtres, ne sera plus impénétrable, et nos richesses seront la proie de nos persécuteurs. Mais, j'éprouve une douceur extrême à tout sacrifier pour votre

vie ! . . . elle vaut tous les biens de la terre et tous les Juifs qui l'habitent ! . . . . Venez, ô ma bienfaitrice ! venez, je vais vous rendre au jour. . . . . . Quel que soit le faible luxe qui décore ces parois, rien n'est beau que le ciel, et vous croirez, comme moi quand je sors, assister au premier jour de la création. . . .

Il aurait pu parler cent ans. . . . cent ans Clotilde l'eût écouté!.... N'en croyant pas ses yeux, elle contemple le beau Juif d'un œil affamé.... . Elle le quitte un instant pour parcourir, d'un regard curieux, cette demeure qui recèle Nephtaly. Sur une table d'ivoire et

d'or, elle remarque son bouquet placé dans un vase murrhin et tout près d'un luth précieux dont elle entendit, naguères, les tendres accords..... A cette vue, une joie céleste s'empara de son âme, et Castriot attribua l'oscillation de son sein, à la surprise de devoir la vie à un Juif.

Avant que l'on entrât, le bel Israélite s'élance, et la princesse inquiète le vit se diriger vers sa place habituelle; il ôte, avec une soigneuse précipitation, le gland de la tunique qui se trouvait, comme une relique d'amour, posé sur un coussin précieux; songeant que ce

talisman pourrait être reconnu, il le cacha sous son luth.

Cette délicatesse de sentiment toucha plus Clotilde, que le soin qu'il avait eu de lui sauver la vie; elle comprit que cet homme l'aimait pour elle-même, et que la vanité cédait à l'amour.

Aussi, quand il revint, Clotilde tirant de son sein sa fleur chérie, la sentit, en souriant de ce doux sourire produit par la seule volupté de l'âme. . . . . En reconnaissant la fleur qu'il apporta le matin, le beau Juif change de couleur, il pâlit et s'écrie :

— Ah! je sens que l'on peut mourir de plaisir! . . . . . . quand

on a sauvé sa bienfaitrice, ajouta-t-il en remarquant l'œil ardent de l'Albanais. . . . . Ai-je besoin de dire que Clotilde le comprit ? . .

Ces mouvemens furent rapides et incompréhensibles pour les trois spectateurs, qui, du reste, ne se lassaient pas d'admirer ce lieu qui semblait le trône du roi des Gnômes.

— Je suis lasse et veux me reposer un moment. . . . . . dit la princesse, en courant s'emparer avec avidité de la place que le froissement des coussins indiquait être celle du bel Israélite ; elle s'y pose complaisamment, étale ses bras d'ivoire en foulant la pourpre ; et

regarde les riches ornemens, le luth, les vases, surtout les fleurs qu'elle jeta le matin dans les flots... et qui semblaient l'amulette protectrice du Juif....

La douceur des parfums; la gracieuse recherche de ce lieu tout plein de Nephtaly; sa présence; le souvenir du danger qu'il venait de prévenir; et, plus que tout cela, la correspondance secrète de leurs âmes embellissaient ce moment d'un charme inexprimable: la princesse ne pouvait s'empêcher de porter fréquemment sa vue sur Nephtaly, qui fit asseoir ses hôtes sur des coussins, et leur présenta de l'hypocras et du vin de Chio...

Quant à lui, il resta debout dans une humble contenance.

Gracieux Raphaël ! toi seul pourrais rendre la molle langueur des regards du Juif et de la princesse, et cette attitude extatique qui dévoile l'amour...... Mille pensées légères comme les bizarreries d'un songe, voltigèrent dans leur imagination, et ces pensées leur furent communes. Si Nephtaly rêva des baisers imaginaires savourés sur la bouche de rose de Clotilde, . . . Clotilde retint Nephtaly dans ses bras ; elle le pressa, posa cette tête charmante sur son sein palpitant.... et son chaste cœur ne devina pas de plus suaves voluptés ! . . .

Ce sont ces idées involontaires qui, retenues captives par la pudeur, font briller nos yeux du feu de Prométhée. En vain Clotilde veut les chasser ; un malin démon les enfante à plaisir, et, quoiqu'elle détourne souvent ses regards de dessus le Juif immobile, ce démon la pousse à lever ses yeux plus souvent encore. . . . . enfin elle s'écrie d'une voix enchanteresse :

— Nephtaly ! . . . . Autant elle eut de joie en prononçant ce nom, autant en ressentit le Juif en s'entendant nommer par Clotilde....... Nephtaly, je vous donne l'assurance que votre asile sera respecté : j'oublierai, *s'il se peut*, l'avoir

vu ! . . . . Quant à ces gens, soyez sûr de leur discrétion. . . . . Leur silence sera semblable à celui de la mort dont vous les avez sauvés ! . . .

Le Juif, les yeux toujours attachés sur la fleur avec laquelle la princesse badinait, resta muet, et Clotilde comprit son silence.

—C'est un bien honnête homme! dit tout bas l'intendant en se promettant bien de lui redemander les cinq cents livres qu'il croyait lui être dues. Trousse savourait la vie, et ne répondit rien. . . . . mais Castriot se lève, s'approche de Nephtaly, lui saisit la main et tire son sabre :

—Mon ami, tu n'es plus Juif pour

moi, puisque tu viens de te dévouer pour sauver ma bienfaitrice ; songe que Castriot et ceci te défendront contre tous tes ennemis, lorsque le salut et l'intérêt du prince ne s'y opposeront pas ! ..... Et vous ma bienfaitrice, je sais que vous m'avez recueilli, tenu lieu de mère, que j'ai mangé votre pain de bienfaisance, il me fut délicieux ! madame !... dit il d'un ton plus grave, je crois m'acquitter de tout, en taisant que vous avez été dans la tanière d'un Juif !... du reste, mon silence sera comme mon dévouement.... éternel !...

La princesse le remercia par un de ces regards qui donnentla vie et

qui font naître dans le cœur des ouragans de désirs!.....

— Vous!... reprit Castriot en s'adressant à Trousse et à Bombans qui buvaient toujours, s'il vous arrive d'en lâcher une parole et de nuire au Juif Nephtaly,..... toi Bombans, je déclare au prince que tu possèdes.....

—Chut!... dit l'intendant, j'obéirai!

—Et toi, continua l'Albanais en faisant voir de près son sabre à Trousse, si tu n'oublies pas cet asile, je te trousse.....Tu aimes la vie?...

— Moi...

— Silence! s'écria Castriot, si tu veux vivre!

La princesse et Nephtaly, se dévorant l'un l'autre des yeux, n'entendirent pas ce colloque.

— Si je pouvais l'aimer.... ma vie serait une extase perpétuelle... mais un Juif...le dernier des hommes!.... Ainsi pensait Clotilde !.... — Qu'elle dise, *je t'aime*, et je meurs content !..... Ainsi pensait Nepthaly : et leurs regards trahirent leurs pensées, car, les trois quarts de ce qui se dit en amour s'exprime par l'œil... Aussi Clotilde s'écria-t-elle tous bas :

— L'air de ces lieux est mortel pour mon bonheur ! ... Nephtaly, continua-t-elle à voix basse, en lui montrant le divan pour qu'il

vint s'y asseoir, si vous avez un sentiment généreux pour Clotilde ?... promettez-moi de ne plus venir sur la Coquette.....

Une grosse larme humecta l'œil du Juif et la princesse sentit tressaillir le plus profond de son cœur.

—Madame, répondit-il à voix basse aussi, ma vie vous est consacrée ; lorsque vous me direz : *meurs* !... je mourrai... Toutefois, sachez que c'est me l'ordonner, que de me faire renoncer à votre aspect; l'endroit que vous habitez, est pour moi tout l'univers! et le reste... l'autre monde !

—Nephtaly, combien de fois faudra-t-il donc que vous voyez *votre*

bienfaitrice... Voulez-vous que...

Elle s'arrêta de peur d'en trop dire.

— Madame, vous venez du bord de la mer; si vous en avez compté les grains de sable, vous aurez marqué combien d'années vivra ma *reconnaissance*.

Clotilde soupira.

— Hélas je sais tout ce que me dit ce soupir..... Malheureux, s'écria-t-il en déchirant sa précieuse dalmatique, peux-tu donc oublier que tu es un animal immonde, rebut de la terre, qui te dénie les droits de l'homme!..Depuis le jour que je vous vis, madame, mon cœur m'a convaincu de l'injustice

de la terre!...O Judas! que de malheureux tu as faits!...

— Nephtaly quel est donc votre espoir?...

A son tour il soupira.

— Que devenir?...

A ce mot l'Israélite leva ses yeux et sa main droite vers le ciel comme pour lui redemander, par ce geste, l'égalité de la nature, puis il revint tristement puiser la vie dans l'aspect de la princesse.

—Songez-vous, Nephtaly, que le ciel ne peut rien et que vous devez...

A la contenance du Juif il était facile de voir qu'il allait répondre : « L'amour ennoblit tout, et le temps tire de l'urne du destin les arrêts les

plus bizarres. . . . Si vous deveniez orpheline!. . . . pauvre, abandonnée !... cette retraite...

La princesse le comprit et s'arrêta... Et comme l'homme espère jusqu'au tombeau, Clotilde, écartant tout ce qui pourrait troubler sa pensée, crut entrevoir une ombre d'espérance, que la réflexion devait détruire ; mais, pour le moment, elle s'y livra tout entière et la prudence s'envola en gémissant !...

La modeste retenue du beau Juif qui n'exigeait rien, son culte silencieux émurent le cœur de la princesse, et le donnèrent à jamais à l'Israélite ; cette minute décida de l'âme de Clotilde, sans que la jeune

bachelette s'en aperçût . car elle avait encore un reste de fierté qui l'empêchait de se l'avouer à elle-même.

Castriot; regardant un magnifique clepsydre, s'écria : « Madame, il est bien tard et le roi doit être au supplice !... »

Clotilde se leva précipitamment ; alors l'Israélite furieux brisa l'horloge importune en mille pièces; bien en fut-il récompensé par un regard d'amour!...Ce fut à regret qu'il guida ses hôtes à travers un labyrinthe d'escaliers et de grottes ménagées dans l'intérieur du rocher du Géant. Bientôt Clotilde se trouva dans le cratère d'un volcan éteint... Nephtaly leur

montra la falaise et dit à Clotilde un : « adieu madame !... » qui fit tressaillir jusqu'au terrible Castriot. La princesse salua son libérateur par un geste de main plein de mélancolie; et plus pensive que jamais, elle s'en fut à pas lents !... En sortant de cette rêverie, elle remarqua que ses vêtemens étaient souillés, que sa chevelure en désordre couvrait son sein d'un voile noir, qui laissant des interstices, rendait plus éclatante la blancheur de sa peau satinée : sa tunique mouillée, les algues et les mousses qui ornaient sa tête, lui donnaient l'air d'une nayade; et l'amour avait jeté sur cette scène un tel charme, que le Juif ne s'en était pas

plus aperçu qu'elle... Clotilde se retourna pour admirer la beauté pittoresque des rochers du Géant, bouleversés par l'orage... Alors elle vit le bel Israëlite, qui, plongé dans une extase profonde, la suivait de ses regards; il ressemblait, par son immobilité, à Niobé, prête à devenir rocher!

L'air purgé par l'orage était suave et la mer apaisée; les fleurs exhalaient leurs plus doux parfums; le chant des oiseaux avait quelque chose de voluptueux; enfin la nature semblait solliciter l'attention de Clotilde par cette amoureuse coïncidence...mais non! La jeune fille ne voit rien de tout cela.... son

pied léger foule à peine la terre, et elle paraît dédaigner le ciel, tant elle est heureuse et tant son cœur est chargé de pensées nouvelles!... Le bonheur nous rend presque athées... les infortunés seuls regardent les cieux!

Ce fut alors que Clotilde conçut la vie!... et semblable à l'athlète qui vient pour la première fois aux jeux olympiques, elle admira l'étendue du cirque : l'espérance, aux doigts fragiles, en ouvrit la barrière et son imagination le parcourut semé de fleurs, de même que l'athlète croit à la victoire!..... Mais que d'anxiétés dans l'amour!...Pauvre Clotilde!...

CHAPITRE X.

Et l'on verra venir sur un beau destrier
Un étrange inconnu, de plus bon écuyer;
Beau, bien fait, amoureux, ayant tout le courage
Des fils aimés des cieux, et des rois le lignage!..

(*Prédictions de Merlin, mises en vers par un anonyme.*)

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.
Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

(RACINE, *Athalie.*)

Si les plaisirs peuvent se comparer à des fleurs, la joie d'un père, est un lys d'une pureté, d'une blancheur éclatante.

(ANONYME.)

MALGRÉ tout le plaisir que l'on éprouve à suivre cette charmante Clotilde, l'abrégé des perfections

humaines, il nous faut revenir à cette hôtellerie située au coin de la jonction de la route d'Aix et de celle qui conduit au château de Casin-Grandes.

Le sire Enguerry rongea son frein en entendant son éloge, fait de main-de-maître par plusieurs paysans ruinés; il s'impatienta!... Une femme impatientée ouvre la bouche et ne la referme que pour prononcer indistinctement les mots que lui souffle la colère, mais un homme! . . . se promène sans rien dire. C'est ce que fit le Mécréant. Il marcha de long en large, notant du coin de l'œil les paysans qui le maudissaient, et à chaque fois qu'il

arrivait à une mauvaise fenêtre qui se trouvait contre la porte de l'hôtellerie, il regardait si l'orage cessait, ce qui ne tarda pas ; mais il fallait encore attendre que les eaux fussent écoulées; alors il prit le parti de s'asseoir au coin d'une vaste cheminée.

Une jeune et jolie fille vint aussi chercher un asile dans l'hôtellerie; ses pieds n'avaient aucune tache de boue et ses vêtemens étaient à peine mouillés. C'est cette circonstance qui la rendit l'objet de l'attention générale lorsqu'elle entra ; chacun tâchant de deviner comment il se pouvait que cette petite sorcière eût reçu l'averse sans se

crotter la jambe. . . mais ce n'était pas là le plus extraordinaire de son aventure!...

—Vous voilà, mademoiselle, dit l'hôtesse, en allant au-devant d'elle avec un certain respect; approchez-vous du feu? faites-lui place vous autres?... Je croyais que votre service auprès de la princesse vous prenait tout votre temps? Que se passe-t-il au château?...Que vous êtes heureuse d'être avec la fille d'un roi! Comment se porte M.Hercule Bombans votre père?...

A ces mots les paysans ne pensèrent plus mal de la fille de l'intendant, et Josette répondit :

— Très bien madame!...

—Est-il toujours soucieux?...

—C'est un bien honnête homme ! ... s'écria un paysan dont le terme du fermage approchait.

— Et d'où venez-vous, sans curiosité ?... demanda l'hôtesse.

—De Montyrat, répondit Josette en rougissant jusque dans le blanc de ses yeux.

La jeune Provençale était tout en émoi ; ses joues pâles, ses cheveux dérangés, et ses yeux fatigués annonçaient qu'elle venait de faire une bien grande course!... et, je crois, en vérité, qu'il n'existe pas dans la vie, hors la minute qui précède la mort, une traversée plus longue que celle de Josette, telle courte qu'elle

puisse sembler..... Josette n'osait presque lever les yeux ; cependant elle trouva moyen de lancer sur l'assemblée, des coups d'œil plus savans que ceux du matin : ses œillades friandes avaient ce feu qui distingue les yeux du midi ; je ne sais quel épanouissement régnait sur la figure animée de Josette : quand on a bu de l'ambroisie, il en reste toujours une certaine odeur !.. Cet état que toute femme devine, n'échappa donc pas à l'hôtesse qui trouva l'ample matière des discours du lendemain... Alors il courut les bruits les plus étranges sur la fille d'Hercule Bombans..... mais j'affirme, sur mon honneur, qu'elle

était innocente ! ... sans cependant affirmer qu'elle eût conservé ce dont on est épris en France et ce qu'on méprisait à Sparte ! ...

— Vous êtes donc du château de Casin - Grandes ? demanda le Mécréant.

— Oui monsieur.

— Vous êtes fille de l'intendant ?...

— Oui monsieur.

— Alors vous savez si la princesse Clotilde !...

A ce mot, Enguerry fut interrompu par l'arrivée d'un autre personnage extraordinairement intéressant. Il venait de la route d'Aix, capitale de la Provence, et il

allait prendre celle de Casin-Grandes, lorsqu'en passant devant l'hôtellerie, il entendit prononcer le nom de la princesse de Chypre. Or rien ne fut si facile, car il laissait marcher négligemment son cheval, dans le moment où Enguerry parla de Clotilde; je dis dans ce moment-là? car, le destrier étant couvert d'écume, cela suppose une marche très-précipitée. Or, à ce compte, il y aurait contradiction dans la conduite de l'étranger; mais, les Camaldules ont tout expliqué....... voici comme.......

Les grands chagrins, disent-ils, *produisent à la longue, une mé-*

lancolie qui se fait sentir dans les moindres actions de ceux qui sont attaqués de cette langueur morale.....

Ainsi le cheval d'un mélancolique sera forcé de galopper une lieue, et d'aller au pas l'autre lieue, selon les distractions de son maître...

Néammoins, les mêmes Camaldules avouent *que ce personnage n'avait pas de chagrin.... mais il n'était pas joyeux non plus :* la mélancolie est peut-être la moyenne proportionnelle entre ces deux quantités morales.

... *Une âme forte et grande surmonte la fortune, bonne ou mauvaise ; une âme basse penche vers*

le crime ; il n'appartient donc , qu'aux gens d'un caractère tranquille, d'un esprit tant soit peu superstitieux , et d'une imagination disposée à la rêverie de devenir mélancoliques.....

Eh bien, foi d'auteur ! le personnage dont il est question possède une âme magnanime, il est brave, bel homme, point superstitieux, pour rêveur? je n'en répondrais pas.

..... *Les injustices de l'amour , la perte de ce qui nous est cher sont les principales causes de cet état qui n'est ni maladie, ni défaut , ni perfection de l'âme....*

Or je déclare, moi, lord Rhoone, que ce cavalier n'a rien perdu d'es-

sentiel, soit dans sa famille! ..... hélas que dis-je? ... il a perdu sa mère!... cependant, comme elle mourut en le mettant au monde, il ne l'a pas connue et partant ne peut avoir aucun sentiment pour elle. Je reprends donc?... qu'il n'a rien perdu de ce qui nous est cher; et qu'alors il est très-apte à fournir une longue carrière, sans que son cheval bronche. Il n'est point marié, n'a point d'enfans, et conséquemment il ne peut ressentir aucune des grandes peines de l'humanité, puisque son père vit encore!... et cependant, disent les Camaldules.... *Il est mélancolique*.....

Le serait-il de caractère? qu'a-

t-il enfin ?... demandons plutôt ce qu'il n'a pas ?...

En commençant par ce qu'il a, car c'est le plus visible, nous viendrons peut-être à trouver ce qui manque à son bonheur !... je gage que toutes les femmes qui me liront l'ont déjà deviné ?..... néanmoins elles ne savent pas ce que je vais dire :

Il a d'abord, un très-beau casque d'acier bronzé, surmonté de belles plumes noires, son gorgerin est noir, sa cuirasse est noire, ses brassarts, sa cotte de mailles, le fourreau de sa large épée, ses cuissarts, ses gants, le harnais de son beau cheval noir, tout est noir; son

écusson n'offrait aucune marque héraldique, si ce n'est un tournesol privé de l'astre qui lui donne la vie, et l'on lisait (ceux qui savaient lire), en lettres noires : *dueuil à qui n'est pas aimé.....*

Il régnait dans les mouvemens de ce cavalier, une grandeur simple et naturelle, un air dégagé, sans apprêt, qui dévoile les hommes au-dessus du vulgaire, car sans démentir l'épigraphe de ce livre, on distingue l'allure d'un pauvre auteur et d'un homme de peine, de celle d'un gros banquier ; cela ne prouve pas néanmoins que nous ne sommes pas égaux ! ... tous les chênes sont chênes, mais il en est

de gros, de fluets, de tortus, de droits!...

Ce chevalier, sur lequel les Camaldules appellent toute notre attention, était sans doute un de ces paladins, grands redresseurs de torts et servant les princes opprimés, un fils de famille allant chercher, à cheval, les aventures que de nos jours nos jeunes gens cherchent en poste, sous prétexte de s'instruire : enfin un de ces preux, comme cette époque en fournit encore quelques uns; hélas ce furent les derniers! et ce beau temps, l'âge d'or de l'Europe; ce temps où les hommes se battaient sur les grands chemins pour les dames,

espérant sans doute que quelque jour elles se battraient pour nous; cette époque, où pour un bien, arrivait mille maux; enfin ce règne de l'adresse individuelle disparut devant l'invention déloyale du canon: l'*ultima ratio regum*, la logique éternelle!...

Ce qui prouve que ce cavalier noir était un homme au-dessus du commun, c'est qu'il sentit qu'il devait dire quelque chose en entrant: aussi demânda-t-il d'un air de curiosité:

— Quelle est la route qui mène à Casin-Grandes?... mais sa curiosité jalouse se portait plus particulièrement sur le Mécréant, auteur

de la question sur Clotilde ; ce qui peut faire présumer qu'il connaissait Clotilde, car je veux tout expliquer, pour éviter les commentateurs, si, par hasard, cet ouvrage ne meurt pas en huit jours.

L'hôtesse indiqua le chemin... certes on indique un chemin du doigt en disant : « le voici : » mais l'hôtesse prit le chemin de Lafontaine quand il allait à l'Académie :

—Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix criarde, ah vous voulez savoir la route de Casin-Grandes! mais elle est faite depuis long-temps, c'est pour vous dire qu'elle n'est pas en trop bon état et qu'elle doit être impraticable ; si vous attendiez,

j'ai du vin d'Orléans; et voici la fille de l'intendant du château qui s'en retourne dans une minute, elle vous tiendra compagnie, et certes elle est gentille et dans ce pays nous avons assez généralement de l'esprit et les Provençales sont de bonne compagnie et...etc. etc.

Qu'il vous suffise d'apprendre qu'elle parla pendant cinq minutes, et que, ce qu'elle débita, remplirait de vide vingt bonnes pages.

Le cavalier noir et le sire Enguerry s'examinaient avec l'attention farouche de deux rivaux, mais le Mécréant ne put en aucune manière voir le visage de l'étranger, sa

visière était baissée et les jours si serrés que l'on n'apercevait rien au travers.

— La princesse Clotiide n'est pas mariée, dit le Mécréant en reprenant sa conversation interrompue par l'arrivée de l'inconnu.

— Non monsieur, répondit Josette avec un petit air d'importance.

— C'est bon, s'écria-t-il, car mon voyage serait fini....

A ce mot le cavalier noir se tourna brusquement vers le Mécréant avec un air d'étonnement mêlé de dédain qui semblait dire : « Qui es-tu pour prétendre au parangon des femmes ?... à une reine ?... »

Ces pensées furent arrêtées par

l'interrogation suivante faite par l'hôtesse à l'étranger :

— Monsieur vient d'Aix... ?

— *Peut-être*, répondit-il.

—Dit-on, demanda le Mécréant, que le prince Gaston soit arrivé d'Asie, de Chypre, du diable!... avec je ne sais combien de chevaliers bannerets ?

— *On l'ignore*, répliqua le taciturne chevalier.

— Tant mieux, répondit Enguerry ; sans doute il soupire auprès de quelque pièce de satin, pour savoir si le contenu d'icelle l'aime ou ne l'aime pas, plutôt que de régner ! Au surplus tant mieux..... Mon bel ami, continua-

t-il enchanté de cette nouvelle, si vous allez à Casin-Grandes nous ferons route ensemble?...

Pendant ce discours l'étranger donna quelques signes de colère en grattant la terre avec la pointe de son épée et en frappant du pied.

Enguerry se leva et le cavalier noir l'imita sans rien dire.

— Allez avec eux, mademoiselle, dit l'hôtesse à Josette, la nuit s'approche.

— Nenni, répondit Josette, et ma réputation?....

— Bon s'il n'y en avait qu'un?.... mais deux!

Malgré ce profond raisonnement

de l'hôtesse, Josette attendit et les suivit de loin.

— Dirait-on pas qu'elle a grand' chose à perdre, s'écria l'hôtesse aussitôt qu'elle fut partie.... Ce blasphême étonna les paysans, et il s'entama une dispute ; le défenseur de l'honneur des Bombans fut le fermier qui n'avait pas encore payé son terme. Laissons-les se quereller, car je n'aime que les raccommodemens.

Le Mécréant et l'inconnu cheminèrent quelque temps, sans que ce dernier desserrât les dents. Enguerry, toujours occupé de ses intérêts, songea, d'après l'encolure de ce cavalier et la manière dont il

se tenait à cheval, que ce serait une excellente aquisition pour sa troupe, d'autant plus qu'il était mécontent de Le Barbu son lieutenant ; il dit donc à l'inconnu :

— Beau sire, il paraît que vous avez guerroyé ?....

— *Beaucoup.*

— En France ?...

— *Non.*

— Tant mieux, dit en lui-même le Mécréant, je gage, continua-t-il, que vous êtes brave ?...

— L'ennemi le sait.

— Comment se fait-il qu'un bon soldat comme vous courre après une viande aussi creuse que l'amour, ainsi que le dit votre devise.

— Chacun son faible, répliqua le taciturne étranger.

— Croyez-moi, renoncez à cette chimère.

— Chimère !... O Dieu du ciel ! s'écria l'étranger en colère, n'as-tu pas rendu l'amour un allégement des misères de cette vallée de passage ! et le cœur d'une femme qui nous chérit réellement, n'est-il pas la source du bien, l'antidote du mal ?... Oui, qui ne se plaît pas au doux servage, je le tiens félon ou prêt à le devenir.

— Eh, l'ami, vous brillez dans les oremus... chansons que tout cela. L'amour n'existe pas.

— Cela peut se dire... mais alors

on ment par sa gorge ! —Le ton de l'étranger avait un tel ascendant, une telle conscience de supériorité, qu'Enguerry ne voulut point batailler ; il était même enchanté de cette ardeur.

— Et quand on le prouve ?... répondit-il.

— Cela est impossible, dit l'inconnu se radoucissant.

— Beau sire, reprit le Mécréant, avez-vous aimé ?...

— Oui, répliqua le chevalier noir en soupirant, et sans l'être jamais ; mon rang ou mon abaissement, ma fortune ou ma pauvreté, ma laideur ou ma beauté, tout fut obstacle.

— C'est déjà prouver en ma faveur !.... Continuons.... Aimez-vous ?...

— Oui, pour la dernière fois !...

— Bon : dans quel but ?...

— D'être heureux, c'est notre cause finale.

— Ah ! mon cher soldat, est-ce de l'amour que d'aimer pour soi seul !.. Avouez que l'on ne cherche que son plaisir ? et partant, l'on aime l'objet qui nous en donne le plus, si par *amour* l'on entend le *plaisir*, je suis d'accord ?

— Hérétique, Mécréant !

— Aussi le suis-je. Mais convenez encore que si vous cessiez d'aimer votre maîtresse, il vous serait

bien difficile de l'aimer une seconde fois? Vîtes-vous jamais jeune fille amoureuse d'un vieillard ; car pour ce qui est des vieilles femmes, elles ne valent pas un zeste d'orange.

— Vous n'avez donc pas de mère?

— Si fait ; mais, avouez que l'on ne cherche que son plaisir ; qu'alors les formes et la beauté sont nos points cardinaux. En France, on nous aime plutôt par vanité que par ardeur amoureuse. Paris est un pays de femmes glaciales : en Italie, on aime tout ce qui est homme ; en Espagne, on nous aime un à un, en nous chérissant beaucoup, car elles veulent contenter le corps et l'âme ; chaque pays, chaque mode ; mais la

mode éternelle, c'est l'intérêt.... L'amour est donc un besoin comme le boire, et l'on ne boit pas toujours! dont bien nous fâche...

— Sire chevalier, répondit l'inconnu, laissez-moi mon erreur? elle m'est trop douce; je veux encore croire un moment à ce sentiment qui n'embrasse que la perfection de l'âme, à cet amour exquis, pur comme la neige qui n'a pas touché terre, suave comme l'odeur d'une rose, et dans lequel on est certain que notre belle maîtresse ne pense qu'à nous, comme on ne pense qu'à elle; enfin, que l'on est une même âme. Se reposer sur le

sein d'une telle femme, c'est une jouissance du paradis!...

— Ce n'est plus de l'amour!... car si vous ne cherchez que ce point, l'imagination peut vous fournir, comme aux faiseurs de vers, une maîtresse idéale... J'en reviens à mon dire, qu'amour est une petite rage.... Ainsi pensait Jean-sans-peur...

— Il tenait cependant à l'honneur de sa femme, car il fit assassiner le duc d'Orléans à ce sujet.

— Vous vous trompez! il fut, au contraire, très-content de ce prétexte pour tuer le duc, *j'en sais quelque chose*.... Ainsi pensait-il, ainsi je pense, ainsi pensèrent les grands

capitaines, ainsi le veut la nature ; et je n'en permets pas plus à mes soldats ; l'homme et la société firent le reste...

— Et pourquoi sommes-nous donc au monde, si ce n'est pour aimer et jouir !...

— Jouir !... Certes, répliqua le Mécréant, donner de bons horions sans en recevoir, boire, rire, régner, se battre sans se soucier des robes et du dessous qui met martel en tête aux amoureux transis ; voilà ce qui doit occuper les hommes, et ce que je vous offre...

— Comment cela? demanda le cavalier.

—Ecoutez !... vous me semblez

bon compagnon, *je suis Enguerry le Mécréant.*

A ce nom, le chevalier noir fit un mouvement involontaire en regardant le Mécréant, qui lui dit :

— Auriez-vous peur ?

— Peur ! répondit l'étranger ; quel est ce mot ? Est-il anglais ? je ne le connais pas ; que signifie-t-il je vous prie ? . . . .

— Bon ! . . . . . s'écria le Mécréant, en voyant la colère du chevalier, il me faut beaucoup de soldats comme vous. Venez avec moi ? vous aurez l'occasion de faire fortune : si mes desseins réussissent, je vous promets un comté comme celui de Provence ; en attendant,

nul souci ne vous talonnera ; le bon vin, la bonne chère, les filles des vaincus, ne vous manqueront jamais. . . . . . Tenez, incessamment nous pillerons ce château de Casin-Grandes et tous les trésors de ce bon roi Jean.

— Comment cela? interrompit le chevalier en cachant sa curiosité.

— Je viens demander la princesse ; et, si l'on fait la sottise de me la refuser, je saccage tout. . .

— Vous prétendez à la main de Clotilde ?

— Certes! . . . .

— Et avez-vous beaucoup de soldats ?

— Sept à huit cents chevaux....

— Et vous êtes Enguerry ? . . . s'écria l'étranger avec mépris.

— En chair et en os.

— En ce cas, votre chair et vos os n'ont guère de prudence de dévoiler les secrets qu'ils contiennent.

— L'ami, le pouvoir est franc, et le lion ne déguise rien.

— Le pouvoir ! . . . . . Pour qui prenez-vous le souverain de ces lieux ? s'écria l'étranger d'une voix fière et retentissante ; ne croyez-vous pas à sa vengeance ? . . .

— Ne savez-vous pas que je m'appelle Mécréant, et de fait ne croyant ni Dieu ni diable. . . .

Est-ce que je connais les rois! ajouta-t-il avec un air de mépris.

— Vous ne les connaîtrez que trop tôt! . . . murmura l'étranger.

— Baste, ne m'avez-vous pas dit que Gaston était toujours à chercher des aventures?

— Il reviendra! . . .

— Au surplus, qu'il revienne, je m'en bats l'œil : je le défie. Ma retraite est un abri contre la vengeance des rois; elle en a vu périr plus d'un, aux pieds de ses remparts: on ne peut s'en emparer que par une certaine poterne, mais elle est toujours bien gardée.

— La foudre tombe partout, répondit brièvement le chevalier.

— Soit.

— Ce Gaston, reprit l'étranger, n'est donc pas brave, puisqu'on le redoute si peu ? . . .

—Soudard !... dit Enguerry avec respect, le prince est une bonne lame, et je réponds pour lui. C'est me vanter que d'assurer que je le vaux. Allons, mon ami, voulez-vous mener la vie joyeuse d'un enfant sans souci ? . .

— Comte Enguerry, répliqua d'une voix sévère le chevalier noir, avez-vous regardé mes éperons ?...

— Non, mon ami.

— Je m'en suis aperçu plus d'une fois. . . . . Voyez-les donc ? ils vous apprendront que j'ai fait les

sermens d'un loyal chevalier : Dunois les a reçus ; ce serait me perdre d'honneur que d'être un de vos soudards, tous gibiers de potence!...

Ce mot fut comme le signal d'une tempête : en effet, une grêle de coups tomba : le Mécréant ayant détaché sa hache et le chevalier noir la sienne, ils se battirent à outrance. Josette, qui les suivait de près, admira quelqu'instant la vigueur d'Enguerry ; l'adresse et le courage de l'étranger ; puis, elle s'enfuit à Casin-Grandes, en pensant que ces chevaliers avaient une valeur intrinsèque au moins égale à celle de son cher Barbu. . . .

Les deux adversaires luttèrent

comme deux lions, mais le chevalier noir asséna sur le chef du Mécréant un si vigoureux coup, que le cimier du brigand en fut brisé. La nuit ne leur permettant plus de continuer,

— Bien, chevalier, s'écria le Mécréant étourdi du coup; Dunois se connaît en hommes; je suis bien sot de m'être fâché d'une vérité.... Touchez-là, dit-il, en lui présenta ntsa main.

L'inconnu, faisant semblant de ne pas entendre, piqua des deux, et le Mécréant, déconcerté, l'imita. L'avenue de Casin-Grandes se trouvant illuminée par des torches, les deux adversaires ne surent que

penser de cette circonstance. . . .

Ici, il faut nous reporter au moment où le pâtre, rapide comme la foudre, entra dans les cours de Casin-Grandes, en s'écriant : *Au secours!... Madame est en danger!...*

Ces mots retentirent et plongèrent le château dans un désordre presqu'aussi grand que celui dans lequel il se trouva, lorsque les pierres, la chaux, le sable, les charpentes qui devaient le former gissaient pèle-mèle. . . . Chacun s'ébranla, s'arma ; tout, jusqu'à Marie, comprenant le danger, se précipita, en formant un groupe inquiet, dont les murmures frappèrent les airs très-inutilement. . .

Le chevrier arriva au conseil du prince, au moment où l'on venait de décider, au grand regret du jaloux évêque, que Monestan irait en ambassade à la cour de Naples, vanter la beauté de la princesse, assez adroitement, pour enflammer le bon roi Réné, veuf depuis longtemps, et l'inciter à épouser l'héritière du royaume de Chypre ; et sinon s'adresser à *Gaston II, son fils*...

Raoul raconte comment il a vu la princesse se promener sur le bord de la mer, comment la tempête a fait grossir et monter les vagues à une hauteur prodigieuse, et comment il n'a plus vu Clotilde!.....

A ce récit, le prince et ses trois ministres sont comme frappés de la foudre !... Kéfalein parla le premier, en s'écriant :

— A cheval ! vite, ma cavalerie !.... et il s'élança, suivi du pâtre.

— Grand Dieu, dit Monestan, en levant les mains au ciel, l'auras-tu protégée !...

— Tous nos projets s'évanouissent ; plus de guerre, si la princesse est morte ! continua l'évêque ; Chypre est à jamais perdue !...

— Morte !... répéta le prince machinalement. Il se leva ; mais la douleur le fit retomber sur son siége : Ma fille !... ma fille !...

Il descendit, soutenu par ses deux ministres, et voulut aller sauver sa Clotilde !

Ce fut un touchant spectacle que de voir le cortège de ce père désolé ; entouré de tous ses gens, il se dirigea vers les falaises.

Les visages inquiets, la stupeur de chacun ne servaient qu'à prouver combien était grande la douleur du roi... La belle tête de ce vieillard, dénuée des couleurs vitales, portait l'empreinte d'une tristesse funèbre, quelques larmes s'échappaient de ses yeux privés de lumière, et son silence, plus morne que le silence du cortège, inspiraient la terreur plutôt que les larmes. On alluma des tor-

ches; on se précipita vers la mer, et, malgré son grand âge, le roi, marchant avec la vigueur que donne le désespoir, se trouvait à la tête de cet escadron de fidèles serviteurs.

Vol-au-Vent fut digne de ce nom. En peu de temps Kéfalein eut parcouru le haut de la falaise; il était guidé par Raoul. Le connétable s'étonnant de voir le pâtre aussi savant que lui dans l'équitation, tout en courant, lui criait :

— Bon cavalier ! . . . Mon ami, la lieutenance de ma cavalerie est à toi : tu es digne de commander; je suis sûr que la charge que je fis à Edesse n'est pas plus ! . . . .

A ces mots il s'arrêta, car ils aper-

çurent la princesse ; et Kéfalein revint, avec la rapidité de l'éclair, rassurer le monarque.

— Sire, elle existe !... s'écria-t-il en caressant Vol-au-Vent, couvert d'écume.

— Ah !.. Ce monosyllabe fut toute la réponse de Jean II. Il s'arrêta en s'appuyant sur Monestan pour ne pas succomber à sa joie. Les rides du prince disparaissent, son front s'éclaircit, et, sans qu'il sourie, son visage offre les traits du bonheur ; il dirige sa main vers le connétable, lui prend la sienne, et, la mettant sur son cœur, il fait entendre à Kéfalein qu'il battait un peu pour lui.

A ce geste, la plus belle des

récompenses, le connétable regarda ses deux collègues avec orgueil, et s'écria :

— Que l'on dise que la cavalerie ne sert à rien!...

L'attitude du prince, la larme de joie qu'il laissait couler sur les traces de ses larmes de chagrin, émurent tous les cœurs.

— Ma fille!....... dit-il, en entendant son pas et le bruit soyeux de ses vêtemens encore humides.

— Mon père!....

Ils sont dans les bras l'un de l'autre!...... A ce spectacle, à ces mots déchirans par leurs accens, chacun, comme dans le conte de la Belle au bois dormant, garda sa

même pose, tant on savourait le bonheur peint dans ce vivant tableau : les suaves caresses de la jeune épouse sont gracieuses, mais le baiser d'un père qui retrouve une fille, qu'il croyait perdue, porte un caractère admirable : c'est la sainteté du sentiment, une volupté toute à part! . . . Le front large et majestueux, les cheveux argentés, le visage sévère et ridé de Jean II contrastent avec la blancheur, la naïveté, la douceur et la taille svelte de Clotilde........ elle est dans les bras de son père, comme une rose qui s'épanouit dans le creux d'un vieux chêne.

— Ma fille! . . . . te voilà

donc ? . . . . Il semblait à Jean II qu'un siècle se fût écoulé.

— Mon père ! j'ai pensé ne plus vous revoir ! . . . . . .

— C'est *moi* qui l'ai sauvée ! . . . s'écria Trousse.

— Lâche ! tais-toi, dit Castriot.

— J'y ai perdu dix de mes ferrets d'argent, mes souliers et ma médaille, observa Bombans.

— Je vous en donne d'autres, répliqua le monarque.

— J'ai presque acquitté ma dette!... dit modestement le jeune chevrier.

— Chacun a fait son devoir, s'écria le prince, et, dans son ivresse, il tira sa bourse, et l'offrit au beau Raoul.

— Monseigneur, je suis payé, répondit-il avec finesse.

— Ouais! . . . . . s'écria l'intendant qui poussa le coude du chevrier, accepte toujours!...

— Ce drôle a de l'honneur, observa l'évêque.

— Voilà l'effet des bons principes, dit Monestan en caressant la joue du pâtre.

— Jeune homme, reprit Jean II, je vous offre une place d'écuyer.

— Il monte à cheval comme moi; vous devinez les talens des hommes, dit Kéfalein, car c'est à Edesse que vous me fites conné....

— Sire, je ne puis l'accepter, interrompit le jeune chevrier; et,

sans attendre de réponse, il s'élança dans les montagnes....

La troupe s'étonna seule de ce désintéressement; car pour le prince et Clotilde, ils nageaient dans un fleuve de joie céleste.

On forma à la hâte une litière avec des branches, et l'on y porta en triomphe le monarque et sa fille. Les cris de joie font retentir les airs; le bon prince, environné de cette petite foule bruyante, se croit encore à Nicosie; ses deux ministres, de chaque côté du palanquin, figurent sa cour; Kéfalein, avec ses quinze chevaux, forme escorte; et Josette s'est glissée sans rien dire derrière sa maîtresse.

Cette marche triomphale, éclairée par des torches, s'avançant dans l'avenue aux cris de : « vive Jean II, vive Clotilde !..... » était ce qui causa l'étonnement d'Enguerry-le-Mécréant et du chevalier noir ; aussitôt ils piquèrent des deux pour s'y joindre. . . . .

CHAPITRE XI.

Un fantôme élégant se forma dans les airs.

(Le Comte MAXIME ODIN.)

Un bienfaiteur peut-il être
Difficile à reconnaître?

(PERRAULT.)

Et lui frappant le col d'un coup de cimeterre,
L'envoya sur-le-champ goûter de la poussière.

(Poëme de JONAS.)

En arrivant près du château, la curiosité de chacun fut fortement excitée par un phénomène miraculeux.

La lueur incertaine des torches fit apercevoir, à dix pieds de terre, un grand fantôme blanc, d'une

forme aérienne, qui se débattait dans les airs, en jetant des sons inarticulés comme ceux des sibylles, une auréole entourait sa tête prophétique, et le bruit infernal des chaînes servait d'accompagnement à ses cris.

On s'arrête, en regardant ce phénomène avec les yeux de la peur, qui se glissa dans l'âme des plus courageux.

— C'est une vapeur formée par les exhalaisons des fossés, dit l'évêque.

— Monsieur, répondit Monestan, la sainte écriture enseigne que le Seigneur fait souvent des miracles pour avertir les hommes.

Hilarion haussa les épaules par un mouvement imperceptible.

Cependant Monestan parut avoir raison, car l'on entendit distinctement ces paroles qu'une voix rauque lança dans les airs :

« Courage, prince, courage, Chypre sera reprise ! . . . . . . Mais les malheurs et l'adversité ne sont pas à leur terme ! . . . . . Je vois ton ennemi le plus cruel s'approcher : le voilà ; le serpent est à tes côtés ; le vois-tu ? . . . . Regarde l'ange de bonté, le défenseur, le vaillant, le fort des forts ! . . . Courage, et rendez le sang versé ; me. . . . .

Le bruit des chaînes empêcha

d'entendre le reste...... On s'examina mutuellement, et la stupeur fut au comble, quand on aperçut, à dix pas du prince, les deux chevaliers qui parurent tombés du ciel; car chacun, le nez en l'air, ne les avait pas vu venir.

— C'est Marie! .... s'écria Kéfalein revenant du portail; elle déraisonne à cheval sur les chaînes du pont-levis où elle a grimpé!....

En effet, l'Innocente, les cheveux épars, descendit et se jeta aux pieds du prince, en criant lamentablement :

— Sire, mon fils! rendez-le moi! ...

— Pauvre folle! ... dit le mo-

narque, en trouvant au milieu de sa joie une infortune que toute la puissance des rois ne pouvait adoucir. Cependant un regard de Clotilde fit taire Marie.

Castriot tournait autour des deux inconnus, en brandissant son sabre, avec l'air hargneux d'un chien de ferme lorsque deux pauvres y entrent.

Monestan ne sachant pas si les deux cavaliers n'étaient point des anges decendus du ciel, leur dit, avec toute la douceur qu'annonçait sa figure aplatie, et sa contenance abbatiale :

— Seigneurs, qui êtes-vous et que demandez-vous?...

— Beau cher sire, répondit le

Mécréant, nos talons prouvent que nous sommes chevaliers, et je ne sache pas que l'on nous ait jamais refusé l'hospitalité dans aucun château.

—Voilà de bien beaux chevaux ! s'écria le sage Kéfalein.

—Connétable !... interrompit le roi d'un air imposant, ce seul mot fit taire Kéfalein. Messieurs, continua le prince, les rois de Jérusalem ont créé l'ordre des Hospitaliers, c'est assez vous en dire ! notre château sera toujours ouvert aux chevaliers : soyez les bienvenus.....

— D'autant plus, répliqua le Mécréant, que nous avons à parler à vous !...

Le chevalier noir ne cessait de regarder la princesse : protégé par la sombre clarté des torches, il s'approcha le plus qu'il put de Clotilde, et l'on s'avança vers le pont-levis, au milieu du murmure général causé par les conversations dont l'apparition des chevaliers était le sujet. Castriot ne perdit pas de vue ces deux inconnus.

La princesse, en proie aux souvenirs d'un moment à peine écoulé, ne pensait point au désordre de ses vêtemens et encore moins aux survenans....

Depuis deux mois que le prince habitait Casin-Grandes, il n'avait pas encore eu l'occasion de rece-

voir........ Il fut donc au comble de la joie, en pensant au simulacre de grandeur qu'il allait déployer; il se félicita que la circonstance eût rassemblé tout son peuple autour de lui, lors de l'arrivée des déux chevaliers, et il ne cessa de donner des ordres à Bombans.

A dix pas du château, le roi quitta son palanquin, et Clotilde fut transportée à son appartement afin d'avoir le temps de s'habiller; la jolie Provençale l'aida dans les apprêts d'une toilette bien simple! . . . la fille de Lusignan n'était plus jalouse que d'un seul suffrage! . . .

Arrivé sous le portail, le roi dit

à ses deux hôtes, en les confiant aux soins de ses trois ministres : « Ce château, tout grand qu'il est, se trouve trop petit, même pour les restes de notre cour et de notre splendeur presque éclipsée ; si nous étions en Chypre, vous seriez mieux reçus. . . . »

— Sire, répondit l'inconnu, votre bonté, votre franchise décorent mieux votre hospitalité que tout le luxe des cours.

A ces paroles, le prince tressaille, son cœur s'émeut, il rassemble les vestiges de sa vue, afin d'apercevoir le chevalier...... il ne le peut ; un geste trahit son impatience, et il se retira tout rêveur !....

Castriot, sur un mot du prince, s'empressa de grossir la garde royale par les dix apprentifs-cavaliers du digne connétable; il se mit à leur tête, et tâcha, par sa contenance, de donner un air martial et grandiose à la salle des gardes.

Le monarque passa sa dalmatique doublée d'hermine; il se décora de tous les attributs de son pouvoir, et vint presser les valets de pied, les serviteurs fidèles qui se dépêchaient d'ôter la housse de la balustrade d'or, de découvrir les meubles, d'allumer les torches de cire que contenaient des candelabres d'or appelés *torchères*.

Bombans, de son côté, pour

rendre le souper digne d'un monarque, se concertait avec le fameux cuisinier Taillevant, qui, depuis, fut au service du roi de France, et qui nous laissa même un précieux traité sur la cuisine. Le souper convenu, l'intendant employa plusieurs Cypriotes affidés pour sortir la vaisselle du trésor.

Pendant ces apprêts, les trois ministres promenaient les deux chevaliers dans les cours. Le grand écuyer, c'est ainsi que l'on nommait le palefrenier en chef, vint chercher les deux destriers.

— Ayez-en bien soin, Vérynel ! s'écria Kéfalein.

Sur un message secret de Jean II, Monestan dit aux inconnus :

— Si vous vouliez monter au palais, sires chevaliers, il ne fait pas assez jour pour examiner les fortifications.

L'évêque ne se tenait pas de joie, en voyant Enguerry s'occuper de la forteresse en guerrier savant ; il discutait guerre et combats avec le Mécréant, et il le prit en amitié par un secret penchant.

Sur l'observation du comte de Monestan, ils s'acheminèrent vers le perron de l'aile de Hugues, et le sire Enguerry-le-Mécréant admira la beauté du portique et l'escalier de marbre.

Dans la salle des gardes, Castriot disposa ses quinze soldats tout contre les trophées, de manière qu'ils parurent en plus grand nombre.

—Ce sont les chefs de nos compagnies d'ordonnance!... dit l'évêque au Mécréant, pour lui faire concevoir une haute idée de la puissance guerrière du prince ; il n'ajouta pas que les compagnies manquaient : ce mot produisit son effet. Enguerry crut le monarque entouré de mille hommes au moins.

— Je croyais le prince sans soldats!...

—Sans soldats ?... reprit l'évêque, avec un geste de hauteur ; lorsque le reste de *nos trente mille hommes*

sera disposé, Chypre nous appartiendra... A ces mots ils se dirigèrent vers la salle du trône.

— Le roi de Chypre est visible, sires chevaliers, leur dit Trousse, en grand costume de maître des cérémonies; et, prenant par la main les deux étrangers, il les introduisit dans le salon rouge, tout brillant de dorures, de pierreries et de choses précieuses. Jean II était assis sur son trône, dans une attitude majestueuse et calme; les trois ministres se rangèrent debout à côté du trône, deux vieux serviteurs qui servaient de pages, et six hobereaux de l'île de Chypre, trois musiciens, deux écuyers du prince,

Vérynel le grand écuyer, le commandant des chasses, grand louvetier, le curé subalterne qui disait la messe, et cinq ou six autres personnes, formaient une espèce de cour : leurs habits somptueux et leur contenance firent croire au Mécréant que c'étaient des princes.

—Vous devez être fatigués, sires chevaliers, dit le monarque; nous vous prions de vous asseoir.

Alors les deux pages, âgés d'une quarantaine d'années, apportèrent des escabelles garnies de coussins. A ce moment Clotilde se présenta, suivie de Josette : les deux étrangers se levèrent ; et le Mécréant, profitant du charmant usage de ce

temps féodal, baisa Clotilde sur la bouche, tandis que l'inconnu lui prit la main et y déposa un respectueux baiser.....

A ce geste, Clotilde frémit d'une terreur secrète, et pâlit en reconnaissant, à l'éclat des lumières, le chevalier noir qui sauva son père de la fureur des Vénitiens, et le transporta dans un navire anglais, avec tous ses trésors!... Les soins de ce chevalier mystérieux lui revinrent en la mémoire!... Nul doute qu'il n'allait réclamer sa main. Comme elle achevait cette parole en elle-même, une chouette, placée dans la vaste cheminée de ce salon, fit entendre des cris lugubres

et plaintifs. — « Quel augure!... » se dit-elle en s'asseyant à côté de son père, qui, toujours intrigué de la présence de l'étranger, écoutait tous ses mouvemens.

—Pâque Dieu! qu'elle est belle!... s'écria très-involontairement Enguerry.

— Désirez-vous quitter vos armes? leur demanda le prince.

—Un vœu me force de toujours garder les miennes, répondit l'inconnu.

—Il aura commis quelque crime! murmura l'évêque.

—Le ciel en ait pitié! dit Monestan, cherchant à se rappeler la

tournure du chevalier dont il reconnaissait les armes.

— Quant à moi, reprit Enguerry, je garde volontiers les miennes par habitude.

Alors l'intendant, revêtu momentanément de la haute dignité de maître-d'hôtel, parut, orné de la dalmatique de Kéfalein; mais sa face jaunâtre, ses traits régulièrement grossiers et ses gros vilains sourcils, en annonçant son avarice, prouvèrent qu'un roturier ne joue jamais bien le rôle d'un grand! ... avis aux anoblis! ...

— Sire, dit-il, vous souperez quand il vous plaira!...

A ce mot, le chevalier noir, qui

n'avait pas cessé de regarder Clotilde, s'élança pour présenter une main tremblante d'amour, et l'on descendit à la salle du festin.

Là, commença le triomphe du prince et de l'intendant.

Sur un dressoir en vermeil, on aperçut une douzaine de grands plats d'argent, des aiguières, des drageoirs et des bassins en argent ; au milieu de ce buffet brillait une grande nef, ou navire, octogone tout en or, représentant en bosse les douze pairs du temps de Charlemagne, ladite nef supportée par huit lions massifs, aux armes du prince; un baquet en or soutenu par quatre syrènes, des flacons et

une foule d'aiguières, d'ydres, de quartes à contenir le vin, en même métal; enfin des tasses en vermeil, douze salières en or, trente cuillers d'argent, autant de fourchettes, et des hanaps, des coupes, etc.

La table du festin, en bois d'ébène, ornée d'une lame d'argent très-épaisse, et sur laquelle on sculpta une vigne, était couverte d'une nappe peluchée, mise de manière à laisser ce chef-d'œuvre d'orfévrerie à découvert.

Cette salle immense, voûtée et décorée par des petites colonnes gothiques en pierre et à base de marbre, avait aux quatre coins des torchères en argent, garnies de

grosses chandelles de cire; et, pour plus de luxe, sept valets magnifiquement habillés, tenaient des torches dans leurs mains, en mettant leur gloire à ne pas remuer. — Le haut bout de la table était orné d'un dais rouge, et dans cet endroit Enguerry remarqua une autre nef d'or soutenue par des centaures, et contenant, selon l'usage, la serviette brochée d'or du prince, sa salière, son hanap, son couteau, son sifflet, et à côté, la quarte dorée renfermant son vin particulier.

A la place de chaque convive se trouvait un hanap d'or (espèce de vase semblable à un calice) et un pot à boire de même métal, plein

de vin d'Orléans ; les viandes qui surchargeaient la table étaient disposées en pyramide dans de magnifiques plats d'or ; on avait parsemé la nappe de feuilles de roses, et deux chandeliers d'or, symétriquement placés, éclairaient la table et les mets du temps ; Taillevant nous en a donné le détail : c'étaient des poulets dorés avec des jaunes d'œufs, des chapons à l'huile, des gelées aux armes du prince, des pâtés de gibier et des prunes confites à l'eau de rose, etc., etc.

Sur une vaste cheminée, remplie de feuillage et de fleurs, il y avait une horloge d'orient, et du manteau de la cheminée pen-

dait une bande de taffetas vert découpée en dents de loup, et sur laquelle les armes du prince étaient brodées. Le Mécréant désira bien ardemment qu'on lui refusât la princesse, en contemplant toutes ces richesses avec un œil d'envie...

Clotilde s'avanca gracieusement, et présenta aux deux chevaliers une aiguière remplie d'eau parfumée; ils s'y lavèrent les mains, et la princesse leur donna une serviette peluchée pour s'essuyer.

Cette cérémonie faite, l'évêque prononça négligemment le *benedicite*, et chacun s'assit sur un banc de bois de cèdre sculpté, su lequel il n'y avait de coussins qu'à la

place du monarque et de sa fille. Ces derniers se placèrent sous le dais rouge, dans le haut bout de la table : personne ne se mit à côté de Clotilde ; si ce n'est que le chevalier noir, ne voulant point manger, se posa doucement, sur une escabelle, à l'angle de la cheminée ; il prit sa tête entre sa main droite, et, l'appuyant sur un de ses genoux qu'il croisa sur l'autre, il parut plongé dans une rêverie profonde !... A gauche du monarque était Monestan, venait ensuite l'évêque, puis le Mécréant, qui s'assit derrière le riche dressoir, en ayant le connétable à sa gauche...

Le reste de la cour se tint de-

bout, dans une attitude respectueuse.

Clotilde aidait son père à manger, en lui poussant avec adresse chaque chose sous sa main ; elle lui versait à boire, coupait son pain, et tous ces soins délicats étaient empreints de trop d'amour filial, pour ne pas faire penser qu'elle serait une tendre épouse... Certes le monarque avait besoin de ces attentions, car il ne s'occupait que du chevalier noir, et lorsqu'il eut bu, laissant la moitié de son vin dans le hanap :

— Présentez le reste au chevalier? dit-il à sa fille.

Clotilde le lui donna; l'étranger

s'arrangea pour toucher les doigts de Clotilde en le prenant, et il les pressa tout doucement; la jeune fille rougit.

—Sire !... s'écria l'étranger, c'est trop d'honneur et trop de plaisir; en vous voyant, on se croit à la table des dieux, et servi par Hébé. Il rendit le hanap en tremblant, et Clotilde remarqua ses yeux briller à travers la visière serrée !... Un froid mortel se glissa dans les veines de la jeune vierge, en pensant que le beau Juif mourrait de chagrin en apprenant son mariage ! ... Le chevalier reprit sa position mélancolique.

Après le premier moment de silence qui sert de préface à tous les

repas, l'évêque fit la demande suivante au Mécréant :

— Dans quels pays avez-vous porté vos armes ? sire chevalier.

— En France seulement, répondit Enguerry.

— C'est un très-beau métier ! continua l'évêque.

—Hélas! dit Monestan, on désole la terre, au lieu de la cultiver! .... Les hommes vont mourir en des pays qui ne les virent point naître!... que de larmes ont coulé ! ..... que de larmes couleront encore dans cette vallée où la guerre les sème à chaque combat.

— Monestan, reprit le roi, la guerre est nécessaire ; c'est une

maladie de la masse humaine, et une maladie salutaire : la guerre est juste quelquefois ! lorsqu'on dépouille un prince, ne doit-il pas chercher à reconquérir son royaume ?

— Puis, dit l'évêque, si tous les hommes vivaient, la terre ne pourrait les contenir.

— Croyez-vous, s'écria Monestan, que le seigneur ne l'ait pas prévu ? la terre est assez fertile !....

— Ou plutôt les combats assez fréquens, dit Enguerry, en vidant son hanap.

— Oui, continua l'évêque, en soutenant le Mécréant, pour lequel il avait un faible.

— C'est un point douteux, reprit le prince, et vous avez tort tous les deux : les combats n'ont pas toujours déchiré le monde, et alors la terre suffisait aux besoins des hommes, et ce, par le moyen des maladies contagieuses et partielles, dont l'éternel laissa le germe chez nous : une profonde sagesse préside à nos maux comme à nos biens.

— C'est autoriser la guerre, dit Enguerry.

— Je ne le pense pas, répondit le prince.

— Cependant l'éternel est appelé *le dieu des armées*, observa l'évêque.

— Non pas dans l'Évangile, répliqua prestement Monestan.

— Cela ne prouve rien, reprit le prince ; Dieu n'a jamais autorisé la guerre, et si les rois étaient tous prudens, ce fléau n'existerait pas.

Les trois ministres se turent, et firent un signe au Mécréant prêt à répondre. En effet, on aurait parlé de faire de la toile, le bon prince eût été le meilleur tisserand ; de cavalerie, c'était le meilleur cavalier ; de politique, de guerre, de religion, il connaissait tout à fond ; se fâchait de ne pas parler le premier, et contredisait chaque raisonnement, en croyant avoir con-

vaincu lorsqu'on se taisait par respect.

C'est une maladie commune à tous les grands, à tous les rois, et j'ai vu beaucoup d'hommes qui sont empereurs sur cet article...

— Comment avez-vous trouvé notre forteresse? demanda l'évêque.

— Que trop fortifiée, répondit le Mécréant avec humeur.

— Un château ne l'est jamais assez, dit le prince.

— Sire, il l'est toujours trop pour ceux qui l'assiégent! . . observa le Mécréant, en achevant, pour la seconde fois, de vider sa quarte de vin d'Orléans.

— Au contraire, continua le mo-

narque, plus un castel est fort, plus il y a de gloire à l'emporter; et si nous avions bâti ce château, nous l'aurions encore mieux défendu, surtout du côté de la mer.

— Mais, monseigneur, répliqua le Mécréant, il n'y a pas besoin de fortifications, précisément à cet endroit.

— C'est vrai, dit l'évêque.

— En effet, observa Kéfalein.

Clotilde était offensée des regards effrontés du Mécréant, et elle le fixa de manière à lui faire baisser les yeux. « Elle ne m'aimera pas, » pensa-t-il, et il se consola de cet échec, en buvant.

Le roi, comme accablé par

l'approbation générale donnée au comte Enguerry, reprit en ces termes : Vous vous trompez, messieurs ; vous n'avez donc pas étudié le mouvement de l'eau sur notre globe ? Dans cent ans l'on abordera peut-être à Casin-Grandes aussi facilement que dans une rade, si la mer se retire, comme je le crois, ou plutôt y apporte des sables ; il faut tout prévoir...

— Sire, vous avez raison, dit Kéfalein.

L'évêque haussa les épaules, mais la princesse lui lança un coup-d'œil de reproche.

— Vîtes-vous les fossés ? continua l'aumônier.

— Certes, répondit Enguerry.

— Et l'épaisseur des murs ?

— Ils sont indestructibles.

— Croyez-vous qu'il y ait un côté faible ?...

— Non...

— Si messieurs, reprit Jean II ; et rien n'est plus facile que de prendre.....

Enguerry prêta l'oreille. A ce moment, le chevalier noir, dégageant sa tête, fit quelque bruit avec les plumes de son casque ; Clotilde se retourne, et le chevalier, craignant que le prince ne trahît sa détresse, dit à voix basse :

— Cet homme est Enguerry.....

Clotilde laissa tomber sa four-

chette d'or, et Monestan la vit pâlir.

. . . . . Et rien n'est plus facile, observait le monarque, de prendre Casin-Grandes....

A ce mot, la princesse fit un signe au comte de Monestan ; ce signe signifiait : *Méfiez-vous d'Enguerry !* . . . Le premier ministre le comprit heureusement. . . . . . .

. . . . . Hélas ! continuait toujours Jean II, si nous pouvions avoir assez de soldats pour défendre la façade d'entrée, ce château serait inexpugnable !....

— Que dites-vous, sire ? interrompit brusquement l'évêque en achevant de vider son hanap, et

confus de ne plus paraître un guerrier d'importance, et de ce que l'étranger allait découvrir qu'il en avait imposé; sire, vous oubliez donc les quinze compagnies d'hommes d'armes dont les chefs vous servent de gardes-du-corps.

— Hilarion, répondit tristement le prince, je les avais en Chypre, mais nous n'y sommes plus! . . . . . et je crois qu'excepté Castriot, il serait difficile de trouver ici...

A ce mot funeste, Clotilde réitéra un signe de tête et d'yeux à Monestan, pour lui donner à entendre qu'il fallait soutenir l'évêque dans ses assertions, et l'empêcher de parler au Mécréant.

. . . . . . De trouver ici d'autres soldats, acheva le prince.

— Monseigneur ne veut pas que l'on connaisse ses forces, dit l'évêque à l'oreille du comte Enguerry.

Monestan se mit à tirer Hilarion par sa soutane, pour qu'il ne causât pas avec l'ennemi, mais l'opiniâtre Hilarion donna, par dessous la table, des petits coups sur les doigts de Monestan, afin de défendre sa soutane; il en résulta un combat intestin, le premier qu'ait soutenu l'évêque, et il continua de dire au Mécréant :

— Nous avons aussi des raisons d'Etat pour les lui cacher à lui-même.

Ici Monestan remporta la victoire et l'évêque en gémit. En effet, Monestan avait tiré si fort la soutane, que force fut à l'aumônier de se retourner pour voir les signes du premier ministre.

En toute autre circonstance, Clotilde eût ri de cette bataille.

Malheureusement la nature mit une telle douceur dans les yeux bleus et la figure anodine de Monestan, que l'évêque n'y comprit rien ; et il se mit à parler de nouveau à l'oreille du Mécréant.

Tout ceci fut l'affaire d'un moment.

— Sire, s'écria alors Monestan, vous ignorez donc que vous avez

trois cents hommes dans le château, deux cents à Marseille, cinq cents à Aix ! . . . une armée ! . . .

— Une armée !.... répéta le roi dans un profond étonnement.

— Oui, mon père, dit Clotilde.

Le Mécréant ne savait que penser....

— Et de plus, une cavalerie ottomane que je vous ai créée, ajouta Kéfalein; il est vrai que ces Provençaux ne veulent pas devenir habiles....

— De la cavalerie ! dit Jean II.

— Oui, monseigneur, s'écria l'évêque au comble de la joie de se voir soutenu, vos armées jusqu'à présent ne vous ont rien coûté. Notre dévouement, dût-il encourir

votre disgrâce, les a préparées pour vos succès ; et habilement disséminées dans divers endroits, elles attendent le moment où l'on s'embarquera pour aller reconquérir l'île de Chypre, et dès que nos *trente mille hommes* seront complets, vous n'aurez plus qu'à vous mettre à leur tête ; et, débarquant à Nisastro, vous volerez jusqu'à Nicosie, de victoire en victoire ; nous y entrerons entourés de drapeaux vénitiens, aux acclamations du peuple, et les Lusignans brilleront d'une gloire nouvelle !..:.. on pourra même peut-être reprendre Jérusalem.

En disant ces derniers mots l'é-

vèque n'était plus sur le banc ; il se remuait dans sa soutane, en brandissant son hanap comme un sabre.

— Certes, on le pourra, dit Kéfalein, car je formerai un corps de Mamelucks, pour ne plus avoir à craindre la redoutable cavalerie des Turcs de l'Asie.

Le prince, ne pouvant deviner les motifs de cette conspiration, s'écria tout en colère :

— Que signifie cette multitude de soldats que vous me donnez si libéralement, lorsque vous savez notre détresse? avons-nous dix hommes d'armes au château ? . . . Oubliez-vous qui nous sommes, pour plaisanter ainsi ?...

— Ah ! sire.... répondirent à la fois les trois ministres, excités par les coups-d'œil de Clotilde effrayée.

— Silence, messieurs, répliqua sévèrement le monarque, nous n'avons pas d'armée.... mais nous en aurons une, le jour que cela nous plaira..... Lorsqu'on possède nos trésors, on peut espérer tout; et supposé que nous eussions les bataillons que vous nous créez, vous nous auriez donc abusé, lorsque vous confessiez notre dénuement, le jour où, d'après mes ordres, l'on discuta les mesures à prendre contre le fléau du pays, cet infâme scélérat.....

— Mon père ! interrompit Clo-

tilde, qui pressentait une catastrophe; mon père, votre vin se renverse !....

— Contre ce traître Enguerry-le-Mécréant, acheva le prince.

— Traître ! . . . . . répéta le Mécréant échauffé par le vin, jamais le comte Enguerry n'a trahi personne !

— Ciel ! . . . . le plus grand brigand ! . . . dit le prince.

— Vous en avez menti, par votre gorge. Et le Mécréant se dressant, leva sa visière et s'écria : C'est moi qui suis Enguerry !..

A ce mot, l'épouvante est dans la salle; chacun est debout; la figure altière de l'évêque est animée,

Kéfalein met la main sur son épée, en regardant, avec ses yeux à fleur de tête, le terrible Mécréant ; Clotilde, comme évanouie, penche sa belle tête sur le dos du banc..... ; le chevalier noir reste impassible ; la figure de Monestan indique une sainte horreur ; et, au milieu du tumulte, Bombans effrayé cache sous sa dalmatique les pièces de vaisselle les plus précieuses, et les reporte au trésor, en semant l'alarme..... Le prince s'écria d'un accent guerrier :

— Mânes de mes ancêtres qui planez dans cette salle, vous indignez-vous assez de mon affront ? et de voir votre descendant aveugle

et sans épée!... pour se venger!...

— Se venger! .... répéta Enguerry d'une voix retentissante, de quoi? Ne suis-je pas comte? Ai-je déshonoré votre table? Qui m'a déclaré félon et déloyal?

— Tes actions! .... dit le roi avec l'accent d'une rage concentrée.

— Je n'ai jamais tiré mon épée que pour me venger!... et j'avais, selon la maxime de Jean-sans-Peur, de bonnes raisons, et prenez garde de m'en donner une!..... Mais je m'explique, et vais déclarer le dessein qui m'amène. ..... Je demande en mariage la princesse Clotilde! ....

A ce mot, la jeune fille s'évanouit, à l'aspect de la barbe rousse du Mécréant, et à l'idée d'être la femme de ce monstre d'iniquité : Monestan se signa, et Bombans emporta de nouvelles pièces d'argenterie.

—Voûtes, écrasez-nous donc!... s'écria le prince... Kéfalein, Castriot! Castriot armez-vous? votre prince est insulté... Heureux que vous êtes de ne pas voir ce Mécréant!... La figure de ce vieillard en cheveux blancs était sublime de dépit et de colère!...

Kéfalein tira son épée et le Mécréant la sienne.

— Le combat est inégal, dit

l'évèque, le connétable est sans armure.

Le prince se lève, cherche sa fille et la prend dans ses bras, en lui demandant où est l'autre chevalier.

— Ah! si notre libérateur était en ces lieux! demanda Jean II.

A ce mot, l'étranger saisit le bras du prince.

— C'est lui! dit le roi, nous en étions sûr!...

A cet instant, Castriot qui s'était entendu nommer par le monarque, franchit les escaliers; il entre, voit le prince et sa fille dans les bras du chevalier noir; l'épouvante sur tous les visages, et l'imprudent Kéfalein prêt à être percé par l'épée

du Mécréant. Les yeux de l'Albanais lancent des éclairs; il n'hésite pas, et décharge un tel coup de sabre sur la nuque du sire Enguerry, qu'il alla faire connaissance avec les dalles de marbre qui pavaient la salle, puis Castriot s'en alla sans rien dire. A cet instant Bombans avait emporté la dernière pièce d'argenterie.

— Il est mort, aussi vrai que moi je vis! s'écria Trousse survenant : il est mort!...

A ce mot fatal, toute l'indignation de Jean II cessa, il réfléchit aux suites de sa colère, et le politique Monestan lui dit :

— S'il existe, nous sommes per-

dus; s'il est mort, monseigneur, c'est une tache à votre mémoire.

— Sire, dit le chevalier noir, le comte Enguerry-le-Mécréant était votre hôte; vous avez violé les lois de l'hospitalité.

Pour toute réponse, le prince reconnaissant tout-à-fait son libérateur, le serra dans ses bras : « Ma fille, c'est lui!... » dit-il.

— Je le savais, mon père!... et Clotilde vit tressaillir le chevalier à ce mot, qu'il crut dicté par l'amour... « Pauvre chevalier, pensa-t-elle en voyant ce mouvement de joie, je ne puis t'aimer!... »

— Et vous ne me l'avez pas dit, cruelle! répondit le prince à sa fille.

Enfans, dit-il en se tournant vers sa cour, parez de fleurs ce château? appelez les musiciens? que l'on apprête un plus beau festin, et que l'on répande nos vins les plus précieux? brûlez des parfums? et que tout respire la joie; notre libérateur est en ces lieux!... Il a sauvé votre prince!...

En ce moment, Enguerry se releva en s'écriant : « Vengeance!... l'on m'a fait grandement outrage!... on m'assassine quand je crois manger le pain de l'hospitalité!... c'est une félonie! »

CHAPITRE XII.

Mon âme avec plaisir vous destine ma fille ;
Il faut la mériter !... Quelle est votre famille ?...
(ANONYME.)

Ah ! que je suis à plaindre !
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre.
(CORNEILLE, *le Cid.*)

Ung grand effroy se respendit soubdain,
Guerre !... guerre !...
(RONSARD.)

LECTEUR, le prince était bien en faute ; car, selon l'usage admirable de ce temps antique, on pouvait bien se venger de son ennemi ; mais l'on attendait, pour le faire avec décence, qu'il fût dehors ; et les jésuites ne vivaient pas à

cette époque!... Je le dis, car la race future sera si méchante, qu'elle leur attribuera cette subtile distinction.

Dans sa joie, le monarque se tourna vers le Mécréant, sans cependant quitter la main du chevalier noir, qu'il pressait sur son cœur, et il dit au comte Enguerry, d'une manière touchante, quoique pleine de majesté :

— Nous ne voulons pas que les voyageurs secouent la poussiere de leurs pieds à la porte de notre château sans y entrer. Sire chevalier, notre intention est que nos hôtes soient reçus avec toute la dignité que leur donne momentanement

leur caractère sacré; le malheur est susceptible, et si vous songez à ce que nous fûmes et ce que nous sommes, vous verrez que l'on peut passer beaucoup, à qui souffrit beaucoup. Les rois ne sont pas plus exempts que les autres hommes du joug des passions et de l'erreur ; et plus grand est leur mérite, quand ils le reconnaissent....

Ce fut tout ce que la dignité royale et la politique permirent au bon Jean II de dire, pour ne pas ensanglanter la fête causée par le retour de son libérateur.

— Vous fûtes toujours moult bon, vaillant et généreux!... s'écria le chevalier noir.

— Sire, répondit Enguerry, vous pouvez encore mieux réparer le mal ; je vous réitère la demande de la main de votre fille. C'est à vous de m'entendre : demain matin, j'attendrai votre réponse, sinon je partirai !..

— Seriez-vous fatigué ? dit le prince à son libérateur, en le sentant tressaillir aux paroles d'Enguerry.

— Oui sire....

Alors Trousse conduisit le Mécréant à l'appartement qu'on lui destinait ; le monarque voulut guider lui-même le chevalier noir vers le sien ; la princesse monta à son appartement, et les ministres au salon rouge, pour discuter sur les

événemens importans qui venaient d'avoir lieu.... L'on en causa même dans les cuisines, dans les écuries, dansles cours, partout, et le calme, un instant troublé, se rétablit....

Suivons d'abord le prince et son libérateur? Arrivés à l'appartement des hôtes de distinction, Jean II tout ému l'introduisit en lui disant :

— Que j'ai de joie à vous posséder ici! j''espère que vous resterez long-temps avec nous?...

— Impossible, sire!...

— Hé quoi!...

— Monseigneur, aujourd'hui même, je me suis convaincu qu'il est urgent que demain je parte dès l'aurore; il s'agit de choses impor-

tantes pour le salut de mes...., de ma patrie, et peut-être pour votre tranquillité même....

— Je ne vous reverrai donc plus, s'écria le prince avec douleur.

— Ah sire! il est un aimant qui me fera sans cesse revenir vers vous!...

— Je le devine, répondit le monarque en soupirant, Clotilde!...

— D'où le savez-vous, dit le chevalier en déposant son casque.

— L'amour est-il un sentiment que l'on puisse cacher : entre tous les hommes on voit un amant, de même qu'entre les femmes on distingue une mère!

— Eh bien! oui sire, j'aime votre

fille; que dis-je j'aime?... j'adore, j'idolâtre, et cette passion n'est point guérie ; je pensais que l'absence la ferait mourir faute d'aliment. Ah! le souvenir est dans les amours plus puissant que la présence, celui de Clotilde m'assiége sans cesse, et depuis le jour où je réussis à vous embarquer sur un de mes vaisseaux, j'éprouvai des malheurs....

— Des malheurs!... répéta péniblement le prince avec un air de bonté touchante, ont-ils cessé?...

— Oui sire, des tempêtes assaillirent notre flotte; les chevaliers, qui me firent l'honneur de me choisir pour chef, et mes soldats furent séparés de moi; je n'en ai point

encore de nouvelles, et j'en suis d'autant plus inquiet, que j'ai pensé périr dans un naufrage. Un navire anglais nous sauva, mon écuyer et moi, lorsque nous allions être victimes des flots. Hé bien! au milieu de ces maux, j'y fus insensible, tant je pensais à votre fille; et presque enseveli dans l'onde, mon amour brillait au fond de mon cœur, comme un feu que rien ne pouvait éteindre, pas même le danger....

La voix du chevalier n'avait plus l'accent rude et guerrier; elle était douce, pénetrante, ét Jean II se sentit ému.

— Mon ami, dit-il, je sais que la reconnaissance m'oblige à vous

donner ma fille..., c'est tout ce que j'ai pour m'acquitter.....

— Donner ! . . . interrompit le chevalier, sire, vous m'estimez bien peu, en croyant qu'un homme, digne de ce nom, vous sauva par intérêt ! . . . . . donner ! . . . . . je n'exige rien, sire ; je ne veux devoir Clotilde qu'à elle-même, qu'à mon amour ; il faut que je lui plaise, qu'elle m'aime ; dès aujourd'hui je commence à me déclarer son servant d'amour ! . .

— Mais, sire chevalier, Clotilde ne doit épouser que des princes !...

A la maniere dont Jean II se débarrassa de ces paroles, on pouvait s'apercevoir qu'elles lui coûtaient

beaucoup à dire ; aussi le chevalier répondit en souriant, et d'une voix sonore et presque ironique :

— Monseigneur, croyez que je puis aspirer à elle ! et quand je me découvrirai, vous serez satisfait du sang qui coule dans mes veines ; c'est le plus noble de toute la chrétienté, il ne peut qu'honorer les Lusignans ; tout rois qu'ils sont, ils furent vassaux de mes ancêtres !....

— Ils ne furent vassaux que des rois de France ! .... dit fièrement Jean II, et ils les firent trembler. Mais, seigneur, cette question ne peut vous déplaire : vous vous couvrez d'un voile mystérieux qu'un père doit lever.

— Il est vrai, sire, mais on ne le peut encore; il faut attendre....

— Serait-ce un bâtard ? pensa le monarque en frissonnant à cette idée.

— En me découvrant à vous, continua l'étranger, je ne me perdrais pas seul, car mes desseins enferment le bonheur de bien du monde, et votre propre salut.

— Comment ? s'écria le roi..

— Je ne m'explique point, mais soyez persuadé que je vous prouverai mon dire.

— Chevalier, dit le prince avec l'accent de la plainte, votre courte apparition est en quelque sorte douloureuse ; c'est me montrer le plai-

sir pour me le faire regretter; si du moins vous vous étiez découvert plus tôt, bien que mon cœur vous devinât, j'aurais pu vous recevoir avec plus d'éclat.

— A quoi sert-il!...

— C'est vrai, la véritable fête est dans mon cœur....Vous ne voulez donc pas la prolonger?

— O mon vénérable ami, mon père! croyez qu'il faut de grands motifs pour me faire quitter ces lieux avec tant de précipitation; ne contiennent-ils pas tout ce que j'aime!....

Le roi lui serra la main avec attendrissement; cette muette réponse, empreinte de l'éloquence

du cœur, toucha le chevalier. Que de choses disait cette douce pression : ne pouvant voir son libérateur, le prince remplaçait l'expression de ses yeux par le tact amical de sa main généreuse. Après un moment de ce silence compris des grandes âmes,

— Prince, s'écria l'étranger, je suis venu réclamer un serment.

— Demandez chevalier ?... vous êtes sûr d'obtenir....

— Jurez-moi donc, que votre fille ne sera l'épouse d'aucun autre, tant que j'aurai l'espoir de lui plaire. . . . . et de l'épouser.

— Je le jure, dit le prince avec calme.

— Me voilà tranquille ! . . . . .
Adieu, sire...

— Pourquoi cet adieu ?...

— Je pars demain dès l'aurore...

— Vous ne passerez donc qu'une nuit sous le toit de votre père !...

— Les princes doivent savoir faire des sacrifices...

— Adieu donc ! et ils s'embrassèrent : une larme du vieillard coula sur la joue de l'étranger. Adieu... Mais revenez ? dit encore le monarque en fermant la porte ; et il entendit le chevalier pousser un soupir.

— Je ne lui ai pas offert mes trésors, pensa le bon Jean II. Il rentra donc.

— Sire chevalier, si vos entreprises exigeaient des secours d'argent, je puis vous être utile, car, pour des soldats, *je suis détrôné!..* (Le prince soupira) : dans ce moment, je regrette mon trône doublement.

— Sire, vous êtes trop bon !... et je vous remercie.

Alors le monarque s'achemina vers son salon rouge. A son approche les ministres se levèrent et ôtèrent leurs toques.

Le roi les trouvant occupés à discuter, il se hâta de dire en arrivant, de crainte qu'on ne lui enlevât la parole :

— Messieurs, nous nous trou-

vons dans de graves circonstances : Enguerry nous demande notre fille et, d'un autre côté, le chevalier noir vient de réclamer sa main. Il est nécessaire de réfléchir à la conduite que nous devons tenir, et la rendre conforme à notre dignité...

Tous tombèrent d'accord qu'il était impossible de donner Clotilde au Mécréant.

— Messieurs, nous avons engagé notre royale parole, de ne point marier notre bien-aimée fille avant que le chevalier noir ait renoncé à elle....

— Sire, observa l'évêque, l'on ignore ce qu'est le chevalier noir, et le comte Enguerry n'est pas tant

à dédaigner : il a huit cents hommes d'armes, et des trésors, du courage ; il est noble....

— Oubliez-vous qu'il nous insulta ? Oubliez-vous aussi que vous nous avez souverainement déplus ? Messieurs, dit sévèrement Jean II, nous ne savons pas à quoi tient, que nous ne vous bannissions de notre présence ; nous honorons votre repas en y venant prendre part, et vous avez l'audace de nous contredire, de nous rendre ridicule aux yeux de deux étrangers, en nous donnant des armées que nous n'avons pas : il ne nous manquait plus pour dernier outrage, que d'être insulté par nos propres sujets !...

— Sire, dit Monestan en tortillant sa toque entre ses doigts, et retenant l'évêque qui frappait du pied; j'avoue que nous sommes coupables; mais ces assertions étaient une ruse innocente pour inspirer au Mécréant une idée imposante de votre puissance et vous mettre à l'abri de ses desseins.

Le roi ne répondit rien.

Son silence à la réponse de ses ministres, équivalait toujours à l'aveu d'un tort, ce qui n'arrivait pas souvent; cette fois, il y ajouta un mouvement circulaire de la main gauche, qui semblait dire : « Vous aviez raison... » Mais il s'écria sur-le-champ :

— Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenu de cette circonstance ?

— Sire, vous ne pouviez pas voir nos signes, répondit Kéfalein.

Le roi se tut de nouveau.

Rien n'était plus facile aux ministres de profiter de ce moment de triomphe, mais ils eurent la générosité de laisser le champ libre au roi.

— Messieurs, reprit-il, encore faut-il que nous donnions une réponse au comte Enguerry.

— Et qui ne le choque pas, dit l'évêque.

— Qui la lui portera ? demanda Monestan.

— Moi, si cela plaît à monseigneur, répondit le connétable.

— On pourrait s'en dispenser, observa le comte Ludovic.

— Nous préférons ce parti pour l'honneur des Lusignans ; un Enguerry ne doit pas....

— Sire, continua Monestan, le Mécréant nous a dit, que faute de réponse, il partirait demain matin après l'avoir attendue ; il faut le laisser partir.

— Admirable, s'écria Kéfalein ; je n'aurais jamais trouvé cet expédient.

—Nous y accédons, dit le monarque, et c'est notre bon plaisir. Messieurs, que Dieu vous ait en sa garde!

Les ministres s'inclinèrent, et sur ce mot, Jean II se retira dans son appartement, car les émotions de cette journée l'avaient un peu fatigué.

— Votrè ambassade à Naples est finie, dit l'évèque à Monestan d'un air de triomphe.

— Dieu veuille que le Mécréant ne se trouve pas offensé !... répondit le premier ministre.

— Quel mal y aurait-il à le combattre, répliqua le guerroyant Hilarion.

Kéfalein les regardait gravement.

Si l'on avait voulu les peindre, on aurait très-bien représenté le

groupe de la douceur, de l'orgueil et de la naïveté..... L'évêque en soutane affectait une supériorité sur ses deux collègues; Monestan avait les yeux baissés avec humilité ; Kéfalein était dans une pose unique, il jouait avec la plume de sa toque, en contemplant l'évêque d'un œil effaré, et son immobilité seule, suffisait pour dévoiler le peu de complication qui régnait dans ses pensées......

— Pourvu *qu'il n'arrive pas de malheurs,* messeigneurs, s'écria l'intendant qui venait recouvrir les choses précieuses, et notamment la balustrade; ce Mécréant regardait le dressoir avec un œil de con-

voitise, oh je m'y connais!......

Les ministres laissèrent Bombans et ses valets s'acquitter de leur devoir. . . . .

Revenons à la princesse? Aussitôt que Clotilde eût regagné son appartement, elle s'assit pour réfléchir à ses malheurs: « Quelle journée?.... se dit-elle, j'oubliais trop promptement que les filles des rois ne doivent point avoir de cœur! l'obéissance est le seul sentiment qu'elles connaissent; pourquoi suis-je fille d'un roi?... pauvre Juif!... ce soir ton amour a reçu le coup de la mort!... »

Elle n'eut pas le courage d'aller à sa fenêtre!... « pourquoi l'entretenir

dans son espérance ? se dit-elle, quand le chevalier noir me demande peut-être à mon père ?... et peut-il me refuser? moi-même, puis-je résister ?... je suis la rançon de mon père !... il s'acquitte à mes dépens !... hélas ! épouser l'étranger, ou je ne sais quel prince que j'ignore, n'est-ce pas toujours là mon destin !.... pauvre Juif ! ... » Elle entendit du bruit sur la Coquette : « il y est le malheureux !...» dit-elle, et la jeune fille reçut un coup terrible ! . . . A ce moment Josette entra :

— Madame doit se trouver bien fatiguée ?...

—Ah beaucoup, Josette !...

— Madame aurait-elle du chagrin ?...

— A quoi voyez-vous cela ?...

— Vous avez pleuré madame?...

— Je ne m'en apercevais pas !... Josette, dit Clotilde pour changer de conversation pendant que la jeune Provençale la déshabillait, n'avez-vous rien à me dire sur vos secrets ? vous voilà revenue...

— Hélas, madame !... j'ai peur de vous déplaire...

— Non, ma fille !... laissez mes cheveux, reprit Clotilde, ils n'ont plus besoin d'être si bien arrangés *maintenant !*... ces mots furent dits avec l'accent de la plainte.

— Mais madame il sont gâtés et remplis de sables et de mousses, il faut les nettoyer.

— Ne jetez rien à terre, s'écria

Clotilde, mettez sur ma table ces faibles débris? ils me rappelleront le danger que j'ai couru... comment je me suis sauvée?..... et... continuez votre récit?...

— Vous me renverrez de votre service si je parle?...

— Pouvez-vous le craindre? à moins d'une grosse faute.

La Provençale se tut, une larme brilla sur sa joue.

— Mon enfant, reprit Clotilde, vous vous trouvez donc bien coupable?... allez, dites toujours, je suis indulgente..... que trop!..... même pour moi...

—Madame, je ne suis point coupable; mais, je sais que j'aurais plutôt dû vous parler ce matin; car ce

soir, dit-elle en pleurant, je n'en ai pas le courage!...

—Suis-je donc si redoutable?... donnez-moi mon missel, reprit Clotilde, en montrant de son doigt un livre de prière; je veux y mettre cette fleur afin de la sécher pour la conserver toujours!...

Clotilde tira de son sein la fleur du beau Juif; et, ce ne fut pas sans chagrin qu'elle la fana, en la pressant dans le vélin monastique; alors elle pensa que la religion réprouvait son amour; mais aussi, qu'elle lui offrait des consolations : « c'est comme si je consacrais mon amour à Dieu!...» se dit-elle, et elle ferma le missel en soupirant.

— Vous pleurez aussi Josette?...

— Madame, cet Enguerry doit vous être en horreur ?

— Pourquoi ?... je suis sûre que mon père n'accueillera pas sa demande, ainsi...

— Hé bien je vais vous ouvrir mon pauvre cœur !...

— Bon, mon enfant, je vous écoute !...

Onze heures sonnèrent à l'horloge du château.

— Madame nous devons toutes...

— Auparavant, dit la princesse en se levant, je veux voir à ma fenêtre si le ciel est calme ?...

Clotilde, ne pouvant résister à l'envie de contempler son bel Israé-

lite avant de se mettre au lit, courut entr'ouvrir son rideau : le temps était chargé de gros nuages noirs et l'obscurité la plus profonde régnait ; mais les yeux de l'amour sont perçans et Clotide crut entrevoir sur la rocaille une masse brune qui tranchait avec le flanc blanchâtre de la Coquette.

—Il y est sans doute ! se dit-elle, et la lune ne nous éclaire pas ce soir!... pauvre Juif, la nature elle-même nous dénie son assistance, adieu pour toujours!...

A ce moment la chouette cria de ce cri lent, clair, plaintif et funèbre, qui jette dans l'âme le froid de la mort qu'il annonce !... A ce

son lugubre, à l'aspect du voile noir des cieux, au silence imposant de la nuit, au pressentiment de son cœur glacé, Clotilde laissa tomber le rideau, revînt toute tremblante, comme si la mort l'eût désignée par un mouvement de sa faulx !...

— Voilà deux fois que j'entends la chouette !... il mourra de douleur, ajoute-t-elle à voix basse, et moi... peut-être aussi !...

Josette soutint sa maîtresse qui se mit au lit presqu'évanouie, ses joues n'étaient plus que faiblement rosées !.. et le vague qui régnait dans son âme apparut sur son visage.

— Madame qu'avez-vous ?... s'é-

cria la jeune Provençale effrayée.

— Rien , c'est le cri de la chouette ! ... continuez ?...

— Madame vous ne vous fâcherez pas ?...

— Non...

— Hélas, reprit la jeune fille, notre destin est d'aimer !...

— Malheureusement pour nous, Josette !...

— Mais madame, le comble du malheur c'est que nous ne sommes pas maîtresses de notre cœur, un je ne sais quoi l'emporte en un instant : M. Trousse nomme cela *sympathie*.

— *Sympathie*, Josette !...

— Oui, c'est ce qui fait que l'on

aime des gens malgré soi, des gens que quelquefois nous ne pouvons pas... La fille de Bombans se mit à pleurer.

— Josette, je t'entends! ..... et des larmes inondèrent le visage de Clotilde : il régna un moment de silence, pendant lequel les deux jeunes filles se regardèrent ; et la princesse entendant un léger bruit sur la Coquette, elle tressaillit et pleura plus fort.

— Madame, je serais bien malheureuse, reprit Josette, si j'aimais un prince ; car, je ne pourrais pas l'épouser! je serais bien malheureuse aussi si j'aimais un Juif...

— Josette... n'achevez pas !..

et la princesse se couvrit la figure de ses deux mains.

— Ah! madame, ce n'est pas un Juif que j'aime! s'empressa-t-elle d'ajouter avec un accent de triomphe qui fit trembler Clotilde; mais cependant je n'ose vous dire qui je chéris!...

— Ne craignez rien, ma fille, rien n'est impossible à l'amour, et vous, vous pouvez aimer en liberté.

— Si c'était un soldat d'Enguerry?... et la Provençale épia le visage de sa maîtresse.

— D'Enguerry!... répéta Clotilde.

— Mais ce n'est pas un soldat, madame, c'est son premier lieu-

tenant! .... Le grand mot était lâché.

—Il vous aime donc bien Josette ?...

— Ah madame, j'en ai la plus grande preuve ? ... En disant cela, la Provençale rassurée, badinait avec une croix d'or qu'elle avait au col.

— Quelle ?.... demanda Clotilde.

— Vous saurez donc, madame, que ce vilain Mécréant défend à ses soldats de se marier sous peine de mort ; il dit que cela les rend lâches! .....

— Eh bien..

—Eh bien, madame, ce matin...

je me suis mariée avec le lieutenant, à Montyrat. . . Elle frémit dans l'incertitude où elle était de la réponse de Clotilde, qu'elle regardait avec anxiété.

— Heureuse fille ! ... s'écria la princesse, je voudrais être toi !... et elle contempla la Provençale étonnée, avec des yeux remplis de larmes et d'envie.

— Ah madame, dit-elle d'un air fin, j'ai bien vu que ce chevalier noir vous aimait !...

— Que trop Josette ! ...

— Est-ce que vous croyez ne pas pouvoir l'épouser ?...

La princesse à cette idée, laissa tomber les larmes qu'elle re-

tenait, sans chercher à tirer Josette d'erreur ; seulement elle lui dit :

— Josette, l'amour est toute notre histoire, il fait notre malheur, ou notre bonheur.

— Ne craignez donc rien, madame, continua Josette en parlant à voix basse et prenant un air mystérieux ; lorsque le roi s'enferma dans la chambre de l'étranger, je passais dans la galerie ; j'ai tout entendu : votre père a promis votre main au chevalier noir... La jeune fille fut surprise de voir la terreur se peindre sur le visage de Clotilde.

— Dites-vous vrai !.... grand Dieu !.... plus d'espoir !... Allez-

vous-en, Josette, votre bonheur me fait mal !....

— Adieu madame !...

—Allez dormir pour nous deux!.. mais donnez-moi sur ma table le vase de cristal où sont les fleurs de ce matin ?.... La jeune fille les apporta en silence.

— Elles se fanent..., dit Clotilde, et elle les respira avec une jouissance indicible.

Josette s'éloigna en ne sachant que penser de l'état de sa maîtresse; cependant, le bonheur, qu'elle ressentait d'avoir instruit Clotilde, chassa bien vite ses tristes réflexions. En sortant, elle trouva Castriot avec un renfort de deux gardes, qui

veillaient à la porte (1)..........

....

....

Aussitôt que l'aurore lança le char du soleil dans les campagnes du ciel, le chevalier noir sella lui-même son cheval et sortit du château ; ce fut Marie qui lui baissa le pont-levis en souriant.

— N'êtes-vous pas la nourrice de la princesse ?... lui dit-il.

— Oui.

— Tenez?... et l'étranger lui don-

---

(1) Ces lacunes sont quelquefois dans le manuscrit, endommagé par le temps ; mais ici j'avoue que j'ai passé des choses de peu d'intérêt. (*Note de l'Éditeur.*)

na une magnifique chaîne d'or ; rappelez-vous du chevalier noir ? et présentez-le quelquefois au souvenir de Clotilde.

A ces mots, il s'éloigna si rapidement que son cheval semblait voler. L'innocente resta muette et retourna cette chaîne en la regardant avec insouciance.... Elle eut la constance de la remuer ainsi pendant deux heures entières.... L'arrivée du Mécréant la tira de son absorbement ; elle regarda Enguerry tracer une grande croix rouge à l'une des colonnes gothiques qui supportaient l'ogive du portail, et précisément au-dessous des armes des Lusignans, que l'archi-

tecte avait sculptées dans la pierre.

— Ma mie, dit-il à l'innocente, vous pouvez annoncer qu'avant trois jours on aura de mes nouvelles,... et je serai vengé du mépris que l'on a pour moi !... puis il disparut.

— C'est un vilain !... il ne me donne rien, s'écria Marie.

A ce mot, Bombans parut, et sa figure jaunâtre s'épanouit à la vue de l'or qui brillait dans les mains de la nourrice.

— Marie, ma mignonne, dit-il en se frottant les doigts qui lui démangeaient, où donc as-tu pris cela ?.....

— Mon bon ami de là bas me l'a

donné!... répondit-elle avec un léger sourire.

— Donne-la moi, reprit l'intendant en caressant l'épaule nue de Marie, je te la serrerai, tu pourrais perdre ce bijou.

— Non, je le mettrai sur mon cœur!... mon cœur, reprit-elle en jetant un regard sur elle-même,... mon cœur, il est mort!... Je n'ai plus de fils!

— Que feras-tu de cette chaîne?... Et l'intendant la suivait de l'œil dans tous les mouvemens que la folle lui imprimait en la tournant.

— Je la garde pour mon fils!...

Bombans à force de manœuvres saisit la chaîne, en disant : « elle est

d'un beau travail et bien lourde ! » et il la prit tout-à-fait des mains de Marie. Il a toujours prétendu qu'elle la lui donna librement, et que ce mouvement valait donation; mais on prétend qu'il l'arracha violemment, ce que les paroles suivantes de l'innocente confirment :

— Au voleur ! . . au voleur ! . . .

— Dieu quel malheur ! s'écria l'intendant, *je l'avais bien dit !...* et il cria si fort que la voix de Marie fut couverte par la sienne.

— Qu'avez-vous, M. l'intendant, dit Vérynel survenant.

— Regardez cette croix ! . . . . et Bombans lui montra la fatale croix rouge. Alors pensant à son trésor

et au pillage qu'en ferait le Mécréant, l'intendant courut le mettre en sûreté, criant que tout était perdu; dans sa douleur, il ne rendit pas la chaîne d'or; la pauvre Marie n'en cria que davantage; tous les gens accoururent, et quand on apprit le dessein du Mécréant, la plus grande consternation régna dans les cours du château..... Tout le monde se rassembla, et se précipita vers le pavillon de Hugues.

—Tous ces gens-là seront bientôt malades, dit l'impassible Trousse en les voyant entourer le perron; et qu'est-ce qui les agite?... c'est une pensée; et quel est l'intermédiaire entre le corps et la pen-

sée ?... ce sont les nerfs? Or...

— Or, vas avertir les ministres, lui répliqua Castriot. —Alors l'huissier fut prévenir le connétable et le comte de Monestan du grand événement qui jetait le trouble dans le château.

En ce moment la princesse se levait. Elle court à sa fenêtre, elle l'ouvre... le bel Israélite assis sur son rocher la regardait avec amour... Elle rougit en le voyant, et rougit encore plus fort, lorsque le céleste parfum des fleurs nouvelles embauma l'air; ne sachant comment se tirer de ce pas difficile, elle prit, d'un air embarrassé et sans oser lever les yeux, chacune des fleurs

l'une après l'autre; elle les assembla et quitta la croisée pour les mettre dans le second de ses vases de cristal... Elle tremblait en les posant... Son esprit était agité de mille idées diverses, enfin elle revint à la fenêtre... Imprudente, elle dit : — Nephtaly... ma main est promise !... retirez-vous !... et ne venez plus!...

— Pourquoi me ravir votre vue?... demandais-je autre chose !... s'écria l'Israélite au comble de la joie, en entendant Clotilde lui parler.

Elle soupira!... et le Juif, prenant ce soupir pour une réponse favorable, dévora des yeux sa tendre bienfaitrice et la remercia, par un geste, de cette espèce d'assentiment

qu'elle donnait à leurs amours. Son geste semblait dire : « Enfin vous m'ordonnez quelque chose, vous prenez possession de moi, je vous appartiens.... »

Clotilde fut interdite, et un regard fugitif répondait : « Ne croyez pas que je vous avoue que je vous aime..., n'est-ce pas impossible !... »

Ce muet langage plein de charme et d'une mélancolie réelle, puisque c'était presque un adieu, fit voir à Clotilde toute l'étendue de sa passion.

Enfin le Juif rassembla tout son amour dans un dernier regard, et se retira sur sa crevasse...

Clotilde le vit se mettre à genoux,

et envoyer un tendre baiser à cette fenêtre... «Quelle est donc sa joie ? » se dit-elle... Naïve, elle ignore que l'amour est aveugle, et que, tout entier au bonheur présent, jamais il n'a regardé l'avenir : la folie ne le guide-t-elle pas en l'étourdissant de ses grelots ?.. Aussi, Clotilde s'étourdit-elle et partagea la joie du beau Juif, sans comprendre que le langage qu'elle avait tenu, les gestes qu'elle avait faits, trahirent un sentiment, trop tendre pour n'être que de l'intérêt ou de la pitié...

A ce moment Josette entra sans être appelée : « Madame, dit-elle, Enguerry va venir assiéger le château!... » et, le visage de la Proven

çale amoureuse respirait le plaisir.

— Hé bien Josette ?...

— Hé bien, madame, je verrai mon mari !...

— Malheureuse, vous oubliez donc les maux qui vont nous accabler ?

— Ah ! madame, pardonnez-moi ?.... et elle se mit à genoux avec les marques du repentir le plus grand, je suis bien coupable !.....

— Sa joie n'est-elle pas naturelle ?... se dit Clotilde en regardant les fleurs nouvelles... Moi-même, ne suis-je pas coupable !.. Je n'ai plus le droit d'être sévère !....

Relevez-vous, Josette ?...

La jeune fille raconta à sa maîtresse le désordre qui régnait dans le château.... Laissons-les pour assister au grand conseil qui doit se tenir en ce moment.

CHAPITRE XIII.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire,
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Vas, ne perds point de temps; ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.
(RACINE, *Esther.*)

O Dieux ! quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars.
(J. B. ROUSSEAU.)

ICI, l'on doit me rendre la justice d'avouer, que l'action de ce petit drame se complique, sans rien perdre de son unité; et, qu'elle devient un peu plus intéressante que lorsque je n'en étais qu'au titre. Peut-être me reprochera-t-on plus d'un caractère ? mais que l'on s'en prenne

à la nature et aux Camaldules, ou plutôt, que l'on cherche le grain de sagesse qu'ils y renfermèrent, et que l'on convienne, pour l'honneur des *R'hoone*, que cette histoire avance. Elle avance bien peu, dira-t-on, mais enfin elle avance!.... et l'on s'attend à de grands événemens... Amis, vous n'avez pas tort; et sur ce, je reprends le fil de ma traduction libre, car je hais l'esclavage, ainsi daignez me pardonner mes digressions...

Chaque jour l'on nous retrace des scènes de la vie humaine; mais rarement on nous offre des scènes de la vie de ces grandes masses que l'on nomme nations, et de ces rois

qui les conduisent bien ou mal. Ces demi-dieux s'enveloppent d'une toile d'opéra, sur laquelle sont imprimées les lois de lèse-majesté.... Cette toile est comme le voile de plomb qui couvre l'avenir, en la levant on s'attire des chagrins : moi qui suis un vrai sans-souci, je brave le courroux et je me félicite d'avoir rencontré l'histoire d'un prince, et surtout d'un prince détrôné; car, je vais essayer de remplir la lacune des histoires, quant aux secrets de l'intérieur des conseils des rois, et je vous introduis sans façon, et sans pudeur aucune, dans le cabinet du roi de Chypre ; en déclarant, que je regarde cette scène comme le type,

prototype, architype de toutes celles qui se sont passées, qui se passent ou qui se passeront dans le cabinet des rois morts, vivans et à naître. Pour la rendre ressemblante, l'on n'aura qu'à l'étendre, y mettre plus de monde, de plus grands intérêts, et la mienne sera comme une lanterne magique dans laquelle on met les verres que l'on veut.

Princes morts, vivans et à naître! je vous demande grâce, la hart au col, à genoux et la torche à la main, pour le ton léger que je prends, et quoique j'aie fait ce vers depuis long-temps,

Le malheur est sacré, n'insultons pas les rois.

ma foi, mon naturel m'emporte et je ris, non pas de vous, mais de lá sottise de l'humanité : toutefois sachez que je serais grave et mélancolique, si j'avais à raconter le malheur d'un de mes frères; je ne ris jamais que de l'homme en masse!...

Depuis cinq minutes les trois ministres étaient entrés dans le cabinet du roi de Chypre. Jean II instruit du malheur qui le menaçait, avait oublié la formule qui servait de prélude à tous les conseils, et les ministres, étonnés de se trouver debout, attendaient l'ordre du prince. Monestan, les ÿeux baissés, tenait son chaperon à la main sans le re-

muer aucunement; tandis que Kéfalein faisait mouvoir le sien avec l'insouciance qui résultait des désinences de son caractère; quant à l'évêque, il avait sa main droite appuyée sur sa hanche, et par sa pose et son œil fier il semblait s'indigner du silence du prince.

Jean II, assis sur son fauteuil, frappa son genou de sa main gauche avec un air embarrassé; sa noble figure ressemblait assez à ces bustes antiques dont les yeux sans expression offrent l'image d'une impassible résignation. Enfin il rompit le silence par ces mots:

— Messieurs, jamais nous ne nous sommes trouvés dans des cir-

constances si graves et si pénibles.... En effet, nous avons pu perdre notre royaume, ce fut un malheur bien grand; néanmoins, il nous restait la perspective de pouvoir le reconquérir!... Mais la menace d'Enguerry, le dénuement où nous nous trouvons, dénuement que malheureusement il connaît ainsi que nos trésors, nous plongeront, si le Mécréant est vainqueur, dans un abîme d'où nous ne pourrons plus sortir, car nos espérances de rétablissement s'évanouiront...

Un grand homme, et je ne sais lequel?... a dit et je le répète : *un rien allége lés souffrances*.... tel homme se console de la perte d'un

fils en discourant; tel autre sera soulagé de la mort de sa maîtresse, par la sublime inscription qu'il a trouvée pour mettre sur sa tombe... Le bon roi Jean II, au milieu de sa nouvelle infortune, éprouvait, en prononçant les paroles que l'on vient de lire, une espèce de joie, en voyant les affaires de l'état prendre une importance, une gravité, qu'elles n'avaient point eues depuis qu'il habitait Casin-Grandes; cette satisfaction de tenir un conseil véritable perça dans les mots suivans.

— Aussi, Messieurs, nous nous sommes empressés de vous mander, pour profiter des lumières que vous avez acquises par votre expé-

rience et votre savoir : employez-les à trouver une résolution digne des rois de Jérusalem et de Chypre? Nous sommes dans le dernier asile des Lusignans, il ne fut jamais violé!... c'est assez vous en dire!...

—Sire, dit l'évêque, Enguerry-le-Mécréant en plaçant cette croix vengeresse, que nous aurions évitée si l'on avait suivi mon conseil d'hier, a déclaré qu'avant trois jours il investirait votre château; l'on ne saurait donc prendre des mesures trop promptes...

A cette observation le roi leva brusquement la main qu'il avait appuyée sur sa cuisse gauche, et cette main tendue semblait demander :

« Est-il vrai ? » Le silence des trois ministres affirma que l'évêque disait la vérité.

Le prince laissa retomber sa main sur sa cuisse ; or, il y a bien des manières de laisser tomber sa main, et ce geste peut exprimer la douleur comme le plaisir ; mais le prince mit tant de mélancolie dans ce mouvement, cette main tomba si bien d'aplomb, que Kéfalein fut ému de ce simple geste ; son corps fluet se pencha, sa petite tête oblongue suivit le mouvement de la main du prince, et son bonnet ne tourna plus entre ses doigts.... Quant à Monestan, il lève les yeux au ciel, croise ses bras, insère son

pouce droit entre ses deux lèvres, et se met à réfléchir.... Le silence régna dans toute sa pureté.

Il devenait clair qu'il fallait prendre une décision importante dans ses résultats : la guerre ou la paix, la vie ou la mort dépendaient de ce conseil. Aussi je n'en omets aucune circonstance.

Remarquons pendant qu'ils réfléchissent tous, 1°. que la mère de M. l'aumônier le conçut pendant une guerre cruelle; au milieu du récit interrompu, que son mari lui fit un soir, d'un combat sanglant; et que l'attitude du père d'Hilarion était fière; qu'alors sa mère le mit au monde avec des organes, des

fibres et des nerfs tellement disposés, que les idées qu'ils produisirent, furent des idées guerrières, d'ambition et d'orgueil, qui se jouèrent dans une seule partie du cerveau d'Hilarion; à force de s'y jouer ces pensées formèrent une bosse à son crâne, parce que les idées y affluèrent, en allant de préférence vers ce point cérébral; enfin ces pensées n'étant pas réprimées, ni son crâne amolli dans cet endroit, elles firent de l'aumônier un homme du caractère dont je vous ai donné quelques esquisses.

2°. Que la comtesse, mère du connétable, montait très-souvent à cheval pendant sa grossesse, et

qu'elle accoucha de Kéfalein en descendant de cheval.

3°. Que la princesse Ludovic de Monestan était dévote, ainsi que son mari...

Si je voulais rechercher les causes de la guerre pendant laquelle Hilarion fut conçu ; celles du goût de madame Kéfalein pour les chevaux ; et celles de madame Ludovic pour les églises, je remonterais jusqu'à la création, et je prouverais qu'elle est la cause première des événemens dont vous allez lire le récit ; mais je sens que cette vérité pourrait vous choquer, et je me restreins à la proposition suivante.

Ce sont les trois mères des trois

ministres, qui furent cause des malheurs de Jean II, lequel ne s'en douta nullement.

Sur la masse totale des lecteurs qui liront cette assertion, il y en a moitié qui lèveront, par un mouvement soudain, le drap qui garnit leurs épaules; je commence par les remercier....

Sur l'autre moitié qui reste, un quart de moitié sera pyrrhonien, et dira qu'il y a du pour et du contre, et ils seront sages; je les croirais même un peu ministériels ou prêts à le devenir: le second quart sera composé de gens qui voudront passer pour savans, et qui diront que j'ai raison, en employant beau-

coup d'esprit pour prouver leur dire ; je les félicite d'avoir de l'esprit : le troisième quart renfermera des penseurs philosophes ; et le dernier quart des originaux qui me croiront plus de talent que je n'en ai.... Ce quart sera le plus faible.

Telle est la nature humaine, que l'opinion de cette seconde moitié ne m'est de rien, précisément parce qu'elle m'est favorable ; et que je brûle d'obtenir l'assentiment de la première qui rit de moi. Mais si je voulais la réduire au silence, voilà ce que je lui dirais, en priant la seconde moitié et les femmes, de passer ce discours *ab irato*, que je regarde comme inutile.

« Oui, Messieurs, ce que je dis
» est vrai, l'histoire serait très-utile
» si l'on voulait rechercher ainsi les
» causes des événemens et des ac-
» tions des hommes..... O quelles
» lumières vives éclaireraient la
» nature humaine, et feraient voir
» qu'un atôme influe sur nos des-
» tinées et pèse beaucoup !...

» La jeune personne qui se pâme
» sous les attaques réitérées d'un
» soldat vigoureux, la maman qui
» reçoit des injures parce qu'elle est
» laide, le père que l'on vole, les
» échevins que l'on pend, les soldats
» que l'on tue, les bourgeois dont
» on démolit les remparts, les fran-
» chises et les maisons quand on

» saccage leur ville en temps de
» guerre, auraient la consolation
» de savoir que cela leur arrive,
» parce que leur prince, ou le po-
» tentat voisin en colère, n'avait pas
» été saigné la veille, ou parce qu'il
» avait trop mangé, et que ce fut
» pendant qu'une indigestion ou
» telle autre cause le portait à la
» mauvaise humeur, par la dispo-
» sition acrimonieuse des houppes
» qui correspondent au cerveau,
» suivant le système de Trousse,
» que l'on tint le conseil où il opina
» pour la guerre... Alors la lancette
» d'un chirurgien ou la canule d'un
» apothicaire auraient sauvé la vie
» à trente mille hommes, et l'hon-

» neur à trente et une mille pucelles, épargné trente millions d'impôts; et vous, MM. N: N., » qui me cherchez chicane, vous » ou vos ancêtres ne les auriez pas » payés! Mais, vous seriez bien » surpris, en apprenant tout ce que » des choses semblables ont de » poids dans les balances où l'on » pèse l'humanité d'un côté, contre » deux ou trois hommes de l'autre : » vous frémiriez en lisant, qu'un » verre d'eau répandu sur la robe » d'une duchesse à Londres, dans » un palais où l'on dansait, a sauvé » Louis XIV et la France, qu'une » fenêtre mal placée à Versailles, » avaient mis à deux doigts de leur » perte; car Louvois, voyant son

» maître en colère de la critique
» sur la croisée, et craignant de
» perdre son crédit, se rendit in-
» dispensable, en le jetant dans
» la fatale guerre, terminée par le
» verre d'eau qui fit rappeler Mar-
» leborough.

» *Vous sauriez que* le jeune Bi-
» ron donnant à son père le moyen
» de prendre Rouen en dix heures,
» le vieux guerrier lui répondit :
» *Veux-tu nous envoyer planter*
» *des choux à Biron?...*

» *Vous connaîtriez* que quelques
» grains de sable dans la vessie d'un
» monarque ou qu'un *sensorium*
» *commune* un peu trop compacte,
» rendent tout un royaume mal-
» heureux; et que si la nourrice de

» Charles VI n'eût pas raconté des
» histoires de revenant et n'eût pas
» pressé la tête au jeune prince
» quand elle le recut au sortir du
» sein royal ; trente ans de guerres
» intestines, les Bourguignons et
» les Armagnacs n'auraient pas dé-
» solé la France.

» *Que* si les sens d'une jeune fille
» émue par je ne sais quoi, n'a-
» vaient produit un rêve fantasque,
» la France n'eût pas été sauvée,
» nous serions devenus Anglais, et
» au lieu *de ce mot au plaisir con-*
» *sacré*, nous aurions dit *god-*
» *dem!*...

» *Que* si l'Angleterre secoua le
» joug du papisme, c'est parce que

» Henri VIII étant enfant mangea
» beaucoup de fruits, qui intro-
» duisirent une telle âcreté dans
» ses humeurs séminales, qu'il vou-
» lut divorcer comme bon lui sem-
» blerait, afin de contenter sa vo-
» racité amoureuse.

» *Que* si le premier piqueur du
» connétable n'avait pas aimé la
» fille d'un meunier et traversé je
» ne sais quelle rivière en un cer-
» tain gué, il ne l'aurait pas indiqué
» à son maître, allant opiner au con-
» seil du roi Jean avant la bataille
» de Poitiers.

» *Que* si M. d'Armagnac n'eût
» pas offensé le connétable par une
» plaisanterie, le connétable au-
» rait été de son avis; la bataille

» n'eût pas été perdue, la noblesse » massacrée, et Jean prisonnier, » de là des malheurs, des impôts!... » Sans cela nous posséderions l'Angleterre, et au lieu de *goddem* ils » diraient le superlatif de nos jurons, et nous n'aurions pas perdu » notre marine à la Hogue, nos » écus au siége de Dunkerque, et » nos soldats à Fontenoi; mais, » nous les aurions toujours perdus » quelque part...

» *Que* s'il n'eût pas fait froid » lorsque le duc de Guise alla à » Blois, il n'aurait pas été assassiné; » parce que Henri III n'était irascible et ne prenait de grandes résolutions que lorsque le froid » l'aigrissait.

» *Que* si le curé de Denain ne
» s'était pas promené, Villars au-
» rait été battu par le prince Eugène,
» car Villars n'aurait pas su que
» l'on pouvait rompre les lignes du
» prince à Marchiennes. »

Enfin il en est mille exemples. Alors combien de victoires dont les généraux ont eu la gloire, tandis que semblables à Kéfalein, ce fut par le conseil d'un soldat, par la défense d'un lieutenant, même par la maladresse d'un goujat, que l'ennemi fut battu. Alors j'engage la moitié récalcitrante de mes lecteurs, 1°. à ne pas oublier dans ses prières pour le maintien de la paix, la lancette des chirurgiens, les canules d'apothicaires, les cerveaux, les fenêtres, les

songes des jeunes filles, leurs amans, et l'Éternel avant tout.

2°. A convenir qu'elle portait tout au moins un jugement précipité, irréfléchi, sur mon assertion, et je l'engage à ne plus lever les épaules, parce que c'est l'action de la colère ou du dédain, et que je ne mérite ni l'un ni l'autre.

Alors personne ne me contestant plus, *que les trois mères des trois ministres sont la cause des malheurs qui vont fondre sur Casin-Grandes*, puisque ce sont elles qui leur communiquèrent leurs passions d'homme, je reprends la suite du manuscrit des Camaldules; tout en vous observant, que les événemens de ce monde sont liés

entre eux, par une force de cohésion telle, qu'ils forment un véritable tout, et que l'événement qui se passe aujourd'hui est la suite du mouvement imprimé aux choses de ce monde depuis long-temps. Continuons...

Parmi les historiens du cœur humain, La Rochefoucault est un de ceux qui surprirent le plus de ses secrets, et je pense avec lui que l'amour-propre est le motif de toutes les actions des hommes; mais j'y joins l'intérêt : et cela posé, je prétends que tous les conseils des rois finissent comme celui du roi de Chypre, c'est-à-dire selon l'intérêt et les passions de ceux qui les composent.

L'aumônier pensa que la guerre

lui fournirait l'occasion de se distinguer, et de faire briller ses talens militaires.

Kéfalein, de son côté, se disait intérieurement que sa cavalerie pourrait faire des prodiges, des charges, des évolutions, etc.

Monestan gémissait, et lui seul avait raison : car le prince étant résolu à ne pas donner sa fille, seul moyen d'apaiser le Mécréant, ce sage ministre voyait bien que la guerre allait fondre sur l'asile de son roi.

— Non, s'écria Jean II en frappant sur la table, nous ne sacrifierons pas notre fille !...

A cet élan généreux, l'évêque jugea que le prince penchait pour la guerre, et il répondit :

— Sire, qu'a donc d'effrayant la guerre avec Enguerry? Ne peut-on pas armer vos vassaux, votre maison; et conduits par un chef habile, la cavalerie commandée par le connétable, j'ose croire à des succès, et dans l'hypothèse la plus désespérante, c'est-à-dire le siége de Casin-Grandes, ne pouvons-nous pas le défendre pendant cent ans contre Enguerry?... même contre trente mille hommes..... Ah! si nous les avions!...

— Hilarion, dit le prince entraîné par l'accent du prélat, il faudra bien faire ce que vous proposez: ce n'est pas un expédient, c'est ce que la nécessité nous force d'entreprendre. Certes, nous savons que

nous devons espérer des succès ; les Lusignans vainquirent souvent quand ils commandèrent !....

— Sire, répondit le prélat se chagrinant à l'idée de voir le prince commander en personne ; votre grand âge ?...

— Notre âge !... A cent ans les Lusignans sont jeunes, quand il s'agit de défendre leurs sujets !...

— Sire, dit Kéfalein, nous n'avons pas à choisir, il faut combattre !...

— C'est ce que nous observions, répliqua le roi.

A ce moment Monestan détacha son pouce d'entre ses dents, et dit avec une douceur toute monastique :

— Sire, je crois que l'on peut encore éloigner le fléau de la guerre...

— Le moindre détour déshonorerait les Lusignans, s'écria l'évêque en interrompant.

—Ce n'est point une défaite que je propose, reprit Monestan sans s'émouvoir; tout le premier je défendrai mon prince lorsque tout espoir sera perdu; mais, sire, laissez-moi suivre un dessein qui m'est inspiré par un bon ange. Envoyez une ambassade au sire Enguerry? qu'on lui fasse amitié; qu'on lui dise, qu'il partit trop matin; que vous ne pouvez prononcer sur le sort de votre fille; qu'elle a demandé huit jours pour rendre réponse. Au moins, mes-

sieurs, pendant ce temps nous pourrons rassembler nos forces pour résister; nous enverrons à Aix ou en Dauphiné demander du secours ou soudoyer des troupes : qui sait même si le ciel pendant ce temps ne nous secourera pas si nous l'implorons!...

A ces paroles dictées par la prudence, chacun fut comme illuminé d'une lueur subite, et l'évêque lui-même ne trouva point d'objection.

— Monestan, dit le roi, flatté d'avoir une ambassade à nommer, à envoyer, à attendre, nous vous remercions de cette opinion sage et qui peut s'accorder avec notre dignité; nous vous nommons ambassadeur

avec notre aumônier ; M^e. Trousse vous accompagnera comme secrétaire, et Vérynel avec deux cypriotes vous serviront d'escorte ; acquittez-vous avec noblesse de vos fonctions? que votre vertu en impose, et si l'on vous refuse, déclarez la guerre ; que dès aujourd'hui l'on s'y prépare.

Ces mots éveillèrent dans l'esprit du prélat l'idée des combats, car il se promit bien qu'il s'acquitterait de l'ambassade de manière à ne pas apaiser le Mécréant, et Kéfalein songea sur-le-champ à sa cavalerie. Monestan calcula que de toute manière on prierait Dieu pour vaincre et que l'on chanterait

des *Te Deum* en cas de victoire, et de son côté il espéra calmer le Mécréant. Le prince se retira moitié content, moitié chagrin; et, ne sachant quelle issue aurait cette guerre future, il résolut de cacher à sa fille l'amour du chevalier noir pour elle, car le matin il avait décidé de l'en instruire en lui déclarant qu'il désirait ce mariage.

Clotilde eut donc encore du répit, et elle aurait eu sans doute la même joie que Josette, si elle avait su que la guerre lui évitait cet ordre paternel.

Les ministres sortirent du conseil, et descendirent dans la cour: tous les gens de la maison, excep-

té Clotilde et Josette, étaient rassemblés en attendant avec impatience le résultat de ce conseil; les ministres furent tous flattés de l'importance que leurs dignités acquéraient dans un asyle, où ils ne croyaient pas avoir à gouverner. Kéfalein, en qualité de connétable, fit la harangue suivante, en agitant ses deux bras en forme de télégraphe. « Fidèles serviteurs du roi notre maître, la guerre vient d'être décidée. » . . .

A ces mots une espèce de frayeur s'empara de l'assemblée.

« En décidant la guerre, reprit Kéfalein qui prit ce mouvement soudain pour un effet de son élo-

quence, nous avons décidé la victoire, et c'est en voyant votre dévouement que nous en pouvons répondre; que chacun songe donc à défendre son prince, et à se défendre soi-même : dès à présent nous allons prendre les mesures les plus sévères, pour composer une armée qui sera redoutable, si vous avez du courage; et c'est vous faire injure que de le mettre en doute, car tout homme en a, lorsqu'il combat *pro aris et focis*, pour son sac et ses quilles, sa patrie et son prince, cette seule idée en donne. »

Un morne silence succéda à cette harangue, la seule que le

connétable ait faite dans sa vie : le seul Castriot avait joyeusement tiré son sabre et il le frottait, le nettoyait, l'aiguisait sur le fer du perron en tâchant de faire disparaître la brêche qu'il recut, en tombant sur le gorgerin du Mécréant. Les trois ministres descendirent le perron après avoir décidé à voix basse de faire une revue générale des forces militaires du château.

—«Nous aurons bien de la peine à arriver à *trente mille hommes*, dit tristement l'évêque en jetant un piteux regard sur les deux cents serviteurs qui composaient la tremblante assemblée.

Le corps d'élite fut formé de

Castriot, que l'on promut sur-le-champ au grade de commandant ; on lui donna pour soldats, les trois cypriotes et les trois musiciens du prince, ses huit valets de pied, les trois valets de chambre et cinq aides de cuisine ; le concierge, le boulanger et deux de ses garçons, le sommelier et son fils, le sacristain de la chapelle, le gardeur de troupeaux, et huit hommes de peine.

Ce premier corps composé de trente-huit hommes se sépara du reste et se groupa mélancoliquement autour de Castriot, qui ne put s'empêcher d'éprouver un mouvement d'orgueil, ses gros sourcils

noirs remuèrent si bien que nul des incorporés n'osa se plaindre, il les rangea tout le long d'un mur et se promena devant eux en caressant la poignée de son sabre.

L'évêque, le connétable et Monestan, virent avec chagrin que dans ce qui restait d'effectif, il n'y avait plus que quatre-vingts hommes....ils se regardèrent d'un air consultatif et l'évêque rompit le silence en s'écriant :

— On fera un corps de réserve avec les femmes, nous l'emploierons en temps et lieu.

—En amazones, observa le connétable.

L'on procéda à la formation du

second corps, dont le commandement fut décerné au docteur Trousse.

— Mais monseigneur, s'écria le docteur en émoi, songez donc que moi, comme médecin, chirurgien et apothicaire, j'aurai les blessés à soigner et qu'il conviendrait, loin de m'exposer, de me placer avec une vingtaine de femmes dans un lieu bien sûr, et hors de tout danger.

— Il n'y aura pas de blessés, répondit l'évêque.

— Qu'y aura-t-il donc ? s'écria le docteur consterné.

— Que des morts, observa Késalein, on s'arrangera pour cela, et obéissez sans murmurer.

Trousse fronça la peau tendue de sa grosse figure bien nourrie et il se retourna tristement vers l'intendant, qui lui dit :

— J'avais bien prévu qu'il arriverait mal...

— Et moi aussi !... interrompit Trousse au désespoir, commander un corps!...quand je ne suffis pas à gouverner le mien et celui du prince !... me battre !...ah cette pensée m'emportera si elle se convertit en peur !...

Dans ce corps entrèrent les deux valets de Kéfalein, deux de l'évêque, les quatre de Monestan, le secrétaire des ministres et ses deux scribes, on y joignit huit palefre-

niers, les trois hommes du chenil, les deux sous-cuisiniers, six jardiniers et quatre ouvriers, le fauconnier avec ses quatre oiseleurs, et l'officier de bouche qui sonnait les repas, en tout quarante hommes.

Le docteur Trousse se mit en rechignant à leur tête, et fut se placer à l'opposite de Castriot, en cherchant à ranger ses soldats sur une seule ligne; mais il feignit de ne pas le pouvoir, afin qu'on le destituât.

Il est impossible de rendre la joie de l'évêque en assemblant ces bataillons et en les voyant en ordre de bataille.

—Le troisième corps, s'écria-t-il en regardant Monestan, sera composé de....

— De quoi ? dit Monestan en lui montrant les quarante vieillards qui restaient, maître Taillevant ne peut pas combattre, M. l'abbé Simon non plus.

— Vous avez raison, reprit l'évêque, mais alors, nous prendrons tous ceux qui sont au-dessous de soixante ans, et j'en vois à peu près quinze ; nous y incorporerons les gens de la ferme de Casin-Grandes, au nombre de douze, et le garde-chasse avec ses gardes particuliers formeront un effectif de trente hommes dont maître Bom-

bans prendra le commandement, et l'on donnera le nom de *corps des vieillards* à ce bataillon.

— La cavalerie maintenant, s'écria Kéfalein, c'est le plus essentiel.

Les ministres se dirigèrent vers les écuries, et l'on y compta :

1°. Les seize chevaux de Kéfalein, y compris Vol-au-Vent, ci	16
2°. Les trois chevaux du prince, ci.	3
3°. Sept, employés aux charrois des grains, fumiers, etc., ci...........	7
4°. La haquenée de la princesse Clotilde, ci.........................	1
5°. Les neuf chevaux appartenans aux piqueurs, à Vérynel, grand écuyer, ci......................	9
	36

D'autre part. 36

6°. La jument de Monestan, le cheval entier de l'évêque, le vieux cheval volé par l'intendant, et la mule de Trousse, en tout quatre, ci. 4

40

Ce qui donna, comme on voit, la masse équestre de quarante chevaux à pourvoir.

Kéfalein avait ses dix néophytes que l'on avait compris dans le dénombrement des fantassins, ainsi restait trente chevaux : mais le connétable recruta l'évêque en qualité de lieutenant, huit piqueurs, le commandant des chasses, le grand écuyer Vérynel, deux écuyers et les six demi-seigneurs

Cypriotes qui formaient au besoin la cour du prince, ce qui ne laissa plus que onze chevaux vacans, et Kéfalein frémit à l'idée de voir sa cavalerie incomplète, lorsque les deux vieux serviteurs que l'on décorait du nom de pages du roi, vinrent s'offrir à ses regards et sur-le-champ furent enrôlés bon gré mal gré.

— Encore neuf chevaux, M. l'évêque! s'écria Kéfalein avec l'accent de la plainte.

—Et vous oubliez nos deux courriers, répondit Hilarion.

— Il en resterait toujours sept, observa le triste connétable en poussant un long soupir.

— Hé ne faut-il pas songer aux chevaux de remonte en cas de chevaux tués !...

A ces mots le visage de Kéfalein s'épanouit comme une rose au soleil.

— Ainsi, continua l'évêque, en récapitulant nos forces, nous avons cent huit hommes d'infanterie, et trente trois de cavalerie; eh bien, dit-il en se frottant les mains et regardant Monestan avec un air martial, l'on peut encore se défendre avec cela contre cinq cents hommes d'armes.

— Ce n'est rien, monsieur, observa Monestan, il...

— Comment ce n'est rien, interrompit brusquement l'évêque, c'est

le commencement de *trente mille*, de cent mille hommes, et c'est beaucoup, si l'on fait attention que nous avons des murailles de douze pieds d'épaisseur derrière lesquelles nous combattrons.

— Monsieur je voulais dire, reprit Monestan avec douceur, qu'il faut les armer.

— C'est juste, répliqua l'évêque, qui dans son extase oubliait le plus essentiel.

— Maître Hercule Bombans, dit Monestan, vous ne nous avez jamais découvert l'endroit ou étaient les armes que le comte Hugues de Lusignan a déposées dans ce château.

— Monseigneur, dit l'intendant en balbutiant (car il les avait vendues), je les chercherai, et vous les trouverez pour demain.

— N'y manquez pas, vous en répondez sur votre tête, s'écria l'évêque, il doit s'y trouver les armures des cent chevaliers de Hugues, sans compter celles de ses autres soldats.

— C'est vrai, monseigneur, mais je ne sais plus dans quel souterrain elles sont amassées; je le répète, demain vous aurez des armes.

— Demain donc!... dit Castriot d'un air qui convertit le jaune de la figure d'Hercule Bombans en un blanc mat.

— Que l'on aie soin, observa le premier ministre, de publier dans tout le marquisat que les vassaux peuvent se réfugier ici avec leurs troupeaux, leurs meubles et leur argent.

— Ne serait-il pas prudent, dit l'évêque, de ne pas recevoir les femmes; leurs maris les conduiront à Aix; il ne faut pas se charger de bouches inutiles, en cas de blocus.

— Vous observerez cela dans les villages, dit Monestan au crieur, qui partit sur-le-champ.

Les ministres se retirèrent sur le perron, et contemplèrent l'agitation qui régnait dans les cours; ils y mirent le comble en déclarant

Casin-Grandes en état de siége; défendant à chacun d'en sortir sans permission ; et ordonnant de hausser le pont-levis, et de mettre un Cypriote dans la petite tourelle d'observation, afin de savoir ce qui se passerait dans la campagne : ils appelèrent avec eux Bombans, afin de se concerter avec lui sur les moyens d'approvisionnemens, et la quantité d'argent nécessaire pour y subvenir. Vérynel fut nommé commandant de la place, et le prince approuva tout, et se renferma avec ses ministres pour discuter le plan de campagne.

Aussitôt que Bombans eut terminé ses opérations avec les mi-

nistres, il enfourcha son cheval hors d'âge, et le fit trotter vers la ville d'Aix. Trois motifs dirigeaient l'avare de ce côté : le premier était d'éviter la corde; le second, de sauver son trésor qu'il allait confier aux mains du trésorier du comte de Provence; et le troisième, d'acheter à prix d'or des armes pour le lendemain... Il s'arrangea de manière à gagner la somme nécessaire à cet achat sur les approvisionnemens qu'il avait à faire pour le siége. Laissons-le calculer, combiner, en trottinant sur la route, et revenons à la princesse?..............

CHAPITRE XIV.

Il est, en son printemps, une fleur qu'on ignore..
Oui, tout plein de désirs, mon cœur est vierge encore.
Et comme ces cristaux qui n'ont rien réfléchi,
De trésors dédaignés il se trouve enrichi :
Ah ! si j'aimais !... je sens que je trace l'image
D'un amour gracieux, ardent et point sauvage ;
Tel je veux l'inspirer........

(L... R....)

On doit sentir que le prince était au comble de la joie au milieu des graves occupations qui l'assaillaient, et bien que dans Casin - Grandes chacun pliât sous le faix pour le travail, Jean II n'était pas le moins affairé.

Aussi, ce soir il ne dit rien à Clotilde, qu'il ne voyait ordinairement qu'aux heures des repas, puisqu'ils les faisaient ensemble, et la jeune fille restait toujours la soirée presque entière après le souper; mais cette fois la manie du bon prince l'emporta sur son amour pour sa fille.

— Laissez-moi, ma bien-aimée, lui dit-il, je suis accablé d'affaires, avec cette guerre à soutenir. D'après le ton de Jean II, on l'aurait pris pour un puissant monarque.

— Plaise au ciel que vous soyez victorieux, mon père, répondit Clotilde à Jean II, d'un ton presque plaintif.

— Vous êtes toujours rêveuse,

ma fille? car si je pouvais apercevoir votre figure, j'y verrais une expression inaccoutumée...

— Qui vous le fait penser, mon père?...

— Mais vous parlez plus rarement et avec plus de circonspection; maintes fois vous oubliez de répondre ou d'achever votre pensée; vous soupirez de manière à me faire croire que votre peine est presqu'un plaisir; enfin, il est des mots que vous ne prononcez qu'en tremblant, votre accent annonce une idée fixe. Je suis vieux, ma fille, et c'est pour cela que je puis deviner l'intérieur par les dehors; et je pressens les sentimens, comme cet Arabe les

gens de sa tribu par l'impression de leurs pieds, et d'autres circonstances nulles pour les autres.

— Mon père, je vous assure...

— Ne jurez rien! une autre fois nous causerons plus à fond de tout cela... Va, tu seras heureuse, car je t'aime plus en père qu'en monarque... Adieu ma fille.

— Adieu mon père!... et Clotilde embrassa le front vénérable du vieillard, en tâchant d'arrêter les palpitations de son cœur; si Jean II pût les entendre, du moins, il ne vit pas la pâleur de sa fille, qui se retira à pas lents, la mort dans l'âme. — « Saurait-il mon secret?... » se dit-elle en rentrant dans ses appartemens.

Toutes ces circonstances, ces obstacles, le peu d'espoir, le défaut de bienséance, le soin des convenances, ne faisaient qu'irriter et augmenter l'amour de Clotilde... *Enfin* (1), *quant la nuict eust tollu la lumière, la gente bachelette feust ouvrir la fenestre avec une tant brusque hastiuité que nous cuyderions icelle s'estre ébaudie tout le iour à ramentvoir en son espérit les doulces mirificques et gratieulses perfections de son gen-*

(1) Le morceau qui suit est copié littéralement sur le manuscrit ; il m'a semblé si facile à comprendre, que je n'ai pu me résoudre à en priver ceux qui aiment la naïveté de notre langue antique.

til Hébrieu, quantes fois, que ce transon de bonne chière d'amour, l'ayt affriolée à s'aduouer sa passion, d'autant, que l'enuie l'en chastouilloyt sans l'espouuanter, comme quant l'amour yssìt de prime abord dans son cueur.

Si veit-elle la joie de son âme?... et sa malesuade faim d'amour s'esueigla en sursault dans sa poictrine.

Ores Nepthaly, pour la prime fois de sa vie, boyt, à pleins guodetz, en la coupe jolyette où boyuent tous hommes franchement, librement, hardiment, sans rien payer; aussi ne l'espargnent?.... Icelle coupe ha source viue et veine perenne; l'espoir y gist au fons, et, aulcuns l'expuisent-ils

jusqu'à la lie? Si ha-t-elle incluz la male mort, la uie, la ioyeuse et aëlée fortune, le malheur, voire les crimes et les vertus; et, selon la dille par où l'on boyt, est-on ung beat ou ung paoure, ung vertueux ou ung criminel? L'Hébrieu s'y enyura, pour ce qu'il comprint que la paourette l'aimait.... Il l'esguarde sans dire ung seul propous; peu s'en fault qu'il ne choyt ébaudi?... Heureux prime-vère des amours!..

L'amour est semblablement à ung fruict, il ha dessuz et dessoubz une flour délicate: si s'efface-t-elle au reguard? tant est fugitifue sa gratieulse beaulté. En icelle flour, sont les primes ser-

mentz, accordz, esguards, gualans deviz, et petitz guerdons. Cette mysticque et sacrosaincte doulceur s'euapore comme ung refue, se deflore comme ung mirouer, ainsy qu'un fruict tastonné gist descouloré.... Ores l'amour de Clotilde et de l'Hébrieu ha encores sa fleur, point n'est gasté; la bachelette n'ha qu'une paour, si est-ce que Nephtaly ne soict tant plein de feaulté et confict de respect qu'il faille à dire: j'aime!....

Tant meslent-ils leurs doulx reguards sans estre mesnagers, que semblent ils se sugcer leur asme?... et ils se baignent en leur allaigresse, sauourent cette mélodieuse har

monie de leurs cueurs, se guardant, comme d'un forfaict, de rompre le silence de la nuict argentée à la fauueur de Diane : et, la dive amante d'Endymion espand auec complaisance ung faisceau de lueur autour d'eulx.

Clotilde mignonement s'accoulda sur l'appuyz de la fenestre ogifue ; Diane jalousa l'iuoire de ses bras rondeletz. Ores Nephtaly ne pouuant retrayre son heur, il print son beau luth et feist sursaulter sa gente maîtresse aux primes parolles de la chorde. L'aer s'esmut doulcettement, en pourchassant les carmes suiuans sur les aesles des mutz zéphyres de la coite nuict.

Au fons de sa pensée,
Au fons de ses ennuicts,
A toy s'est addressée
La clamour, jourz et nuicts,
De l'Hébrieu.

Escoute sa voi plainctifue,
Las!... n'est-il pas sayson,
Que l'aureille ententifue
Soyct à cette orayson
De l'Hébrieu.

Si restes rigoreuse
Deniant ung reguard!.....
La male mort heureuse
Férira de son dard
Ton Hébrieu.

Il t'esguarde encore
Soir, matin, sans seiour;
Pluz matin que l'aurore
Assise au poinct du iour,
Est l'Hébrieu.

Seroit content de peu,
Oui... peu le console!...
Prins ung peu de ce feu,
Qui tant nous affriole,
Pour l'Hébrieu!...

Qui n'a pas entendu, dans le calme des nuits, une femme entourée des doux feux de Diane, et assise sur un rocher, ou sous un saule, ou sur le bord de l'onde, faire rendre à une harpe quelques sons plaintifs comme ceux d'une tourterelle, ne peut se figurer l'extase angélique des deux amans solitaires; car, le doux fruit d'amourette veut être cueilli furtivement... Des larmes roulèrent sur la joue de Clotilde; larmes que le Juif eût voulu pouvoir sentir répandre sur son sein, brûlant de dé-

sirs qu'il n'osait avouer... Toutefois il répète avec la voix de l'âme,

> Prins ung peu de ce feu
> Qui tant nous affriole,
> Pour l'Hébrieu.

— Nephtaly, répondit Clotilde, un peu, c'est tout!...

— Je le sais!...

— Et cependant, reprit-elle, l'enfer et le ciel ne sont pas plus éloignés que nous le....

— Je le sais... mais, un seul de vos regards n'est-il pas plus fort que le destin!...

— Qu'espérez-vous donc?... dit-elle toute émue et sans oser respirer.

— Hélas! ma vie n'est-elle pas

un crime?... et n'est-ce pas un nouveau crime que d'espérer?...

— Vous ne serez pas seul coupable!...

A peine ce mot eut-il passé, de son cœur, sur ses lèvres de corail, que Clotilde aussi pâle, aussi tremblante, aussi confuse que si elle eût abjuré la foi de ses pères, ferme brusquement la croisée, tire le rideau et se réfugie dans son lit virginal, bien tourmenté depuis que le cœur de la jeune fille n'est plus vierge.

— Hé quoi! je l'aimerais, se dit-elle? un Juif!... Et quand cela serait, puis-je l'épouser? L'épouser?... il faudrait que nous fussions seuls sur la terre!...

Mais bientôt un malin démon ou un ange, je ne sais lequel des deux, l'entraîna vers une autre perspective, et lui fit oublier la raison.... « Mon cœur l'a choisi!... » fut la dernière pensée de la jeune fille, et même pendant son sommeil d'innocence, la figure, les formes du Juif, rendues plus belles par le prisme de l'imagination des rêves, vinrent tourmenter son âme qui se débattait encore sous les derniers coups du dieu des caprices. . .

. . . .

L'aurore, pure et belle comme l'aurore de leurs amours, fit voir à Clotilde des fleurs nouvelles : sourire d'intelligence récompensa le

bel Israélite ! ô doux sourire d'yeux, de bouche et de tête ! doux messager de bonheur, tu renfermais tout ce que peut dire l'amour de plus tendre et de plus significatif? Aussi Nephtaly, satisfait de ce sourire encyclopédique, quitta son poste périlleux en s'agenouillant et tendant ses mains tantôt vers le ciel, tantôt vers Clotilde, sa seconde divinité...

Dès-lors, la jeune fille s'abandonne au torrent qui l'emporte.... en s'écriant comme les Croisés : — «*Dieu le veut!*... » — Et elle se couronne en espérance des myrthes et des lauriers de l'amour... Malheureuse !.. que de peines !... Mais n'anticipons pas !...

CHAPITRE XV.

Une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritait l'entremise.
(RACINE, *Andromaque.*)

Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère,
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.
(J. B. ROUSSEAU.)

Je ne vous retiens plus
Et vous pouvez aux Grecs annoncer mon refus.
(RACINE, *Andromaque.*)

La même aurore vit l'intendant conduire, d'Aix à Casin-Grandes, des chariots rompant sous le faix des armes. Il s'avançait vers le châ-

teau, suivi de la foule désolée des paysans et des fermiers du marquisat; néanmoins, comme ces derniers n'avaient rien en propre que la vie, ils n'étaient guère occupés que de la conservation de ce précieux meuble. Hercule Bombans jetait des regards avides sur ces pauvres main-mortables, qui rongeaient leur pain noir, avec l'insouciance de la misère, et maintes fois l'envie lui prit de leur vendre la protection du prince, en les faisant payer à l'entrée du château ; « car, se disait-il, ils n'ont pas l'air assez affligés pour des indigens; ils doivent avoir des trésors cachés ; mais le moyen de les leur écorner, cela se saurait!..»

Cette idée le mettant de mauvaise humeur, il les rudoya pendant la route, et les fit gémir en eux-mêmes... Enfin ils arrivèrent, et le pont-levis s'abaissa sous leurs pas, quand Vérynel eut reconnu le soucieux intendant.

— Allons, paresseux! s'écria Bombans dans les cours, en s'adressant à son cortége; à l'ouvrage, et payez de vos corps la protection que l'on vous accorde? déchargez les voitures?

A sa voix et à l'aspect de ces armes, les trois corps d'infanterie s'approchent: chacun s'empresse de travailler pour la défense commune: les uns dérouillent, poli-

sent, affilent; les autres remettent en état les corselets, les chanfreins, les salades, les morions, les gorgerins, les casques, les pavois, les hauberts, les mailles; on apprête des arcs, des frondes, des arbalètes, des lances, des pertuisannes, des hallebardes, des piques, des javelines, des cimetères, des massues. La cour offre le tableau d'un arsenal, où les fers résonnent, l'activité de la guerre y règne; on entend le bruit des travaux, et l'on voit arriver du bétail, des vins, des grains, des fruits, victuailles, vaches, bœufs, taureaux, fourrages; de l'huile pour jeter sur les assiégeans, du bois pour la chauffer,

des pierres pour accabler l'ennemi. On amoncèle tout, on emmagasine; les cours ressemblent à la tour de Babel; on crie, on fouette, on siffle, on chante, on ordonne, on obéit, on brouette, on s'exerce, on s'essaie, on s'occupe; on oublie le malheur qui menace, car le travail est un demi-dieu trempé dans les eaux du Léthé. Enfin rien n'est en repos, c'est une fourmilière qui semble sourdre, et en petit, l'image d'un État où chacun intrigue et remue à un changement de ministère.

Ce fut au milieu de cette scène, que les ambassadeurs munis des lettres de créance du soigneux Jean second, s'avancèrent vers le portail

du château.... A cet aspect guerrier, l'évêque sourit ; et à l'approche des envoyés, le tableau mouvant s'arrête, comme si, dans une machine tournant par des ressorts, l'un d'eux se fût cassé ; chaque figure indique le désir de voir Monestan réussir dans son ambassade ; on le suit des yeux, on le charge de vœux, et le ciel est importuné des bénédictions qu'on lui demande ; enfin le pont-levis s'abat, ils sortent, et le tableau mouvant reprend son activité.

Le prélat montait son beau cheval entier, en le faisant caracoler ; tandis que la jument de Monestan, douce et tranquille comme son maître, marchait l'amble... Trousse,

à sa mule près, avait l'air de Silène; et sa grosse figure, ayant perdu sa gaîté égoïste, annonçait que la machine entière *pensait*... Vérynel et les deux Cypriotes, craignant quelque malheur, jetaient des regards inquiets sur la campagne.

Au bout d'une heure de marche faite en silence : — « Monseigneur, demanda le docteur à l'évêque, si le comte Enguerry exaspéré, ou s'exaspérant, allait nous garder en ôtage, je ne pourrais pas soigner le prince s'il tombe malade, ce qui ne manquera pas d'arriver, si la guerre est déclarée, car sa pensée ».....

....

A cette observation présentée

par le tremblant docteur, la petite troupe s'arrêta, comme si elle eût rencontré le grand mur de la Chine.

— Vous avez raison, dit le prélat; dans cette hypothèse probable, le prince serait privé de ses plus précieux défenseurs et de vos sages avis, monsieur le comte, ajouta-t-il en se tournant vers Monestan.

— Ce que j'en dis, reprit Trousse, n'était que pour vous faire voir que ma présence est indispensable au château; ce n'est pas que la captivité m'effraie, moi!... car vivre dans une prison ou dans un palais, pourvu que l'on vive.....

Chacun regardant Monestan, semblait attendre sa réponse.

— Messieurs, s'écria le courageux vieillard, lorsqu'il s'agit du service du prince et de l'État, doit-on se considérer? que rien ne nous arrête... Allez, messieurs, ne craignez rien d'Enguerry-le-Mécréant? entre un homme de bien et un scélérat, Dieu réside tout entier, comme la nuée invisible qui entourait autrefois les fils des dieux, et il veillera sur nous... marchons!

— Dieu! ... Dieu! ... répéta Trousse.

L'évêque rougit de s'être arrêté, et donnant un grand coup d'éperon à son destrier, il galoppa vers la forteresse du Mécréant, en disant à Trousse :

— Qu'il ne vous arrive plus de faire de sottes réflexions; quittez votre robe de médecin pour devenir digne de l'ambassade qui représente le souverain de Chypre et de Jérusalem.

Ils arrivèrent sans encombre devant les murs de la forteresse du sire Enguerry. L'air retentissait de cris et d'un tapage infernal si bruyans, que la sentinelle fut obligée de sonner plusieurs fois de son cor avant d'être entendue. Trousse tremblait de tous ses membres.

Au bout de cinq à six minutes, le pont-levis s'abaisse; et Nicol qui remplaçait le Barbu, parti pour une

expédition, vint à moitié ivre au-devant des ambassadeurs.

— Pâques-Dieu, que demandez-vous chez le diable?...

— Mon ami, dit Monestan, ne jurez pas, je vous prie?..

— Vertudieu! je le veux bien; or, sur mon âme, que désirez-vous à *Brigandinopolis*, comme l'appelle M. l'Ange?

— Nous sommes, répondit l'évêque, les ambassadeurs du roi de Chypre; allez savoir du comte Enguerry s'il peut nous donner audience sur-le-champ?

— Des ambassadeurs!... Entrez toujours, dit Nicol chancelant sur ses jambes, je vais voir mon-

seigneur... Des ambassadeurs!... nous en avons déjà.

— Et d'où?... demanda l'évêque.

— De la république de...

— De quoi?... répéta Trousse.

— Drôle! dit Nicol au docteur, ce sont les secrets de monseigneur. Entrez, messeigneurs?

Ce début ne promettait rien de bon, et ce ne fut pas sans un certain effroi que l'ambassade passa sur le pont-levis, et sous la voûte du porche de ce repaire.

— Allons, dit Nicol à Trousse, qui regardait à deux fois avant d'entrer; dépêche-toi, extrait d'homme? on ne te mangera pas

d'une seule bouchée, si c'est cela que tu crains !...

— Moi !... je ne crains rien ! .. s'écria Trousse en voyant qu'il fallait entrer.

L'évêque et Monestan ne purent se défendre d'un mouvement machinal de terreur, quand ils entendirent hausser le pont-levis derrière eux. Hilarion regarda le premier ministre d'un air qui voulait dire : « Que va-t-il arriver ? . Respecte-t-on le droit des gens à Brigandinopolis ? »

— Cela n'annonce rien de bon pour moi, s'écria le docteur.

— Silence !... lui répondit Monestan avec le flegme de la vertu.

Lorsqu'ils parvinrent dans la seconde cour, un singulier spectacle frappa leurs regards, et une sainte horreur se peignit sur la figure du religieux Monestan, indigné de l'impiété de ces brigands.

Tous les soldats d'Enguerry, rangés par bande, comme les chrétiens à l'église, tenaient à la main, au lieu d'un livre, un vaste gobelet de fer, et ils avaient à côté d'eux un quartaut de vin. — Au milieu de la cour était dressé, sur des morceaux de bois, une manière d'autel; en guise de cierges, on voyait de grandes lances; au lieu d'un crucifix, l'image grossière d'un brigand en croix; et, sur les marches,

un homme, grotesquement habillé d'un surplis de pampre, était l'objet de l'attention des brigands : un des leurs marchait gravement une canne à la main, et quand l'ambassade arriva, on chantait le verset suivant de ces vêpres parodiées comme ces temps-là nous en offrent mille exemples, comme dans la fête de l'âne à Beauvais, etc.

— Bambochamini *gentes*, s'écria l'officiant, et il avala une rasade.

— *Et non cagotando passamus vitam*, répondirent en chœur les brigands en achevant le verset et buvant aussi.

— *Scandalizate et pressurate*

terram l'ecumando, tout doucement, reprit Michel l'Ange que l'on doit reconnaître à cette fête burlesque dans le goût du carnaval de Venise.

— *Sed nolite peccare*, répond le chœur en buvant de nouveau.

— *Adorate dominum*, dit Michel l'Ange.

— *Quia fecit vinum*, crièrent les brigands buvant à la cardinale.

— *Non peccamini, trop fort*, reprit le Vénitien.

— *Bonus repentirus sauvabit nos*, continuèrent-ils en buvant d'autant.

— *Ibitis in infernum.*

— *Nùm ?*.....demandèrent les scélérats.

—*Je n'en sais rien*, répondit l'Italien en éclatant de rire; puis il reprit, en leur montrant le barbouillage du tableau : *Bonus laronus !*...

—*Orate pro nobis*, dirent les brigands.

—*Amen!* s'écria Michel l'Ange; mon quartaut est fini !...

—*Amen!* répétèrent-ils, et ils ne tardèrent pas à vider leurs pots.

— Qu'est-ce cela ?... demanda Trousse au brigand contre lequel il était.

— C'est la fête de notre patron.

—Quel est-il ?

— *Le bon larron*. Nous l'invo-

quons sous les auspices de l'Ange Michel, qui nous préside, parceque nous avons une grande expédition à faire, un château à piller; et comme on sait bien où l'on est, mais que l'on ne sait pas où l'on va, nous nous réjouissons en attendant la camuse, buvant, chantant, car notre carnaval dure toute l'année.

— Vous moquez-vous aussi de la justice?...

—Nenni, nous ne nous mocquons que du ciel, parce qu'il est bon et n'est pas rancunier, et nous vivons sans souci, sans penser à rien.

—Vous devez bien vous porter, observa le médecin.

— Nous ne mourons qu'une fois et jamais vieux.

— Voilà bien le tort, l'on devrait avoir à mourir deux fois.

— Silence, dit le soldat, l'Ange monte en chaire, et nous allons rire; on ne fait que cela depuis qu'il est ici!...

Monestan frémit et leva les mains au ciel à l'aspect de cette profanation, tandis que l'évêque ne revenait pas de son admiration.

— Voilà des soldats!... quelle mine? quelle taille, quelle contenance! Ah! monsieur le comte, si nous avions *trente mille hommes comme ceux-ci*....

— Nous ne triompherions pas;

car le courroux de Dieu gronde sur leurs têtes, répondit Monestan.

— Hé monsieur le comte, il grondait sur celles des Huns, qui prirent Rome et le Saint-Père!... et cependant....

— C'est que le seigneur voulait punir la terre ! ... répliqua le ministre.

A ces mots, ils aperçurent Michel l'Ange monter dans une espèce de cuve attachée à un poteau. Il ôte un fragment de casque noirci qu'il avait sur la tête, il s'incline, déploie un mouchoir, tousse, et boit une grande lampée de vin.

L'importance comique qu'il mit à cela, fit rire les soldats qui l'imi-

terent et l'écoutèrent avec une attention qui prouvait qu'ils s'attendaient à de nouveaux lazzis semblables à ceux dont il les amusait depuis dix jours.

« Brigands, mes frères, s'écria » le plaisant Vénitien en forçant » et déguisant sa voix, je ne » prends pas de texte, parce que » c'est fort inutile; notre texte » de tous les jours, c'est de son- » ger à votre salut, et vous, plus » que tous les autres! car, vous » êtes noirs de crimes, et vous » suez l'iniquité par tous vos po- » res : mais, il est toujours temps » de vous repentir : le repentir, » et l'espérance sont les deux An-

» tigones que l'Éternel nous a lé-
» guées, pour parcourir les sentiers
» de la vie!.. Scélérats, mes amis,
» repentez-vous donc? puisque
» votre conversion est plus propice
» à Dieu que la constance de dix
» fidèles : et je vous en avertis, il
» vous sera pardonné beaucoup,
» pour une larme de pitié : or
» faites quelque chose pour Dieu,
» puisqu'il a tant fait pour vous;
» et je vous le dis en vérité, vous
» n'êtes pas si loin que vous le
» pensez de l'état de grâce. Il est
» dans le monde de bien plus
» grands coupables, qui s'en vont
» entourés de la faveur publique
» et la tête levée, quand du fond

» de leur cœur se lève un effroya-
» ble levain d'iniquités !... mais, ne
» vous repentez pas en vain, car
» l'enfer est pavé de bonnes réso-
» lutions, et surtout ne vous croyez
» pas absous en voyant vivre de
» plus grands coquins que vous,
» car chacun est fils de ses œu-
» vres. »

— Je ne l'aurais pas cru si moral, dit Monestan.

« — Eh pourquoi fîtes-vous vos
» œuvres d'iniquité?... Pour un
» peu d'or !... Oh ! coquins, mes
» frères, prétendez-vous devenir
» riches ?... Si c'est là votre but,
» rentrez dans le sentier de la
» vertu, car qui me montrerez-vous

» de riche? l'homme peut-il être
» satisfait ici-bas ? un je ne sais
» quoi ne nous dit-il pas que nous
» sommes faits pour les cieux ?
» Croyez-moi, vivez gais, prenez
» tout en bien ; le plus riche
» meurt, et nu l'on vient, nu l'on
» s'en retourne... repentez-vous,
» il est temps encore, et ne croyez
» pas que vous serez damnés pour
» avoir partagé avec les grands
» de la terre, car alors Alexandre-
» le-Grand et Saint-Sylvestre le
» seraient. Ce dernier n'a-t-il pas
» partagé avec Constantin? Mais
» vous le serez, pour avoir refusé
» quartier aux vaincus, pris le de-
» nier de la veuve, refusé le verre

» d'eau au malheur, et fermé votre
» cœur à votre semblable, humble
» et soumis... Vous le serez !...
» mais il ne tient qu'à vous de ne
» pas l'être... travaillez dans le bon
» sentier; le travail est la moitié
» de la vertu !...Hélas ! mes frères,
» quand je regarde la vie de l'u-
» nivers, et la vie de l'homme,
» quand je pense que Dieu con-
» duit la masse de la nature vers
» un but ignoré, et que toutes
» nos actions sont des lignes, des
» coups de pinceau du grand ta-
» bleau que trace sa main puis-
» sante, et que je me remémore
» de plus sa bonté si sublime, je
» crois......»

A ces mots, qui excitaient l'attention la plus vive, et surtout celle de Monestan, Nicol vint chercher les ambassadeurs, et leur faisant traverser la foule des brigands, il les mena dans cette salle basse que vous connaissez sans doute, et ils y trouvèrent le Mécréant, assis dans son fauteuil; il se leva, et fut à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus, messieurs, et daignez vous asseoir? leur dit-il avec une espèce de courtoisie qui fit trembler le docteur.

A cet instant des éclats de rire et des cris de joie annoncèrent que les plaisanteries de Michel l'Ange égayaient fortement l'assemblée,

et que son sermon n'avait peut-être été qu'une satire... Il ne tarda pas à paraître lui-même dans la salle; il s'y glissa comme un chat et se tapit dans un coin, pour voir ce qu'Enguerry répondrait aux envoyés, et s'ils ne venaient pas proposer, pour éloigner le danger, des conditions plus lucratives que celles du sénat de Venise.

— Sire chevalier, s'écria l'évêque en prenant la parole, nous sommes députés en qualité d'ambassadeurs par le roi de Chypre et de Jérusalem, pour vous apporter la réponse qu'il ne vous a pas plu d'attendre hier.

— Je la savais, dit sèchement Enguerry.

— Sire chevalier, si elle était telle que vous le pensez, vous ne nous verriez pas, reprit Monestan; au surplus, voici nos lettres de créance? — Trousse les tenant entre son index et son pouce droit, les offrit au Mécréant.

Enguerry les prit brusquement et les jeta sur sa table d'un air de mépris.

— Bon!... se dit en lui-même le Vénitien, en voyant ce geste, ils ne réussiront pas!

— Mais, seigneur comte, continua l'évêque avec hauteur, il me semble que les écrits d'un roi de

Chypre et de Jérusalem veulent plus de respect?

Monestan tira violemment le prélat par sa soutane pour le faire souvenir qu'il fallait de la douceur et de l'abnégation dans les négociations.

— D'abord, répondit le Mécréant, je fais peu de cas des rois, et surtout des rois sans couronne; mais je comprends qu'il vous est facile, messieurs, d'oublier que l'on m'outragea? moi, je ne l'oublie pas, et n'ai jamais rien pardonné; finissons en deux mots? J'ai demandé la princesse en mariage; me l'apportez-vous? Non. Le prince a voulu la guerre, il l'aura!...

—Sire chevalier, dit Monestan, le roi ne vous refuse point sa fille!...

Ces mots débités avec douceur produisirent un coup de théâtre; le Vénitien avança sa tête en maudissant le vieillard, et le Mécréant resta la bouche béante et s'écria :

—Serait-il vrai?...

—Je vous le dis, comte Enguerry, mes lèvres sont vierges de mensonge.

Enguerry croisa ses bras sur sa poitrine, et se mit à marcher à grands pas dans la salle, et Monestan, Trousse, et l'évêque le regardèrent aller et venir en espérant obtenir du répit. D'après ses

mouvemens, Michel l'Ange voyant son parti prêt à être coulé bas, faisait mille signes d'intelligence au Mécréant. Celui-ci, tout absorbé dans ses réflexions, n'y prit pas garde, et l'astucieux Vénitien n'en trembla que davantage. Enfin le Mécréant s'arrête, contemple Monestan, et lui dit :

— Vieillard, si cela est... je renonce à ma vengeance, et..... voyons vos propositions ?...

— Sire chevalier, elles sont justes, la princesse a demandé huit jours pour réfléchir et se résoudre à cette alliance..... le roi n'a pu les refuser à sa fille. Il faut au moins ce laps de temps pour vous con-

naître, pour que vous vous rendiez digne d'elle par mille petits soins, enfin pour lui faire la cour. Ce temps est même nécessaire quand il ne s'agirait que des préparatifs et des formalités.....

Monestan s'arrêta en voyant le changement de visage du Mécréant. Ce dernier continua de marcher en songeant à cette brillante alliance, qui l'éblouissait. Michel l'Ange sentant qu'il serait égal au Mécréant de posséder les trésors du roi Jean en servant le sénat, ou en épousant Clotilde, et que, lui Michel, serait la victime de ce dernier moyen, il fit alors des signes qui pouvaient passer pour des si-

gnes de détresse, et ils devinrent si pressans, qu'Enguerry s'arrêta devant lui, et pencha son oreille vers l'Italien.

— Songez, mon compère, dit l'Ange à voix basse, que l'on se joue de vous et qu'on vous tend un piége !... et ses petits yeux verts exprimaient une fine ironie.

— Et lequel ?... lui demanda le Mécréant.

—Vertu-Dieu, ils veulent gagner du temps, rassembler des forces, ou donner à Gaston le loisir de venir !.....Vous n'avez donc aucun principe de politique ?...

Le Mécréant, rouge de colère à ces idées qui se glissèrent dans

son âme , comme un rayon de soleil dans une chambre obscure, revint précipitamment vers les ambassadeurs, et s'écria, d'une voix ironique qui fit retentir la voûte :

— Ah ! beaux chers sires, vous voulez que j'aille courtiser la princesse?... oui, j'irai dès ce soir, avec un cortége de cinq cents hommes d'armes.....le trouvez-vous assez nombreux ?... faut-il l'augmenter ? dites, perfides messagers? N'espérez pas me voir consumer un temps précieux en négociations dont j'entrevois le but.

— Oubliez-vous, s'écria l'évêque à son tour d'une voix colérique,

que nous représentons un roi de Chypre et de Jérusalem ?...

— Vous l'avez oublié vous-même en vous chargeant d'une perfidie!.....

— Une perfidie! reprit Monestan, seigneur, je vois que vous n'aimez pas la princesse, et que ce n'est pas elle que vous cherchez?...

— Est-ce que vous croyez que l'on se marie pour avoir une femme?...répondit le Mécréant avec un sourire infernal.

— Allons, sire chevalier, dit le premier ministre, c'est de l'or qu'il vous faut!... je le vois...

— Certes...

— Eh bien je vous en offre! pour éviter la guerre voulez-vous *vingt mille marcs?...*

— *Vingt mille marcs!* s'écria le Mécréant, en se reculant vers le Vénitien, tandis que l'évêque tordait la main de Monestan pour le faire taire, et cesser des propositions déshonorantes.

— Nouvelle ruse!... dit tout bas le Vénitien, ils veulent vous attirer à leur château pour se défaire de vous.

— Ouais! ... mon ami, dit Enguerry à Monestan, voulez-vous rester pour ôtage pendant que j'irai les chercher.

— Oui! répliqua Monestan avec

un sublime dévouement et en fesant signe à l'évêque qu'il consentait à périr pourvu qu'on s'assurât d'Enguerry... Trousse trembla de tous ses membres en craignant que la proposition ne fût acceptée.

— Mon compère, dit Michel l'Ange à voix basse, gardez-vous d'y consentir?... je connais ces gens vertueux, ils sont capables de mourir pour le salut de leurs princes.

— Mais, mon féal, deux millions ?...

— Eh brigand mon ami, tu les auras puisqu'ils les ont, et tu auras de plus les dix mille marcs du sénat.

A ce raisonnement subtil, Enguerry revint vers les ambassadeurs et leur répondit :

—Messieurs, je ne consens point à vos cauteleuses propositions ! ...

— Hé bien, répliqua Monestan presqu'en colère, vous en serez victime ; et prenant un ton grave il se couvrit et ajouta : « Au nom de Jean II, roi de Chypre et de Jérusalem, je vous déclare la guerre. »

— Adieu sire Enguerry, continua l'évêque, le glaive est entre nous et décidera; nous nous verrons !... ajouta l'audacieux prélat.

—J'accepte joyeusement, dit le Mécréant, et sans plus attendre, je

vous donne assignation sous les murs de Casin-Grandes.

— Nous y serons ! . . . . répondit l'évêque avec un ton fier qui en imposa au Mécréant.

— Oui nous y serons, répéta Monestau, assistés de notre bon droit, et du Dieu des armées.

—Tant mieux pour vous, dit le Mécréant, qu'il vous défende !.....

A ces mots, les ambassadeurs, contrits au fond de l'âme, se retirèrent, et lorsqu'ils furent sortis de l'enceinte du château, le premier mot de Trousse fut :

— Ah je vis !... et il se tâta le corps..... j'ai presque eu une idée

fixe de peur qui m'aurait à la longue emporté.

Que l'on juge de la désolation qui régna dans le malheureux château de Casin-Grandes, quand la nouvelle du mauvais succès de l'ambassade y ſut répandue . . .

— Messieurs, dit le prince à ses ministres, quand ils eurent fini leur récit, tout n'est pas encore perdu ; sortons, allez examiner nos ressources et rassurer nos soldats. . .

CHAPITRE XVI.

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible
Qui nous délivrera par sa force invincible !...
(ROUSSEAU.)

Ecoutez, Bajazet, je sens que je vous aime.
(RACINE.)

A ces mots d'effroyables cris
Troublent le silence des nuicts,
Et pour délivrer son amante
De sa grande espouvante,
Pierre s'élançant dans les flots,
Périt en répétant ces mots :
Maguelonne ! Maguelonne !...
(MAGUELONNE *et* PIERRE DE PROVENCE.)

DEPUIS qu'il y a des hommes sur la terre ; depuis que l'on a su, ce que c'était que *le tien* et *le mien* ; ce que valaient les mots *patrie* et

honneur, jamais déclaration de guerre n'apporta tant de terreur chez une nation, que l'assurance d'avoir la guerre avec le Mécréant, n'en fit régner dans Casin-Grandes, et dans l'esprit de ses habitans! et ce, par une bien bonne raison? c'est que chacun avait la conscience de sa faiblesse, et que dans l'état des choses, il devenait palpable que la résistance en pleine campagne était impossible... De cette idée sourdirent la stupeur et l'immobilité des trois corps d'armée et des paysans. Cette idée fit une peine bien grande au prélat, qui voulait à toute force une bataille rangée. On résolut de ne soutenir qu'un siége.

Lorsque le roi, guidé par Monestan, descendit au milieu de son petit peuple, il y eut, tant dans la nation que dans l'armée, un mouvement d'enthousiasme dont, en général habile, le prélat sut profiter en s'écriant : « Aux remparts!... »

— Aux remparts!.... répète la foule. Or, on sait combien les cris d'une multitude exaltent ceux qui la composent; il en résulte un enivrement moral, qui dans cette circonstance fit disparaître les dangers, et l'on s'écria de plus belle : « Aux remparts!... Vive Jean II!... Aux remparts!... » Bien plus.... on y monta.

— Sire, dit le prélat, l'endroit le

plus important à défendre, c'est la façade du château ; nous y devrions placer tous les archers, les femmes et le corps des vieillards : il sera difficile de les atteindre, et ils peuvent jeter des pierres, de l'huile bouillante et des masses sur les assiégeans.

— Vous pouvez donner des ordres en conséquence, dit le prince fâché de ne pas y voir assez, pour exercer son initiative sur les propositions de ses ministres.

Le corps des vieillards, les femmes et les enfans, enfin tout ce qui ne faisait pas partie des autres corps d'armée grimpèrent avec courage sur la muraille et l'on s'y

campa pour être toujours prêt à défendre cette précieuse façade..... On fit une espèce de chaîne et l'on ne cessa de transporter des pierres, des huiles, de l'eau, du bois et des projectiles.

— Il sera difficile de nous vaincre, monseigneur, dit Monestan, resté seul avec le prince. Ah ! si vous pouviez voir le zèle et l'amour de ces fidèles serviteurs et vassaux.

— Mon ami, reprit le prince, puissé-je les récompenser ? .. Les deux vieillards s'attendrirent.

— Sire, vous méritez bien ce dévouement.

—L'amour des peuples, Mones-

tan, est la plus belle couronne des rois.

Le connétable et l'évêque ne tardèrent pas à revenir.

— Sire, dit le connétable, quel est votre avis pour la disposition des autres corps d'armée.

— Nous pensons, répondit le prince, avec un visible plaisir causé par cette déférence, qu'il faut diviser le second corps en deux bataillons, qui garderont les deux ailes latérales de Casin-Grandes, et nous réserverons le corps d'élite pour le portail, il protégera les sorties si la cavalerie en fait !.....

— Elle en fera, sire, dit Kéfalein, en agitant sa tête pointue; je

veux trouver en ces lieux un second Edesse, où je sauvai l'État par cette charge de....

— Et si les ennemis, continua le monarque, arrivaient, par quelque malheur, à ce portail, ils le défendront ; ce plan me paraît sage.

— Annibal n'eût pas mieux raisonné, dit le prélat.

J'ai remarqué que nous sommes disposés à la flatterie, quand nous sommes joyeux, et l'évêque en s'occupant de combattre n'était plus un homme ni un prêtre !... Il tenait le milieu entre la terre et le ciel.

Les défenseurs de Casin-Grandes ainsi placés et armés jusqu'aux dents, le bas du château fut dé-

sert, il ne resta dans les cours que le corps d'élite, la cavalerie et quelques vieux serviteurs qui entouraient le prince, l'évêque et le connétable.

— Ne serait-il pas à propos, s'écria Monestan, maintenant que toutes les précautions humaines sont prises, de nous rendre à la chapelle et d'invoquer le seigneur des armées?...

L'évêque remua la tête à cette proposition et les bons Camaldules, ne connaissant pas la théorie des signes de tête, ne nous disent pas s'il fut vertical, ou diagonal, ou horisontal, indiquant joie ou chagrin.

— Sans doute, il le faut, répondit le pieux monarque, allons-y tous de ce pas, et le Dieu dont nous avons délivré la crêche et le tombeau, ne nous oubliera pas ?... mais, s'il nous laissait dans l'infortune, nous adorerions toujours sa main puissante, car ses décrets sont immuables et pleins de sagesse.

La petite troupe se met en marche vers la chapelle : chacun entre avec un saint respect, excepté l'évêque qui marche avec l'air dégagé d'un ministre, prenant possession d'un porte-feuille. Le prince s'assied sous son dais, les vieux serviteurs se groupent en silence autour de l'autel et le prélat, s'étant

revêtu de ses habits pontificaux, parut suivi de l'abbé Simon et du sacristain couvert de son armure.

Les vitraux coloriés semblent empêcher le soleil de pénétrer, et ne laissent passer que le faible jour des cloîtres, ce qui donne à cette scène quelque chose de religieux : car la réunion des circonstances les plus ordinaires peut quelquefois produire une sorte de majesté : le silence profond, les voûtes majestueuses, les piliers gothiques, l'attitude du prince agenouillé qui s'humilie devant le maître des rois ; la componction des vieillards, la ferveur de Monestan, et, plus que tout cela, l'idée de la présence immédiate

de l'Éternel, inspiraient un sentiment que l'on ne pourra jamais expliquer que par le mot de *religion*. L'ensemble moral, auquel on donne ce nom, outre le charme consolant qu'il porte, aura toujours quelque chose de suave et de poétique : ces vieillards, en levant leurs mains vers la voûte, par ce seul geste, espèrent et interrogent un œil intelligent qu'ils devinent derrière l'écharpe diaprée des cieux!...

Des cheveux blancs, courbés vers la terre, des hommes affligés avouant leurs faiblesses, et des mains suppliantes m'ont toujours attendri, je ne puis même songer sans émotion aux prières boiteuses qu'Ho-

mère nous montre suivant toujours l'Éternel.

L'évêque chanta le psaume par lequel David demandait au seigneur du secours contre son fils et ses partisans rebelles ; la triste monotonie du chant d'église a une mélancolie plaintive que je trouve admirable : dans cette circonstance, elle était sublime !...

Il me semble voir, sur une mer orageuse, au fort d'un tempête, des matelots chanter l'hymne de la vierge et leurs cris de détresse surmonter la voix immense des orages et parvenir au trône céleste, sur l'aile rapide des vents. L'évêque, tout en mettant une ardeur guerrière dans

son invocation à l'Eternel, ne pouvait s'empêcher à la fin de chaque verset, de regarder les armures suspendues aux piliers de la chapelle.

Au premier verset, il gémit de ce qu'on les eût laissées oisives. Au second, il pensa d'après l'ampleur des cuirasses que les hommes étaient plus forts du temps de Hugues. Au troisième, il donna un corps à ces cuirasses. Au septième, il vint à regretter les hommes d'armes et les cent chevaliers de Hugues.... Enfin son idée favorite le subjugua tellement, qu'au dixième verset au lieu des paroles latines, il entonna:

— *Ah! si nous avions trente mille....*

Ces mots détruisirent le charme céleste de cette scène religieuse... L'Éternel aura sans doute pardonné en riant, mais il n'en fut pas ainsi du prince, il ouvrait la bouche pour admonester Hilarion; et Monestan, la bouche béante, regardait l'évêque confus; lorsque des cris et un effroyable bruit, un trépignement et une clameur soudaine retentirent sourdement contre les murs de la chapelle, et l'on entendit ce mot fatal : « aux armes!... voilà l'ennemi. »

On sort tumultueusement de la chapelle, et l'évêque, oubliant qu'il

est en habits pontificaux, monte avec vitesse sur les murailles. Quel spectacle !... Le Mécréant, à la tête de six cents hommes d'armes, entrait dans l'avenue en poussant avec sa troupe des cris de joie et de victoire ; leurs casques brillaient ainsi que leurs armures, un nuage de poussière s'élevait au-dessus du feuillage des arbres centenaires... Enfin la troupe ennemie s'approche, et s'établit en face la muraille du château. Elle s'étend jusqu'aux deux énormes quartiers de roche qui ferment le vaste fossé formé par la *Coquette* et l'autre montagne ; on dresse quelques tentes et l'on se campe : l'évêque voit dans le loin-

tain une seconde troupe d'ouvriers apportant des machines et des fascines, et déjà des barbares coupent les premiers arbres de l'avenue pour servir au siége; les vieux ormes craquent en tombant, et la terre gémit du poids de ses fils chéris.

— Ils auront bien vite comblé les fossés avec tout cela!... s'écria l'évêque, en s'apercevant que les combats qu'il voyait jusqu'alors en idée, allaient devenir sérieux.

A ce moment une lueur soudaine éclaira les cieux à l'horison, et l'effroi saisit les habitans de Casin-Grandes assis sur leurs créneaux, en contemplant l'incendie des villages du marquisat : un cri d'horreur

s'éleva avec les flammes, et le courage des assiégés s'augmenta par le désespoir qui leur glissa sa rage. Ils virent consumer en un instant les toits paternels, et il n'en resta plus que la place.

— Malédiction sur Enguerry, ses soldats, fauteurs et adhérens!... s'écria l'évêque; je les excommunie, eux et leur postérité! et l'évêque prononça la formule d'excommunication.

Ceux qui connaissent ces temps-là, ne seront pas étonnés d'entendre répéter à la foule :

— Ils sont excommuniés!... nous les vaincrons!...

— Croyez-le!... dit le pauvre

Trousse, tout chagrin de voir son gros corps emprisonné dans une armure.

Les paroles du fougueux prélat donnèrent de la confiance aux soldats; l'idée s'accrédita, parcourut les rangs, et les Casin-Grandésiens regardèrent l'ennemi, en le menaçant comme s'ils étaient des anges, et les soldats d'Enguerry, des démons. Mais je pense, que malgré cette assertion des Camaldules, il est plus sensé de présumer que ce renfort de courage leur vint plutôt de la nécessité où ils se trouvèrent de défendre leur existence : car le *moi* de Trousse est le pivot du monde.

L'évêque redescendit et fit part

au prince de l'investissement de la place, en appuyant sur l'enthousiasme des troupes. Alors, on prit la dernière précaution : toutes les richesses du prince furent enfouies dans un des caveaux de la chapelle, et l'on en mura l'entrée.

La nuit ne tarda pas à couvrir de son voile les assiégés et les assiégeans, sans distinguer entre eux : car, le ciel a une égalité cruelle : il n'a de privilége pour personne, et le proverbe *le soleil luit pour tout le monde* devrait faire rougir les législateurs qui créèrent des castes.

Le prudent évêque plaça une sentinelle près du beffroi, pour, en cas d'alarme, mettre chacun sur

pied. Enfin, suivi de Kéfalein et de Castriot, ils visitèrent tous les postes, les sentinelles, les armes; encouragèrent les faibles, fortifièrent les plus courageux; et le bon et sensible Monestan promit l'affranchissement aux mains-mortables qui se distingueraient, et la libération de leurs enfans à tous ceux des serfs que l'on trouverait morts...

— Pourvu qu'ils soient blessés par-devant, observa Castriot...

Après avoir pris toutes ces actives précautions, le petit état-major rentra dans les appartemens, et l'on rendit compte au prince de l'état satisfaisant des troupes, soit au moral, soit au physique, en

l'assurant que l'on ne devait rien craindre.

Malgré cette assurance, le souper du bon Jean II fut triste, et Clotilde n'osa point chanter. Le monarque passa la soirée à réfléchir, la tête appuyée dans sa main; il garda la même attitude, et son visage souffrant faisait d'autant plus de peine à voir, qu'il ne se plaignait pas. Était-ce par majesté? était-ce par grandeur d'âme? Nous aimons à croire, d'après les différentes esquisses que les Camaldules nous ont données de son portrait, que c'était par ce dernier motif.

— Mon père, vous êtes rêveur? votre Clotilde est là! dit la jeune

fille après un long silence..... Si je pouvais vous soulager....... Hélas! je ne puis que partager vos peines!

— Ma fille, je ne vous oubliais pas; n'entends-je pas le doux murmure de votre sein?... Ah! si j'étais jeune et plein de la vigueur qui me manque, je me réjouirais à l'idée des combats!...

— Vous serez victorieux, mon père!...

— O jeunesse!... s'écria le vieillard; et si l'on succombe, que deviendrez-vous, Clotilde?

— Le malheur a des avantages!... En prononçant ces paroles, l'amoureuse princesse se voyait en

idée, errante, abandonnée, orpheline, sans espoir, sans asile, et recueillie par son bel Israélite dans une solitude pleine d'amour. Cette infortune n'était-elle pas la seule cause qui pût enfanter son bonheur?.... Le ton qu'elle mit à ces paroles frappa le vieillard.

— Vous tremblez, ma fille!... et, ce que vous venez de dire couvre quelque secret, car c'est trop philosophique pour votre âge.

— Sire, en coulant vos jours dans une chaumière, loin des agitations du monde; soigné par votre fille chérie; ne vous occupant que des seuls biens réels que nous légua la nature; tranquille et sans alarmes,

ne seriez-vous pas heureux ?... plus heureux peut-être!...

A ces mots prononcés avec une candeur virginale, mêlée à je ne sais quoi de suppliant et d'espérant, le vieillard allonge la tête, et le mouvement répété de ses yeux annonce qu'il cherche à deviner ce qui se passe dans le cœur de Clotilde.

— Vous aimez, Clotilde?... s'écria-t-il après avoir pensé longtemps. Hélas! ajouta-t-il, en croyant que sa fille était éprise du chevalier Noir; si je suis vaincu, je ne pourrai vous rendre heureuse, vous souffrirez de votre amour!... ne le deviné-je pas!... La jeune fille

tremblait comme une génisse devant la hache; le vieillard lui prit ses blanches mains, qu'il serra de ses mains glacées... « Tu trembles ma fille!... à ce signe je reconnaîtrais l'amour, si déjà je ne l'avais reconnu... Va, Clotilde, si l'honneur existe, s'il n'a pas fait ses derniers pas sur la terre, tu seras heureuse!...»

La jeune fille pleura, car l'erreur de son père était bien manifeste; une des larmes tomba sur la main du vieillard... « Rassure-toi, Clotilde, s'écria le bon prince, *il t'aime!...* »

Ce fut un coup de poignard bien cruel pour le cœur de la tendre amante du bel Israélite.

—Et je vois à tes larmes, continua le prince, que tu l'aimes aussi.... Heureux enfans, l'aspect de vos feux réchauffe mon cœur!... O ma bien-aimée! voilà pourquoi j'étais triste... Je crains plus que vous, pour vos amours!... Le tableau que vous me dérouliez tout à l'heure est ma mort, comme celle des fêtes de vos deux cœurs; car, à moins qu'il ne soit qu'un simple chevalier, comment voudriez-vous qu'il épousât la fille d'un monarque sans asile, sans couronne et sans richesses?..

Clotilde pleura plus fort à ce dernier mot.

— Et, continua toujours le prince, n'espérez pas que je vive? n'étant

plus qu'un objet de pitié, un débris de roi, la honte de notre maison, et, comme un monument ruiné, n'offrant plus que le faible souvenir de ce que je fus!... Non, si malgré nos malheurs, le chevalier Noir est constant, ma tombe vous servira d'autel, vous viendrez, tous les deux, y pleurer un bon père; et si je vous sais heureuse, Clotilde, ma mort ne sera pas toute amère!...

Clotilde ne pouvant plus soutenir l'aspect de son père, lui dit :

— Adieu, mon père!... et elle embrassa la joue du vieillard. L'accent de cet adieu fit tressaillir Jean II, qui répondit en levant la tête et comme en fixant Clotilde :

— Oh ! que de larmes, ma fille !.. C'est juste, vous aimez trop votre père pour ne pas aimer ainsi celui qui doit le remplacer...

Que de sanglots la pauvrette étouffa, et qui éclatèrent quand elle rentra dans son appartement ! La vue des fleurs du bel Israélite sécha toutes ses larmes... N'est-ce pas l'effet du feu ?.....

Josette attendait sa maîtresse depuis long-temps.

— Madame, lui dit la jolie Provençale en la déshabillant, mon mari n'est pas avec les assiégeans ; il garde apparemment la forteresse, vous l'auriez pu voir.... et *moi aussi*... La princesse, absorbée toute

entière dans la douce contemplation des fleurs qui éveillaient une si grande masse de souvenirs, ne fit pas attention au ton boudeur de sa suivante, et à l'expression naïve de son *moi aussi*. Clotilde répondit négligemment :

— C'est heureux pour vous, Josette, il aurait pu périr...

La petite moue de la chagrine Provençale indiqua qu'elle préférait le plaisir dont elle était friande, accompagné de dangers, à l'assurance du repos de son époux sans plaisirs : et, c'est dans la nature !...

La princesse ne vit rien de tout cela, car elle avait le visage toujours tourné vers les fleurs qu'elle

aspirait de loin, et sa figure annonçait tout le délire de son âme; il régnait, dans sa pose, cette extase céleste dont Raphaël a répandu le charme sur ses vierges correctes et pures.

Aussitôt que Josette fut partie, Clotilde courut à sa fenêtre chérie avec la légèreté d'un faon, ou plutôt avec les ailes du bonheur, j'allais dire de l'amour?... choisissez...

— Nephtaly, dit-elle d'une voix tremblante, ne craignez-vous pas que la sentinelle vous aperçoive?...

— Elle dort... Hélas! demain elle me fera disparaître bien avant l'aurore... Il s'arrête: « demain, continua-t-il avec un ton plaintif, je

je ne vous verrai point!... Pour moi, l'aube sera sans charme et le jour sans éclat; je ne vous verrai point!...

— Nephtaly, la nuit qui nous environna toujours est d'un triste présage! ce voile demi-funéraire devrait vous empêcher de revenir.

— O ma bienfaitrice, si j'osais!...

— Eh bien!...

— Puis-je espérer de ne pas être pour vous un objet de colère, si je vous avoue ma pensée?...

— Nephtaly!

— Hélas! je vous aime. A ce mot il semble aux deux amans que tout dans la nature l'entend! Un instant de silence suivit; après quoi, l'I-

sraélite reprit avec une expression... oh ! une expression. . heureux qui l'a connue !...

— Je ne puis plus, dit-il, contenir en moi le torrent qui me déchire dans sa violence. Hélas ! souffrir sans que vous le sachiez, c'est souffrir mille fois davantage... Punissez-moi, mais sachez mon audace !. . .

— Nephtaly !...

— Ah ! madame, je sens que je vous offense... Mais cette injure et mon mal viennent de vous, je désire souffrir seul et ne pas troubler votre repos... Quelle démence s'est emparée de moi !... malheureux !...

— Nephtaly !...,

— Ah! n'augmentez pas ma dou-

leur, n'attisez pas les feux de l'enfer en prononçant si doucement mon nom, si vous devez me bannir....

— Nephtaly!...

Ces quatre exclamations étaient chez la princesse l'effet d'une joie céleste; à peine si elle savait les avoir prononcées.

— Nephtaly, reprit-elle, je sens que vous êtes pour moi plus qu'un frère! à votre voix, à votre aspect, que dis-je, à votre seul souvenir, tout tremble en moi; j'aime mon père, mais avec un saint respect que je n'ai pas pour vous, car j'éprouve trop de douceur à votre vue sacrilège; je dirais que j'aime, si je con-

naissais ce que c'est que l'amour...
Hélas! je ne suis plus la même; j'ai trouvé de la douceur dans mes larmes; et, du jour où je vous aperçus, la verte prairie, arrosée par le ruisseau, le ciel tranquille, ces montagnes bleuâtres, cette scène magique, que j'envisageais d'un cœur sans désirs, n'eut plus le même aspect; je sentis que l'orage altère le ciel, que le torrent trouble le ruisseau limpide, que la foudre frappe les montagnes, et que je devais changer!.... Je devrais me taire, mais mon âme s'envole malgré moi sur ces paroles qui s'échappent de mon cœur... Au moins, Nephtaly, songez que vous êtes chargé d'un

immense fardeau? je me remets entre vos mains, car je n'ai plus d'empire sur moi-même. Je pourrais commander... je veux être esclave!... Aurais-je raison?... serez-vous toujours constant, fidèle, et respecterez-vous ma faiblesse?...

Il est impossible de rendre la volubilité avec laquelle ces paroles furent prononcées; on pourrait la comparer à celle des eaux qui, long-temps retenues par une digue, la rompent et s'échappent par une ouverture, en emportant dans leur flux rapide toutes les barrières. Clotilde aperçut, à la lueur diamantée des étoiles, le beau Juif se cramponner au rocher, comme

un homme étourdi de bonheur et prêt à succomber à son plaisir.

— Ah! j'accepte, s'écria-t-il, j'accepte ce dangereux dépôt; jamais or et richesses n'auront été si respectées par un avare!... ma Clotilde!....

A ces mots un effroyable bruit retentit dans les airs; le beffroi sonne lugubrement; les cours et les vieux bâtimens tremblent sous le trépignement des soldats; les murs et les échos répètent les cris, et cette clameur unanime s'élève : « Aux armes!... aux armes!... » Les flambeaux, les torches s'allument; les créneaux se garnissent de soldats; l'alarme se répand; la confusion

règne, la Terreur et la Guerre semblent être présentes, en semant leurs brandons et leur épouvante; on s'entrechoque, on court; des pas précipités ébranlent les galeries, le bruit des armes éveillerait les morts! Clotilde est immobile et muette de stupeur, car elle entend les gardes s'assembler, et la foule se diriger vers ses appartemens.... Nul doute que Nephtaly ait été aperçu...

— Sauvez-vous! dit-elle à Nephtaly.

Le beau Juif, sentant le prix de ces paroles, saisit sa corde avec trop de précipitation, et Clotilde entend rouler une masse, et le bruit

sourd d'une chute suivi d'un faible gémissement... Elle écoute, et ce gémissement lugubre parvient à son oreille : « Clotilde!... » Il est prolongé, plaintif, comme celui d'un homme qui tout à la fois accuse et remercie le ciel...

— Il est mort!... dit la vierge pâle, et la voix de Clotilde expire...

On entre chez elle... elle reste immobile comme le fantôme de la mort; ses yeux sont secs...

— *Il meurt pour moi!... il l'avait bien dit....* fut sa dernière parole, car la porte s'ouvre, et.....

....

Fin du second volume.

